Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft
Nouvelle Revue de science missionnaire

Redaktion Rédaction

Prof. Dr. Joh. Beckmann S. M. B.

P. Dr. Laurentius Kilger O. S. B., Uznach

P. Dr. Pierre de Menasce O. P.
Ecole des Hautes Etudes, Paris

P. Dr. Franz Solan Schäppi O. M. Cap.
Lector der Theologie, Solothurn

VI. Jahrgang. Heft 2. 1950 Sixième année. Fasc. 2.

Redaktion und Administration: Seminar Schöneck/Beckenried
Schweiz Suisse

Inhaltsverzeichnis — Sommaire

Sugranges de Franch, Prof., Ramon Llull, Docteur des Missions (I) 81
Biermann, P. Benno, O. P., Das Requerimiento in der Spanischen Conquista 94
Wicki, P. Jos., S. J., Pedro Luis, Brahmane und erster indischer Jesuit 115
Rommelaere, P. André, P. B., La Préparation au baptême dans les missions de l'Afrique noire (I) 127
Kleinhans, P. Arduin, O. F. M., Verdienste eines Franziskaners um die koptische Grammatik 136
Biermann, P. Benno, O. P., Der erste Priester Amerikas . . 138
Miscellanea 114 135
Literarische Umschau Revue des Revues 139
Beckmann, Joh., S. M. B., Monumenta Nipponica.

Besprechungen Comptes Rendus 144
Studia Missionalia, Vol. II-IV (Beckmann) - P. Callixt, Dilucidationes (P. Franz Solan) - Chauvet, Zumárraga (Specker) - Documenta Indica, Vol. I (Beckmann) - Brásio, Política do espirito (Kilger) - Leturia, A. Lelio de Fermo (Specker) - Peiris, Singhalese Christ. Literature - Marian Devotion in Ceylon (Beckmann) - Rath, Der Sklaven Knecht (Camenzind) - P. Franç. Régis, La Trouée (Combaluzier) - Buliard, Inuk (Membrez) - Hofmann, The Founder of Mariannhill (Camenzind) - Schimlek, Against the Stream (Heim) - Emigranten voor God (Bader) - Tellkamp, Hammer und Sichel über China (Stocker) - Tempels, Christianisation des phil. païennes (Ohm) - Denis, O Problema de ensino (Kilger) - Das Leben Christi (Bornemann) - Lou Tseng-Tsiang, Rencontres des Humanités (Jenny) - Tempels, Philosophie bantoue (Beckmann) - Schlosser, Propheten in Afrika (Hoeltker) - Baudet, Grammaire Kinanda - Fischer, Grammaire et Dict. Comorien (P. Walbert) - Chimio, L'Articolo ... Bantu (Kromer) - Die Bibel (Lachenmeier) - Heiliger Dienst (Heim) - Flüeler, Paramente (Lachenmeier) - Beaupin, Votre Séminaire (Jenny) - Gusinde, Die Twa-Pygmaeen (P. Walbert) - Mukerji, Modern Indian Culture (Ohm) - Katholisches Missionsjahrbuch der Schweiz 1950 (Tellkamp) - Historia de la Compañia de Jesús en la Provincia del Paraguay (Specker).

Die «Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft» erscheint vier Mal jährlich, in Heften von je 80 Seiten. Abonnementspreis für die Schweiz Fr. 10.40, Ausland Fr. 14.— (Amerika $ 4.—). Schweiz: Postcheck: Luzern, № VII, 10781.

Bestellungen und alle Sendungen (Rezensions- und Tauschexemplare) sind zu richten an:
Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft
Seminar Schöneck
Beckenried (Schweiz).

La «Nouvelle Revue de science missionnaire» paraît quatre fois par an, en fascicules de 80 pages. Le prix de l'abonnement pour la Suisse est de fr 10.40, pour l'étranger de fr 14.— (p. l'Amérique $ 4.-). Pour la Suisse: Chèque postal: Lucerne, N° VII 10781.

Pour l'abonnement et tout envoi s'adresser à la:
Nouvelle Revue de science missionnaire
Séminaire Schöneck / Beckenried (Suisse).

Ramon Llull, Docteur des Missions*

par Ramon Sugranyes de Franch,
Chargé de cours à l'Université de Fribourg.

1. L'idéal missionnaire.

«Le XII^e siècle avait donné à l'Eglise ses Croisés. Le XIII^e siècle lui rendit ses missionnaires»[1]. A aucun moment de son histoire l'Eglise n'a oublié sa tâche missionnaire, celle d'apporter la lumière de l'Evangile à toutes les nations: euntes docete omnes gentes (Mt. XXVIII, 19), avait commandé le Sauveur. Mais en fait, une fois accomplie l'évangélisation de toutes les peuplades barbares en Europe, des circonstances extérieures avaient enfermé la chrétienté dans d'étroites limites géographiques. A ses portes, l'Islam constituait un danger indéniable. «Le sort spirituel du christianisme pouvait sembler lié au sort temporel d'une chrétienté» [2]. Au devoir permanent de propager la foi, ce siècle de chevaliers au dû

---

* Ce travail est extrait du livre que l'Auteur prépare, sous le même titre, pour la collection «L'Eglise dans le Monde», aux Editions du Cerf, Paris. Le livre contiendra en outre un «Portrait de Ramon Llull», la traduction commentée de la biographie de l'apôtre catalan écrite par un de ses disciples et un choix de textes lulliens importants pour la missiologie.

Ceux de nos lecteurs que le sujet intéresse peuvent consulter sur la vie et l'œuvre de Ramon Llull l'article fondamental du R.P. Ephrem Longré, O.F.M. Llulle, Raymond (Le bienheureux), dans le Dictionnaire de Théologie catholique d'A. Vacant et E. Mangenot, vol. IX, Paris 1926, col. 1072-1141, ainsi que les ouvrages d'E. Allison Peers, Ramon Llull, A biography, London 1929 et Tomás y Joaquín Carreras y Artau, Historia de la Filosofía española. Filosofía cristiana de los siglos XIII al XV, vol. I, Madrid 1939, pp. 231-640 et vol. II, Madrid 1943, pp. 7-437. En français encore Marius André, Le bienheureux Raymond Lulle, Paris 1900 (collection Les Saints).

Les ouvrages de Ramon Llull que nous citons le plus souvent dans cet article le sont d'après les éditions suivantes:

— Llibre de Contemplació en Déu: Obres de Ramon Llull, Ed. original. Comissió editora lulliana. Vol. II-VIII, Palma de Mallorca 1905—1914.
— Blanquerna = Llibre de Evast e de Aloma e de llur fill Blanquerna: Obres de Ramon Llull. Ed. original. Comissió editora lulliana. Vol. IX, Palma de Mallorca 1914.
— Doctrina pueril: Obres de Ramon Llull. Ed. original. Comissió editora lulliana. Vol. I, Palma de Mallorca 1905.
— Desconort: Le Desconort ou le Découragement. Etude littéraire et historique, éd. critique et trad. par Amedée Pagès, dans Annales du Midi, Toulouse, 50 (1938), pp. 113-156 et 225-267.
— Livre de l'Ami et de l'Aimé: Trad. de Marius André, Paris 1921. (Le livre catholique.)
— Vita = Vita Beati Raimundi Lulli, éd. B. de Gaiffier, S. J., dans Analecta Bollandiana, Bruxelles, 48 (1930) pp. 130-178.
— Cant de Ramon: trad: par R. Sugranyes de Francho dans Nova et Vetera Fribourg, 17 (1942) pp. 38-43.

1 Mgr Armand Olichon, Histoire de l'expansion du catholicisme dans le monde, Paris 1936 p. 143.

2 Charles Journet, De la croisade à la mission, dans Nova et Vetera, Fribourg XXIII (1948), p. 193. - Cfr. Id. L'Eglise du Verbe Incarné, I (Paris 1941), pp. 393-396.

préférer la dure besogne de défendre la chrétienté menacée. Il l'a défendue en attaquant. Délivrer la Terre Sainte et établir la monarchie chrétienne universelle étaient alors les deux grands idéaux héroïques dans lesquels plusieurs générations puisèrent le courage et l'enthousiasme nécessaires pour accomplir leurs gestes militaires.

Le XIIIe siècle ouvre dans l'histoire de l'Eglise une ère nouvelle pour l'activité missionnaire. L'élément déterminant, purement spirituel cette fois, de ce «premier printemps» des missions modernes est la fondation des deux grands Ordres mendiants, celui de saint Dominique et celui de saint François avec le grand renouveau de la vie religieuse active qu'ils apportent. Les deux Fondateurs avaient inscrit dans leur programme l'évangélisation des infidèles. François, dans la propre Règle de son Ordre; Dominique, dans ses lettres et dans un décret du deuxième Chapitre général à Bologne en 1221. L'un et l'autre s'étaient réjouis de voir quelques uns de leurs frères partir pour la mission. François s'était présenté lui-même, seul, sans autres armes que la force de sa foi et de son amour, devant le Sultan à Damiette. Puis, les deux Ordres poursuivirent l'apostolat missionnaire, chacun selon les caractères de sa propre spiritualité. Les Franciscains, tout spontanéité, prêchaient par l'exemple direct, bravant sans autre le danger et recherchant ardemment le martyre. Les Dominicains se rendant compte qu'ils avaient à faire à un ennemi très fort, essayaient de mener le combat sur le terrain doctrinal et s'appliquaient à étudier méthodiquement la langue, la culture et la religion de l'Islam. Et les Papes, dans une série de bulles, les ont approuvés et encouragés [3].

Cependant, cinquante ans après la mort de saint François et de saint Dominique, lorsqu'à son tour Ramon Llull répondit à l'appel irrévocable de la grâce, le nouvel idéal de conquête pacifique des âmes échappait à la plupart des esprits, comme il y échappera encore pendant plusieurs siècles. Pour les grands Ordres religieux eux-mêmes, ce n'était qu'un aspect, et non le principal, de leur activité. Pour Ramon Llull, au contraire, ramener les infidèles au Christ sera la préoccupation centrale, l'idée motrice de sa fièvreuse activité. Son originalité, la singularité même de son esprit en plein moyen âge consiste surtout en ceci: il s'est fait non seulement l'apôtre, mais aussi le théoricien des missions. Il a été le premier publiciste missionnaire du monde chrétien.

---

[3] Sur l'histoire générale des missions et la renaissance de l'idéal missionnaire à cette époque, voir, en plus de l'ouvrage cité de Mgr Olichon, Joseph Schmidlin D.D., Catholic Mission History. A translation, ed. by Matthias Braun, S.V.D., Techny, Ill. 1933, p. 222 ss.; Georges Goyau, Missions et missionnaires, Paris 1931, pp. 27-41; Martin Grabmann, Die Missionsidee bei den Dominikanertheologen des 13. Jahrhunderts, dans Zeitschrift für Missionswissenschaft, I (1911), p. 137-146; Berthold Altaner, Die Dominikanermissionen des 13. Jahrhunderts (Breslauer Studien zur histor. Theologie, 3), Habelschwerdt 1924; L. Lemmens, O.F.M., Geschichte der Franziskanermissionen (Missionswissenschaftliche Abhandlungen und Texte, XII), Münster i. W. 1919; O. van der Vat, O.F.M., Die Anfänge der Franziskanermissionen und ihre Weiterentwicklung im nahen Orient und in den mohammedanischen Ländern während des 13. Jahrhunderts (Missionswissenschaftliche Studien, VI), Werl i. W. 1934; Noé Simonut, Il metodo d'evangelizzazione dei Francescani tra musulmani e mongoli nei secoli XIII-XIV, Milano 1947.

Si ce n'est comme poète mystique, la valeur de Ramon Llull pour l'histoire de la culture chrétienne ne nous apparaît jamais aussi grande que lorsque nous l'étudions sous cet angle-ci, comme théoricien des missions. D'ailleurs il ne s'est consacré à la philosophie, ni même à la théologie qu'en fonction de son zèle missionnaire. Toutes les spéculations lulliennes ont pour but de servir cet unique idéal.

Il est donc possible de dégager de son œuvre une véritable missiologie; c'est-à-dire une théologie et une méthologie de l'évangélisation. Cet essai, pourtant bien tentant, n'a pas encore été entrepris. L'importance même de notre Bienheureux comme précurseur de cette branche de la science théologique n'a été découverte que très récemment. Quelques excellents érudits, dont Berthold Altaner en premier lieu, ont attiré, en historiens, l'attention sur lui [4]. Mais une étude d'ensemble, placée dans une vraie perspective théologique, reste à faire. Nous n'avons pourtant pas la prétention de l'accomplir ici. Notre but, plus modeste et proportionné à nos forces, est d'indiquer simplement, à grands traits, quelques-unes des richesses contenues dans cette œuvre et d'offrir à ceux que le sujet intéresse une sorte d'introduction à la missiologie lullienne.

2. Les principes théologiques.

La conversion des infidèles est par-dessus tout une œuvre d'amour. Dans la vision mystique du Docteur illuminé, tout l'élan vient d'un moteur unique, de l'amour du Christ crucifié. C'est pour le salut de tous les hommes que le Fils de Dieu accepta la mort dans Sa chair humaine et c'est pour l'amour de Dieu qu'il faut ramener à Lui tous ceux qui sont encore dans l'erreur [5]. Ainsi donc, «que tous les chrétiens qui aiment vraiment Jésus-Christ aillent de l'avant . . . pour aimer, adorer et contempler avec ferveur Jésus-Christ et faire en sorte qu'Il soit honoré dans le monde entier» [6].

---

4 Voici les principaux travaux sur la pensée missionnaire de Ramon Llull: Altaner, Berthold: Glaubenszwang und Glaubensfreiheit in der Missionstheorie des Raymundus Lullus. Ein Beitrag zur Geschichte des Toleranzgedankens, dans Historisches Jahrbuch, München, 47 (1928), pp. 586-610. Id. Id.: Raymundus Lullus und der Sprachenkanon (c. 11) des Konzils von Vienne (1312), dans Historisches Jahrbuch, München, 53 (1933) pp. 190-219. Id. Id.: Die Durchführung des Vienner Konzilsbeschlusses über die Errichtung von Lehrstühlen für orientalische Sprache, dans Zeitschrift für Kirchengeschichte, Gotha, 52 (1933), pp. 226-236. - Barber, W.A.T.: Raymond Llull, the illuminated doctor. A study in mediaeval missions. London 1919. - Cava, L. M.: Le missioni nel pensiero e nella vita del grande missionario francescano, il beato Raimondo Llull dans Luce serafica. 11 (1935) I. - Frediani, J.: Profili di missionari dans Il pensiero missionario, Torino, 5 (1933) pp. 275-289. - Gottron, Adam, Ramon Llulls Kreuzzugs-Ideen. Berlin 1912 (Abhandlungen zur mittelalterl. u. neueren Geschichte, 39). - Goyau, Georges: Figurines franciscaines, Paris 1921, pp. 63-71. - Sugranyes de Franch, Ramon: Un texte de Ramon Llull sur la croisade et les misisons, dans Nova et Vetera, Fribourg, 21 (1946) pp. 98-112. - Valls, G., O.F.M.: L'ideale missionario del beato Raimondo Lullo, dans Studi francescani, Firenze, 12 (1926) pp. 117-128. - Zwemer, S.M.: Raymond Llull, first missionary to the Moslems, New York 1902.

5 Cf. Llibre de Contemplació, chap. 346, § 5; Livre de L'Ami et de l'Aimé, verset 135.

6 Llibre de Contemplació, ibid., § 30.

La tâche de convertir les infidèles est d'autant plus urgente que eux tous vont à leur perte par ignorance - estime Ramon Llull, d'après une interprétation trop littérale le l'axiome «hors de l'Eglise pas de salut», assez répandue dans son siècle, et qui ne fait pas la part de l'ignorance invincible [7]. Llull, comme nous le verrons, se distingue souvent de ses contemporains en accordant un préjugé favorable de bonne foi aux infidèles et aux chrétiens dissidents. Et cependant, il ne va pas jusqu'au bout de sa pensée lorsqu'il s'agit du problème du salut des infidèles. Dans l'ardeur de sa divine charité, cette crainte ne fait qu'augmenter sa douleur et son désir d'apostolat: «il faut d'autant plus se souvenir de la mort des infidèles qui meurent en péché par ignorance . . . Il faut s'en souvenir pour leur apporter la doctrine de Jésus-Christ, qui a enlevé le péché du monde par Son Incarnation et Sa Passion!» [8].

Mais aucune chose ne peut être aimée ni haïe si elle n'est pas connue préablement. «L'amour est fils de la connaissance», pourrait aussi dire Ramon Llull. «La fin voulue par Dieu en créant le monde est d'être Lui-même connu et aimé»[9]. La conversion sera donc une œuvre d'amour, mais accomplie avant tout par l'intelligence. Le chap. 346 du Llibre de Contemplaciò, - tout entier fondamental pour connaître la pensée missionnaire llullienne, puisqu'il est le précédent de la longue série des opuscules ultérieurs de propagande - le dit assez: «la puissance motive intellectuelle des chrétiens doit agir sur l'intelligence des infidèles, afin que leurs forces sensuelles tendent également vers le christianisme, sous la motion de leur puissance motive intellectuelle. Tandis que si les chrétiens veulent forcer, par des armes sensuelles, seulement les forces sensuelles des infidèles, sans mouvoir leur intelligence, cela prouve tout simplement que leur christianisme n'est pas parfait» [10].

Il s'en suit que la conversion sera éminemment un acte de liberté. Sans doute, si Dieu voulait, le monde entier embrasserait le christianisme. Mais Dieu ne veut pas contraindre la liberté de l'homme. Llull est extrêmement soucieux de préserver le libre arbitre et il réagit constamment - tout au long de son œuvre - contre l'objection basée sur la toute-puissance de Dieu et sur une doctrine grossière de la prédestination, qu'on devait généralement opposer à ses projets missionnaires. L'homme est donc libre. La Sainte Eglise, dans la personne de saint Pierre, a reçu de Jésus-Christ le commandement de convertir ceux qui sont dans l'erreur. Mais Dieu ne fera pas violence au libre vouloir de ceux qui sont dans l'erreur pour les forcer d'entrer dans le christianisme, ni ne

---

7 Cf. B. Altaner, Glaubenszwang und Glaubensfreiheit in der Missionstheorie des Raymundus Llullus, dans Historisches Jahrbuch, XLVII (1928), p. 589. - Sur le problème théologique auquel nous faïsons allusion ici, voir Charles Journet, «Hors de l'Eglise pas de salut», dans Nova et Vetera. Fribourg, XXIV (1949), pp. 63-90.

8 Blanquerna, chap. 90, § 7; cf. Doctrina pueril, chap. 72, § 3.

9 Tractatus de modo convertendi infideles, Paris IV. Ce texte est encore inédit. L'auteur de cet article le publiera pour la première fois, en traducion française, dans le livre dont la présente étude est tirée.

10 Llibre de Contemplació, chap. 346, § 20. Cf. Doctrina pueril, chap. 83, § 12: «Il faut montrer (aux infidèles) la vérité et combattre avec elle leurs intelligences, afin qu'ils connaissent et aiment Dieu».

fera pas non plus violence au libre vouloir des chrétiens pour qu'ils aillent prêcher aux infidèles, «car s'il agissait ainsi, le Créateur irait contre le libre arbitre qu'Il a mis dans Sa créature, ce qui est impossible» [11].

La volonté de ramener les infidèles au Christ doit être donc le libre apport de chaque chrétien à l'œuvre de salut. L'Eglise, elle, porteuse éternelle de vérité et de saintété, en a reçu avec le commandement divin de la mission - sicut misit me Pater, et ego mitto vos (Io. XX, 21) - la science et le pouvoir. La science réside dans l'invincible action de la Vérité, dont la lumière (selon Llull) dissipera nécessairement les erreurs. Le pouvoir, ce sont les armes de l'esprit, - la prière, la pénitence, l'affliction, la dévotion et le saint sacrifice de celui qui verse son sang pour honorer Dieu - contre lesquelles ne prévaudront jamais les forces corporelles: «Si le roi sarrazin se défend par la puissance corporelle contre la puissance de nos âmes, il faut que sa puissance soit vaincue et subjuguée par l'excès de notre amour et l'honneur que nous rendons à la Passion de Notre Seigneur et par les larmes et le sang et par de saints hommes qui, en secret ou ouvertement, iront parmi les infidèles . . .» [12].

Parallèlement, l'idée d'un retour au christianisme primitif et aux méthodes d'évangélisation de l'Eglise apostolique est toujours présente à l'esprit de Ramon Llull, comme chez tout réformateur religieux chrétien: «Sache, mon fils, que les Apôtres ont converti le monde par la prédication, mais aussi en répandant des larmes et du sang, et avec de grands efforts et avec une dure mort: et la terre qu'ont maintenant les Sarrazins, ils l'avaient déjà convertie» [13].

Enfin, la préoccupation missionnaire de Ramon Llull s'étend à tous les peuples de la terre. Il n'y a là somme toute qu'une conséquence de l'aspiration foncière à l'unité, propre de tout le système lullien. Mais qu'il ne perd pas de vue un seul instant, en établissant ses plans pour la conversion du monde. Un trait donc encore essentiel de son grand dessein.

3. Les méthodes d'évangélisation.

De ces quelques principes découle toute la méthode missionnaire de l'apôtre catalan. Et nous savons la place énorme qu'il a fait dans sa vie et dans son œuvre aux questions de méthode et à leur diffusion. Car, paradoxalement, cet «illuminé» savait être à la fois un esprit pratique. Il ne veut pas nous faire part de son idéal sans proposer en même temps la manière de le réaliser. En substance, sa méthode pour évangéliser les infidèles est tout entière contenue dans les trois points du programme qu'il s'est tracé dès les premières heures de lutte avec lui-même, lorsque le divin Crucifié venait de lui apparaître: accepter le mourir pour le Christ en Le prêchant; composer ce fameux livre, aux arguments duquel les infidèles devraient se rendre; et enfin solliciter la fondation de

11 Llibre de Contemplació, ibid., § 19. Cf. Blanquerna, chap. 85, § 5; Doctrina pueril, chap. 83, § 2; Desconort, v. 337-360; 529-540.

12 Blanquerna, chap. 87, § 5; cf. Doctrina pueril, ch. 83, § 11; Llibre de Contemplació, ch. 346, §§ 7—11.

13 Doctrina pueril, ch. 71, § 12. Cf. Llibre de Contemplació, ch. 346, § 3.

monastères pour l'enseignement des langue orientales (cf. Vita, §§ 5-8).

Cette méthode, il n'a pas cessé de la préciser et de la compléter; de la prôner et de la défendre aussi contre les objections qu'elle soulevait ou le mépris qui l'acueillait. Quelques strophes du Desconort [14] relèvent les plus criantes, les plus scandaleuses de ces objections contre l'activité missionnaire en général et contre la méthode lullienne en particulier. Un beau verset du Livre de l'Ami et de l'Aimé garde l'écho, transfiguré par la prière, de son souci de perfectionner la méthode et des polémiques qui l'entouraient (v. 136): «L'Ami priait son Aimé de lui apprendre la manière de le faire connaître, aimer et glorifier par les gens. L'Aimé emplit son Ami de dévotion, de patience, de charité, de tribulations, de pensées, de soupir et de pleurs, et le cœur de l'Ami eut assez d'audace pour glorifier son Aimé, les louanges sortirent de sa bouche, et sa volonté sut mépriser le blâme des gens qui jugent faussement».

La condition préalable est sans doute de désirer ardemment la conversion des infidèles, de la vouloir d'une volonté héroïque, seule capable d'arracher à Dieu les grâces nécessaires pour l'apostolat: «L'Ami veillait, jeûnait, faisait des aumônes, pleurait et allait en terres étrangères afin d'exciter la volonté de l'Aimé à enamourer ses sujets pour que par eux ses honorabilités fussent honorées». (Livre de l'Ami, v. 213). A cette condition, l'aide de l'Aimé est acquise au missionnaire, qui vaincra par l'éclat de ses vertus: «L'Ami allait combattre pour la gloire de son Aimé, et il emmenait en sa compagnie la foi, l'espérance, la charité, la justice, la prudence, la force et la tempérance, pour vaincre avec elles les ennemis de son Aimé. Et il aurait été vaincu si l'Aimé ne l'avait pas aidé à signifier ses noblesses». (Livre de l'Ami, v. 140.)

Mais une pareille volonté et d'aussi solides dispositions dans l'âme de l'apôtre ne suffisent pas encore au succès de son œuvre, si elles ne s'accompagnent des connnaissances indispensables du milieu où il devra agir et des armes intellectuelles qui lui permettront d'engager le combat. Si la moderne science missionnaire a pu être définie comme «une apologétique basée sur l'ethnographie», nul doute que Ramon Llull n'ait été un de ses fondateurs.

C'est surtout en développant le troisième point de son programme de vie qu'il y est amené. Voyons donc tout d'abord les remarquables précisions auxquelles il parvient. Nous pourrons ensuite examiner plus rapidement les implications des deux premiers points du programme.

a) Connaissance des religions.

Pour couvertir des hommes il faut commencer par connaître d'une manière approfondie leurs croyances actuelles. «On dressera d'abord la liste des différentes sectes qui s'opposent dans le monde à la foi catholique . . .» [15]: voilà à côté de la préoccupation universelle, le souci d'entreprendre sur une base scientifique l'étude des religions. Avec les croyances, il faut étudier les mœurs, la philosophie, le mode de raisonner

[14] Desconort, laisses XXVII à XXXVIII.
[15] Tractatus de modo convertendi infideles, pars. III.

des peuples auxquels il faudra prêcher. Llull le dit et le repète souvent dans ses écrits. Et il donne l'exemple, en se mettant sérieusement à l'étude de l'Islam.

Que Ramon Llull ait connu à fond l'arabe, la religion et la philosophie musulmanes est hors de doute. Son biographe nous dit comment il s'y était pris: en achetant un esclave sarrazin qui lui enseigna la langue, puis en étudiant les auteurs de l'Islam. Il écrivit plusieurs de ses ouvrages en arabe, avant de les traduire en catalan ou en latin, - rien de moins que son Llibre de Contemplació en Déu, par exemple. Un de ses premiers travaux a dû être le résumé, en arabe, de la logique d'Al Gazzali. Ensuite, la riposte à l'Islam est toujours sous-entendue dans ses écrits apologétiques et il consacre plusieurs opuscules à la polémique directe, mais toujours respectueuse. Ses procédés littéraires, sa mystique, sa doctrine théologique des dignités divines elle-même, sont assez proches des modèles arabes pour que toute une pléiade de lullistes doivent aujourd'hui s'attacher à défendre le Docteur illuminé contre le soupçon des arabisants qu'il ne soit qu'un «souffi christianisé». Ce n'est pas à nous de résoudre ici cette controverse [16]. La seule mention suffit à montrer à quel point notre auteur s'assimile la pensée des adversaires contre lesquels il s'apprêtait à lutter. Il l'a fait d'ailleurs, d'une manière pleinement consciente: «Dis, amant, à quoi exerces-tu le plus ton entendement: à comprendre la vérité ou l'erreur?» Il répondit «A comprendre la vérité. - Pourquoi? - Je comprends l'erreur pour mieux comprendre la vérité». (Livre de l'Ami, v. 165.)

Maître Ramon a donc connu l'Islam, comme aucun autre des penseurs chrétiens du moyen-âge. (Le grand arabiste Louis Massignon lui en décerne le compliment [17].) Il a compris sa psychologie et il a vanté la beauté de son langage liturgique, la profondeur de son esprit religieux, la proximité de la religion de Mahomet et du christianisme [18]. Il

---

16 Parmi les travaux les plus significatifs parmi ceux qui défendent la thèse arabisante, voir principalement Julán Ribera, Orígenes de la filosofia de Raimundo Lulio, dans Homenaje a Menéndez y Pelayo, Madrid 1899, vol. II, pp. 191-216 (reimprimé dans Disertaciones y opúsculos, Madrid 1928); Miguel Asín Palacios, Mohidin, dans Homenaje a Menéndez y Pelayo, vol. II, pp. 217-256; Id., El Islam cristianizado Madrid 1931, pp. 116 et 219. - Cf. Aldo Mieli, La science arabe et son rôle dans l'évolution scientifique mondiale, Leiden 1938, p. 245 ss. — Parmi ceux qui soutiennent l'indépendance de Llull vis-à-vis de la philosophie arabe, J. H. Probst, Caractère et origine des idées du Bienheureux Raymond Llulle (thèse), Toulouse 1912, pp. 240-257. Id., La mystique de Ramon Llull et l'Art de Contemplació (Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters. XIII, Heft 2-3), Münster i. W. 1914, pp. 22-30; Longpré, art. Lulle Raymond dans le Dictionnaire de Théologie Catholique de Vacant-Mangenot, t. IX, col. 1113 s., 1132 s, - Une position objective et impartiale dans Otto Keicher, Raymundus Lullus und seine Stellung zur arabischen Philosophie (Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters, VII, Heft 4-5), Münster i. W. 1909, ainsi que dans l'ouvrage cité des Carreras y Artau, I, pp. 508-513; p. 635 s.

17 Louis Massignon, Situation de l'Islam, Paris 1939, p. 4.

18 Cfr. Blanquerna, ch. 88, § 4, et Llibre de Contemplació, ch. 346, § 29. Dans l'introduction au Livre de l'Ami et de l'Aimé, Llull dit expressément qu'il veut suivre la manière des souffis, «Lesquels ont des paroles d'amour et des exemples abrégés qui inspirent grande dévotion. . . .» (Blanquerna, ch. 99, § 3; cf. Blanquerna, ch. 88, § 4).

a même senti le danger qu'il y avait dans cette proximité et la difficulté qui s'en suivait pour convertir les Sarrazins. Comment donc a-t-il pu commettre une erreur de jugement aussi grossière que celle d'un passage de la Doctrine Puérile [19]? Ici les sages de l'Islam sont présentés comme des sceptiques, dégoûtés par la personne de Mahomet et par la vilenie de ses actions. Ils gardent leur sens religieux, mais ils ne croient plus que Mahomet ait été un prophète. Il est impossible cependant que Llull ait partagé les méprises si courantes dans son temps à propos de Mahomet et de la doctrine de l'Islam [20]. Il faut chercher une autre raison. Et nous croyons - à la suite de d'Altaner [21] - la trouver dans l'optimisme foncier de l'apôtre, qui à tout prix veut se représenter son entreprise comme plus facile qu'elle ne l'est en réalité. Peut-être aussi inconsciemment, il a été dupe lui-même d'une petite supercherie qu'il a imaginée pour remonter le courage défaillant de la chrétienté devant la tâche gigantesque de convertir les infidèles. Cela est visible surtout dans un autre passage [22] où Llull revient sur ces idées pour ajouter que les esprits religieux parmi les musulmans s'adressent en quête de lumières sur la foi catholique aux marchands catalans et gênois, «lesquels, étant laïques, ne peuvent pas les satisfaire». Raison de plus d'envoyer en terre d'Islam des missionnaires bien formés . . .

Sur les églises chrétiennes dissidentes d'Orient - dont il parle souvent - et sur les autres religions, les connaissances de Ramon Llull ne peuvent pas être comparées à celle qu'il a de l'Islam. Souvent il se borne à énumérer quelques-unes de ces sectes, même en se trompant, - comme lorsqu'il range les nestoriens parmi les gentils. Toutefois, il faut relever le splendide passage de la Doctrine puérile, où il oppose à la noblesse de l'église grecque orthodoxe ses erreurs sur la procession du Saint-Esprit. Dans ce même esprit, respectueux des valeurs chrétiennes de l'église d'Orient et favorable à l'union, il est à noter le traité Llibre del Sant Esprit ou Liber de Sancto Spiritu, de la première époque de sa production. Le schisme et les querelles parmi les chrétiens constituent d'ailleurs une pierre de scandale pour les infidèles et rendent plus difficile leur conversion [23].

Quant aux Tartares, l'information de Ramon Llull est loin d'être de première main. Toutefois, il a eu la vision exacte de cette sorte d'état plastique où se trouvaient les Mongols, du point de vue religieux, lorsqu'ils ont déferlé sur l'Asie [24]. Llull avertit ses contemporains de l'urgence de gagner à la religion du Christ ces guerriers invincibles, qui croient à Dieu sans se rattacher à aucune foi religieuse particulière et

19 Doctrina pueril, ch. 71, § 10. - Cf. Desconort, v. 325-332.

20 Voir pour ces erreurs Ugo Monneret de Villard, Lo studio dell' islam in Europa nel XII e nel XIII secolo (Studi e Testi, 110), Città del Vaticano 1944, pp. 33-35.

21 B. Altaner, Glaubenszwang und Glaubensfreiheit, cité, p. 596.

22 Liber de Acquisitione Terrae Sanctae, éd. Longpré, p. 272, dans Criterion, Barcelona, X (1927), p. 272.

23 Cf. Tractatus de modo convertendi infideles, pars II.

24 Cf. René Grousset, Histoire de l'Asie, III: Le monde mongol, Paris 1922, p. 80 s.; G. Messina, L'impero universale e i Mongoli, dans La Civiltà Cattolica, XCIV (1943), pp. 23-32 et 105-115; Noé Simonut, Il metodo d'evangelizzazione dei Francescani tra musulmani e mongoli, Milano 1947, p. 104 s.

qui tolèrent toutes les prédications. Il insiste également sur le danger que courrait la chrétienté, si elle était gagnée de vitesse par l'Islam et si les Tartares - véritables représentants, pour lui, des peuples «païens» - s'incorporaient en masse à la «sarrazinité» [25].

La pensée juive n'est pas non plus étrangère à cet apologiste chrétien. Il le prouve surtout dans son Llibre del Gentil e dels tres savis ou Liber de gentili et tribus sapientibus (Majorque 1272 ?). Trois sages, un juif, un chrétient et un sarrazin, discutent ici, en présence d'un «gentil» de l'existence d'un Dieu personnel, de la résurrection et de la vie future et il exposent les articles de leur foi, dans une remarquable atmosphère de loyauté et même de tolérance. Les cinquantes sermons du Liber praedicationis contra iudaeos, encore inédit, composé à Barcelone en 1305, sont destinés à convaincre les juifs par des arguments intellectuels.

Dans tous ces ouvrages, ainsi que dans les scènes romancées de Blanquerna (chap. 84, §§ 3-6, et 88, §§ 2-4), ce qui frappe le plus un lecteur tant soit peu familiarisé avec la littérature apologétique du moyen-âge, c'est le préjugé favorable dont Ramon Llull fait bénéficier les infidèles ou les chrétiens dissidents. Jamais la sincérité et la profondeur de leur esprit religieux n'est mise en doute. Un sage juif, ou un roi sarrazin, ou tout simplement les fidèles qui écoutent la prédication des mystiques de l'Islam, versent des larmes d'amour et de réelle piété. Le philosophe catalan a connu d'assez près les infidèles et leurs doctrines pour savoir que, parmi eux, des esprits généreux cherchent aussi passionnément la vérité et adorent Dieu d'une piété non feinte.

b) Enseignement missionnaire.

Il n'y a pour ainsi dire pas d'ouvrage de Ramon Llull, quel que soit son objet principal, où l'auteur ne revienne sur son idée de l'enseignement missionnaire. La nécessité de former des ouvriers qualifiés pour la moisson du Christ est devenue chez lui presque une obsession. Il est vrai qu'il s'agit parfois exclusivement de l'enseignement des langues orientales. Ce n'est pas en vain qu'il en avait fait, dès le début, un des points fondamentaux de son programme. Mais il ne manque pas d'élargir souvent cet enseignement purement instrumental jusqu'à une formation plus complète du missionnaire. Dans le Traité sur la manière de conventir les infidèles, par exemple, Llull réclame la création de véritables «centres d'études» - à Paris, en Espagne, à Gênes, à Venise, en Prusse, en Hongrie, et même en Orient - où les étudiants «pourront s'initier au genre de méthodes, de conceptions et d'arguments qu'ils rencontreront chez les infidèles».

Le mérite d'avoir éveillé parmi les chrétiens le désir de connaître les langues orientales revient en premier aux Dominicains, suivant la tendance éminemment doctrinale de l'Ordre de Saint Dominique dès ses origines. La première décision dans ce sens est peut-être celle du chapitre général de Paris, en 1236 et les premières écoles de langues orientales, particulièrement d'arabe, celles que les fils de saint Dominique

---

25 Desconort, v. 748-756. - Cf. Tractatus de modo convertendi, pars IV. Contre les erreurs des Tartares, Llull écrivit le Liber super psalmum Quicumque vult sive Liber Tartari et Christiani (Rome, 1285 ?).

ouvrirent en Terre-Sainte dès 1237. L'idée elle-même d'enseigner les les langues n'était donc pas bien ancienne lorsque Ramon Llull s'en empara avec sa fougue et sa ténacité coutumières. Rappelons ici que les plus zélés réalisateurs de cette initiative avaient été précisément les grands Dominicains catalans; saint Raymond de Penyafort, Ramon Martí, Romeu Sabraguera et tant d'autres, s'étaient chargés en effet d'exécuter les recommandations des chapitres et des maîtres généraux (du Maître général Humbert de Romans en 1252, du chapitre de Valenciennes en 1259, par exemple) concernant l'érection de chaires et d'écoles d'arabe et d'hébreu. Ils en avaient créé à Barcelone, à Valence, à Murcie, en Tunisie, et dans tant d'autres villes en Espagne et en Afrique, tantôt isolées, tantôt intégrées dans les Studia dominicains qui florissaient à cette époque [26]. Llull a été en relation directe, immédiate, avec ces maîtres de l'ordre dominicain, ses compatriotes et presque ses contemporains. La Vita nous apprend (§ 10) qu'il vécut - du moins à un certain moment de sa vie - dans l'intimité de saint Raymond de Penyafort. Les conceptions dominicaines ont eu certainement sur lui une influence décisive.

Par sa spiritualité, comme par ses tendances philosophiques, le Docteur illuminé est avant tout franciscain. Il l'est davantage encore par son apostolat au service du nouvel idéal de propagation pacifique de la foi. Lorsqu'il prêche la «croisade spirituelle», Ramon Llull est le grand héritier de saint François; qui donc, sinon le Catalan, est parti seul, comme le Poverello d'Ombrie, telle la brebis au milieu des loups, en terre d'Islam et qui donc sinon lui a donné sa vie entière pour ramener au Christ les peuples infidèles? Seulement, Ramon, soixante ans plus tard, a peut-être compris mieux que François les exigences de la mission - comme le dit dans une de ses profondes approximations G. K. Chesterton [27]. C'est que Ramon Llull est un esprit franciscain qui a reçu l'empreinte dominicaine. Et l'inspirateur de sa doctrine n'est autre que saint Bonaventure, l'interprète de la Règle franciscaine qui s'est le plus préoccupé de développer les études et la formation intellectuelle. A l'époque même de notre Bienheureux un autre esprit, comme lui grand et singulier, s'est fait le théoricien des études orientales: Roger Bacon, dont on a remarqué l'étonnante parenté avec Ramon Llull, - sans qu'il soit possible toutefois de conclure à une influence directe. Probablement, l'extension du mouvement dominicain a également influencé ces deux disciples, si éloignés l'un de l'autre, du courant augustino-bonaventurien [28].

---

[26] Voir a ce propos U. Monnerat de Villard, Lo studio dell'Islam, cité, pp. 36-57 et l'abondante bibliographie qu'il cite, ainsi que José Ma Coll, O.P., Escuelas de lenguas orientales en los siglos XIII y XIV, dans Analecta Sacra Tarraconensia, XVII (1944), pp. 115-138, et A. Berthier, O.P. Un Maître orientaliste du XIIIe siècle, Raymond Martin, O.P., dans Archivium Fratrum Praedicatorum, VI (1936), pp. 267-311. En Espagne tous les Studia des Frères prêcheurs se trouvaient dans les pays catalans de la Couronne d'Aragon, sauf celui de Séville, qui paraît avoir été de courte durée.

[27] G. K. Chesterton, Saint François d'Assise, trad. franç. d'Isabelle Rivière, Paris 1925, p. 186.

[28] Cf. Carreras y Artau, op. cit., I, p. 638 s.; N. Simonut, Il metodo d'evangelizzazione, cité, p. 34 (avec bibliographie).

Dans le domaine de l'enseignement misisonnaire, Llull ne s'est pas borné à signaler une méthode. Il a réussi quelques importantes réalisations pratiques. Tout d'abord le collège de langues de la Sainte-Trinité, à Miramar, dans l'île de Majorque, érigé par l'Infant Jacques à l'instigation de Llull, lors de son séjour à Montpellier en 1274, et destiné aux Frères Mineurs. Le § 17 de lá Vita montre toute la fierté de l'apôtre devant cette première réalisation et nous dit même la somme dont le prince la dota. Deux ans plus tard, le Pape Jean XXI approuva la fondation [29]. Elle n'était cependant pas destinée à subsister longtemps. Llull, pris par le tourbillon de ses voyages incessants, dut en négliger la direction et l'administration. Peut-être la responsabilité de l'échec ne lui est pas entièrement imputable. Vingt ans plus tard, dans un passage du Desconort (v. 656), Llull paraît accuser quelqu'un - dont charitablement il tait le nom: «et qu'il ait du remords - celui qui a défait tout cela!»

Quoi qu'il en soit, le collège de Miramar demeure le modèle, auquel Llull se réfère souvent dans ses écrits et qu'il ne se lasse point de proposer au monde catholique [30]. De plus dans chacune de ses Petitiones adressées aux puissants de la terre, dans tous ses traités sur la conversion des infidèles, la demande de studia idiomatum diversorum revient toujours en première place, comme si l'apprentissage des langues était la porte nécessaire, le premier pas pour l'apostolat. Car le but des fondations demandées est proprement missionnaire - ce qui les distingue de toutes les initiatives antérieures. Dans la plupart des cas, les étudiants qui fréquenteront ces collèges doivent être des gens déjà formés, clercs religieux ou séculiers, mais sacra scriptura competenter imbuti ou bien sapientes, bene scientes philosophiam et theologiam [31]. Mais Maître Ramon n'oublie pas de rappeler souvent la nécessité de donner un équipement intellectuel plus complet aux futurs missionnaires; par exemple lorsqu'il recommande d'instituer des chaires de langues orientales dans les grands centres universitaires, où les étudiants ont l'opportunité de s'instruire dans toutes les branches du savoir, et de doter les aspirants de bourses d'étude suffisantes (cfr. Traité sur la manière de convertir les infidèles, III partie).

Autant de demandes réitérées, autant d'amères déconvenues. Leur auteur a souvent perdu tout espoir de voir son projet réalisé. Et néanmoins, vers la fin de sa vie un grand bonheur l'attendait: en 1311 les canons du Concile général de Vienne du Dauphiné ont recueilli plusieurs des dix «ordinationes» qu'il avait proposées. En particulier le canon XI adoptait, en l'élargissant, la première demande de Ramon Llull. Fidèle à lui-même, le Bienheureux réclamait une fois de plus des centres

---

29 Bulle donnée à Viterbe le 17 octobre 1276, publiée par Antoni Rubio i Lluch, dans Documents per l'historia de la cultura catalana migeval, I, Barcelona 1908, p. 45.

30 Doctrina pueril, ch. 83, § 7; Blanquerna, ch. 80, § 3; Llibre de Contemplació, ch. 346 §§ 10 et 26; Cant de Ramon. Cf. Deconort, v. 649-656.

31 Petitio Raymundi pro conversione infidelium à Boniface VIII et Petitio in concilium generali ad acquirendam Terram Sanctam, Ordinatio prima. (Ed. Wieruszowski, dans Etudis franciscans, Barcelona XLVII (1933), pp. 101 et 104.

d'études orientales à Rome, à Paris et à Tolède. Le Concile décida la création de cinq collèges, à Rome (ou à l'endroit où résiderait la Curie romaine - car nous sommes à l'époque des Papes d'Avignon), à Bologne, à Paris, à Oxford et à Salamanque, auprès des plus grandes Universités du temps. On précisait que l'enseignement comprendrait l'arabe, l'hébreu, le siriaque et le grec.

Si l'idée de ces fondations n'était pas originale, du moins nul ne saurait contester à Ramon Lull le mérite d'avoir obtenu de la suprême Autorité un décret, dans lequel le Pape reconnaît parmi ses devoirs principaux celui de porter la foi à ceux qui ne l'ont pas encore et déclare que le missionnaire ne peut pas entreprendre un travail efficace sans connaître la langue du pays. Ramon exultait, comme il le montre dans la préface de son livre De participatione christianorum et sarracenorum, qu'il adresse au roi Frédéric de Sicile en 1312. Mais, hélas, la décision formelle du Concile ne fut qu'un écho sans lendemain de ses appels obstinés. Si nous trouvons bien quelques traces de l'enseignement des langues orientales pendant le XIVe siècle, nous n'avons point notice d'une vraie chaire d'arabe, et encore moins de syriaque ou d'hébreu dans aucune des cinq villes nommées [32].

c) Disputes apologétiques.

Saint François d'Assise a voulu remplacer l'idéal médiéval des croisades sanglantes, dont le succès final paraissait déjà de plus en plus incertain, par l'idéal permanent chrétien de la croisade spirituelle et la mission. Mais parmi les armes de sa croisade nouvelle le séraphique rénovateur de la vie spirituelle rejettait l'encombrante érudition et la philosophie. La vérité aimable de l'Evangile lui suffisait. En ceci Llull n'a pas suivi son maître. Il avait sous les yeux une autre méthode apologétique que les Dominicains employaient de plus en plus pour confondre les infidèles - juifs et musulmans - résidant dans les pays chrétiens. C'étaient les controverses doctrinales, sous forme de disputes orales et publiques, dont on eut un exemple fameux à Paris en 1240 et dont la plus importante, dans les pays catalans, eut lieu à Barcelone le 20 juin 1263, convoquée par le roi à l'instigation de saint Raymond de Penyafort [33] De ces polémiques est surgi tout un genre de littérature théologico-apologétique; les vastes perspectives de la Summa contra Gentes de s. Thomas d'Aquin,

---

[32] Voir la Petitio Raymundi in concilio generali, ed. Wieruszowski, dans Estudis franciscans, Barcelona, XLVII (1933), pp. 104-109. - Le canon XI du Concile de Vienne est recueilli dans le Corpus Juris Canonici, Pars secunda, Decretaeium collect. Constit. Clementinae, lib. V, tit. I, const. I; cf. Hefele-Leclerq, Histoire des Conciles, VI 2, 1915, p. 688. - Sur l'intervention de R. Llull dans l'adoption de cette mesure et son insuccès pratique, voir B. Altaner, Raymundus Llullus und der Sprachenkanon des Konzil von Vienne, dans Historisches Jahrbuch, LIII (1933), pp. 190-219; Id., Die Durchführung des Vienner Konzilsbeschlusses über die Errichtung von Lehrstühlen für orientalische Sprache, dans Zeitschrift für Kirchengeschichte, LII (1933), pp. 226-236); E. Müller, O.F.M., Das Konzil von Vienne 1311-1312, Münster i. W. 1914, p. 638; U. Monneret de Villard, Lo Studio dell'Islam, cité, pp. 44-49.

[33] Cf. Carreras y Artau, op. cit. I, pp. 46 s.; 336 s.

inspirée également par saint Raymond de Penyafort, répondent sans doute aux exigences du genre, de même que l'ouvrage du dominicain catalan Ramon Martí Pugio fidei contra Judaeos, - probablement basé à son tour sur la Summa du Docteur angélique.

Tout ce travail, - celui du moins qui s'accomplissait dans son propre pays - était connu de Ramon Llull. Rien d'étonnant dès lors à ce qu'il ait fait des disputes théologiques un des points de sa méthode de conversion. Il l'a lui-même pratiquée cette méthode, non seulement dans sa patrie catalane, au milieu des juifs et des musulmans demeurés dans la contrée après la reconquête, mais aussi lors de ses expéditions missionnaires, à Tunis, à Chypre et à Bougie (cfr. Vita §§ 26, 32, 34, 37 ss.). Remarquons que la libre discussion des sujets religieux n'est pas un usage exclusif des apologètes chréients. Au contraire. Le Coran en fait même un devoir des croyants: «Discute avec les hommes et prends les meilleurs arguments» (Coran, chap. 16, v. 125). Et nous savons combien Llull était préoccupé de battre l'adversaire sur son propre terrain! L'absence de résultats pratiques de ces controverses, ne découragea jamais le solide utopiste. La prédication de la foi, dans tous ses ouvrages, est surtout présentée sous forme de débats contradictoires. Et sa foi dans l'efficacité de la discussion est telle qu'il va jusqu'à suggérer au Pape une «grande dispute» avec les «schismatiques», afin de provoquer l'union (Desconort, v. 664-669; Traité sur la manière de convertir les infidèles, II partie).

De telles disputes Llull les imagine se déroulant dans une atmosphère de paix et de confiance réciproque - nous dirons même de tolérance, - qui offre un contraste presque violent avec le ton des autres apologètes et polémistes de son temps: disputando benigne et amicabiliter conferendo, dit la Petitio pro conversione infidelium de 1295 à Boniface VIII. Sans doute la longue fréquentation directe des infidèles et de leurs doctrines a imposé au Majorquain le respect, tandis que la ferme conviction de l'infaillibilité de ses arguments le porte à se montrer confiant. Plusieurs ouvrages de l'opus lullien, rédigés en forme dialoguée nous présentent le modèle de ces débats courtois [34]. La théorie en est mise dans la bouche du Cardinal de Et in terra pax hominibus dans le chap. 81 du Blanquerna. Les personnages de ces dialogues sont des sages, des savants, des contemplateurs, des esprits anxieux de découvrir la vérité, mais toujours des gens cultivés, ce qui donne aux débats une allure «scientifique» et fait porter l'accent sur le rôle de l'intelligence - de l'intelligence soutenue par l'amour - dans toute l'œuvre de conversion [35].

(à suivre)

---

34 Exemples: Llibre del Gentil e dels tres savis (Majorque) 1272 ?); Disputatio fidelis et infidelis (Paris 1288 ?); Liber de quinque sapientibus (Naples 1295); Disputatio Raymundi christiani et Hamar sarraceni (Pise 1308).

35 Sur ce point de la méthode llullienne voir spécialement Altaner, Glaubenszwang und Glaubensfreiheit, cité, pp. 590-596.

Das Requerimiento in der Spanischen Conquista.

Von P. Dr. Benno Biermann, O.P., Walberberg.

Das erste Gebiet auf dem südamerikanischen Festlande, wo die Spanier festen Fuß faßten, war das heutige Kolumbien und das angrenzende Gebiet auf dem Isthmus von Panama. Dort begannen 1509 Nicuesa und Ojeda mit der Besetzung des Landes. Ihnen wurde nach dem Geschichtsschreiber Antonio de Herrera [1] zum ersten Male ein merkwürdiges Dokument mitgegeben, das bei den folgenden spanischen Entdeckungen eine große Rolle spielte und für die Missionsauffassung der Spanier außerordentlich bezeichnend ist, das sogen. «Requerimiento», d.h. offizielle Bekanntmachung oder Befragung. Georg Friederici nennt dieses Requerimiento «das erstaunlichste Dokument, das die spanische Conquista-Zeit hervorgebracht hat» [2].

Übrigens ist es nicht wahrscheinlich, daß der genannte Bericht von Herrera ganz der Wahrheit entspricht, d. h. daß schon 1509 das Requerimiento in der von ihm gebrachten Form vorlag. Auch schon früher hielten die Spanier die offizielle Bekanntmachung von gewissen Wahrheiten und Drohungen für juristisch notwendig, ehe sie den Kampf begannen und Gewalt anwandten [3]. Es wäre denkbar, daß Herrera selbst aus Irrtum die Namen in das spätere Dokument eingesetzt hat. Jedenfalls erklärt der Bachiller Enciso, wegen der damals von den Dominikanern gegen das Vorgehen der Spanier in Indien vorgebrachten Anschuldigungen, also nach Ende 1511, sei er mit dem Sekretär Conchillos nach dem Kloster San Pablo zu Valladolid geschickt worden, wo dieses Requerimiento in einer Versammlung von vielen Magistern mit dem Beichtvater des Königs gutgeheißen wurde [4]. Oviedo fügt seinem Abdruck des Requerimiento die Unterschriften bei: Episcopus Palentinus (Bischof von Palencia war bis nach Mitte 1514 der bekannte Rodriguez de Fonseca, dem mit dem Sekretär Lope de Conchillos die Verwaltungsangelegenheit in Indien

---

1 Antonio de Herrera, Historia de los hechos de los Castellanos en las Islas y tierra-firme del Mar Oceano, Dec. I, lib. 7, c. 4 (Ausg. der Academia de la Historia, Madrid 1934 ff, III, 170-172. Die Indianer, sagt er, seien durch das Verhalten des Cristóbal Guerra und anderer, die seit den Jahren vor 1509 dort als Händler ihr Unwesen trieben, aufgebracht gewesen. Ojeda und Juan de la Cosa hätten Missionare mitgebracht, um sie dem Willen des Königs gemäß mit Milde anzuziehen und von ihrer Götzendienerei und ihren Lastern zu bekehren, deshalb sei das Requerimiento eingeführt worden, porque sirvió en todas las demás occasiones de las Indias, adonde los Castellanos metieron pie, haciendo primero sus protestaciones.

2 Der Charakter der Entdeckung und Eroberung Amerikas durch die Europäer I, Stuttgart-Gotha 1925, S. 554.

3 Lewis Hanke, La Lucha por la justicia en la conquista de América, Buenos Aires 1949, p. 503. Ich zitiere nach der spanischen Ausgabe. Die englische Ausgabe (The struggle for the justice etc. Philadelphia 1949) faßt den Stoff kürzer zusammen.

4 Colección de Documentos inéditos relativos al descrubrimiento de ... América ..., Madrid 1864 ss (CDAM) I, 443 s.

1508—1516 unterstanden [5]); Fr. Bernardus (de Mesa O.P.), Trinopolitanus Episcopus (der königliche Beichtvater), Fr. Thomas de Matienzo (O.P.), Fr. Alonso Bustillo (O.P.) magister, Lic. de Sanctiago, Dr. Palacio Rubios [6]. Las Casas berichtet, Dr. Palacios Rubios habe ihm, «wenn er sich nicht irre», selber gesagt, daß er das Requerimiento aufgestellt habe [7], und das in den offiziellen Registern erhaltene Dokument ist ausgestellt für Pedrarias Dávila, der 1514 nach Südamerika auszog. Die Instruktionen, die dem Conquistador mitgegeben wurden, zeigen, daß man die Sache wohl ernst nahm. Im ersten Kapitel wird er verpflichtet, die Indianer nach aller Möglichkeit friedlich zu gewinnen: 100 so bekehrte Indianer seien besser als 100 000 auf andere Weise bekehrte. Wenn das aber nicht möglich sei, wird im 2. Kapitel bestimmt, so soll er den Krieg nie führen, wenn die Indianer nicht angreifen und den Spaniern keinen Schaden zugefügt haben. Und wenn es notwendig ist, Gewalt anzuwenden, sollen vor Beginn des Kampfes die notwendigen Bekanntmachungen vorgetragen werden, 1 oder 2 oder 3mal, oder öfter, wie es nach den Bestimmungen notwendig ist [8].

Die Geschichte des Requerimiento ist nicht einfach übergangen worden. Oftmals wurde es abgedruckt, in der spanischen, wie in der fremden Literatur [9]. Oft ist es besprochen worden [10]. Schon Hernandez de Oviedo und der Bachiller Enciso sparen nicht an der Kritik und die Modernen vermögen es gar nicht zu fassen. Auch die Missionsgeschichte erwähnt es. Henrion führt es an in der Zusammenfassung von Llorente, ohne daran grundsätzliche Erörterungen zu knüpfen [11]. Schmidlin knüpft an eine weitere zusammenfassende Darstellung den Vorwurf der Gewaltmethode [12], während ihn P. Constantin Bayle deshalb der Verleumdung zeiht [13]. Ricard erwähnt es eben, aber berücksichtigt nicht näher seine Bedeutung für die Mission [14]. Höffner druckt es zum Teil

---

5 Ernst Schäfer, Der kgl. spanische Oberste Indienrat, I, Hamburg 1936, S. 40.

6 Gonzalo Hernández de Oviedo y Valdés, Historia general y natural de las Indias, Madrid 1853, II, 2, p. 28 s.

7 Bartolomé de Las Casas, Historia de las Indias L. 3, c. 57, Ausg. Barcelona 1929, II, 580, im Anschluß an den Abdruck des Requerimiento.

8 Die Instruktion im Auszug bei Las Casas l. c., c. 54, II, p. 568 ss, und vollständig bei Mariano Serrano y Sanz, Orígenes de la dominación española en América, I, Madrid 1918, p. 279-286.

9 Außer bei Herrera und Las Casas bei Oviedo II/2, p. 28 s; CDAM 20, p. 44-48; Serrano y Sanz gibt es l. c. p. 292-294 heraus nach dem Registro de Cédulas von 1513 in seiner Abhandlung: Preliminares del Gobierno de Pedrarias Davila. Neuerdings bringt es Franz Termer in seinem wertvollen Buch: Quauhtemallan und Cuzcatlan, Hamburg 1948, S. 53-58 in dem Texte von Oviedo spanisch und deutsch.

10 L. Hanke, The Requerimiento and its interpreters, in Rev. de Historia, Mexico 1938, p. 25-34; der Artikel ist in dem Buche Lucha etc. 259 ss wesentlich wiedergegeben.

11 Histoire générale des Missions catholiques, Paris 1846, I, p. 356 s.

12 Katholische Missionsgeschichte, Steyl 1925, S. 289 f.

13 España en Indias, Vitoria 1934, p. 76-78. Er zitiert die Worte des Requerimiento, wo die Freiheit der Entscheidung zugestanden, aber unterschlägt die folgenden, wo die Unterwerfung unter schwersten Strafen angedroht wird.

14 La Conquête spirituelle de Mexique, Paris 1933, p. 105.

ab und stellt es in den Rahmen der damaligen Rechtsauffassung [15]. So ist es gewiß angebracht, daß wir einmal den vollständigen Text abdrucken, daran eine Kritik anschließen und gleichzeitig den Einfluß darzustellen suchen, den das Requerimiento auf die Mission gehabt hat. Wir bieten den Text zunächst in der Übersetzung nach der Ausgabe von Serrano y Sanz, der den offiziellen Text von 1513 wiedergibt. während er Las Casas bzgl. der Wiedergabe geringe Sorgfalt vorwirft [16].

«Das Requerimiento, das den Indiern vom Festland zu machen ist [17]. Bekanntmachung und Requerimiento, das den Einwohnern der Inseln und des Festlandes des Mar-Oceano zu machen ist, die unserem Herrn noch nicht unterworfen sind.

Im Namen des sehr hohen und sehr mächtigen und sehr katholischen Verteidigers der Kirche, des immer siegreichen und nie besiegten, des großen Königs Ferdinand V. von Spanien, von beiden Sizilien, von Jerusalem und den Inseln und dem Festland des Mar-Oceano usw., Bezwingers der Barbarenvölker und der sehr hohen und sehr mächtigen Herrin, der Königin Doña Juana, seiner sehr lieben und sehr geliebten Tochter, unserer Herren. Ich, Predárias Dávila, sein Diener, Bote und Kapitän, verkünde euch und tue euch zu wissen, so gut ich kann, daß Gott, unser Herr, der eine und ewige, Himmel und Erde und einen Mann und eine Frau erschaffen hat, deren Söhne und Nachkommen wir und alle Menschen der Welt waren und sind und alle sein werden, die nach uns kommen werden. Aber wegen der Menge des Geschlechtes, das von diesen ausging seit 5000 und mehr Jahren, als die Welt erschaffen wurde, bis jetzt, war es notwendig, daß die einen Menschen nach einer Gegend zogen und die anderen nach einer anderen und sich in viele Reiche und Provinzen verteilten; denn in einer allein konnten sie sich nicht ernähren und unterhalten.

Über alle diese Völker gab der Herr, unser Gott, einem, der St. Petrus genannt wurde, das Amt, der Herr und Vorgesetzte aller Menschen der Welt zu sein, dem alle gehorchen sollten, der das Haupt des ganzen Menschengeschlechtes sein sollte, wo immer die Menschen lebten und wären, und er gab ihm die Welt als sein Reich und seine Gerichtsbarkeit.

Und weil er dies so wollte, gab er ihm den Auftrag, sich in Rom niederzulassen als dem geeignetsten Orte, um die Welt zu regieren. Aber er gab ihm auch die Erlaubnis, seinen Sitz an jedem anderen Orte der Erde aufzuschlagen und alle Völker zu richten und zu regieren, Christen, Mauren, Juden und Heiden, und welchen Glaubens sie auch wären.

Diesen nennt man Papst, das will heißen: wunderbarer, höchster, Vater und Bewahrer, weil er der Vater und Lenker aller Menschen ist.

Diesem hl. Petrus gehorchten die, die zu seiner Zeit lebten und nahmen ihn zu ihrem Herrn und König und Gebieter der Welt, und ebenso hat man alle die anerkannt, die nach ihm zum Pontifikat erwählt wurden. So ist es fortgegangen bis jetzt, und so wird es fortgehen bis zum Ende der Welt.

Einer der früheren Päpste, der an seiner Stelle in dieser Würde und auf dem genannten Throne als Herr der Welt nachfolgte, machte diese Inseln und dieses Festland des Weltmeers den Genannten, d. h. dem König und der Königin und ihren Nachfolgern zum Geschenke, mit allem, was es darin gibt, wie es in gewissen Schriftstücken geschrieben steht, die darüber erlassen wurden, die ihr sehen könnt, wenn ihr wollt, sodaß also ihre Hoheiten Könige und Herren dieser Inseln und des Festlandes sind, auf Grund der besagten Schenkung. Und als solche Könige und Herren haben einige andere Inseln und fast alle, denen dies bekannt gegeben wurde, ihre Hoheiten anerkannt und haben ihnen gehorcht und gedient und dienen ihnen, wie

---

15 Christentum und Menschenwürde, das Anliegen der spanischen Kolonialethik im Goldenen Zeitalter, Trier 1947, S. 68 f.

16 Serrano y Sanz l. c.; der Autor sucht Las Casas einen Hieb zu versetzen, wo er kann. Hier hat der Vorwurf wenig Berechtigung.

17 Am Rande steht: Entregóse a Pedrarias. Esto se saque.

Untergebene es tun müssen, mit gutem Willen und ohne jeden Widerstand, sofort, haben gehorcht ohne Aufschub, nachdem sie über das Gesagte unterrichtet wurden und die Religiosen aufgenommen, die von ihren Hoheiten geschickt wurden, um ihnen unseren hl. Glauben zu predigen und zu lehren; und sie alle bekehrten sich ohne irgend eine Belohnung oder Bedingung und wurden Christen, und ihre Hoheiten nahmen sie zufrieden und gütig auf und befahlen ihnen ebenso, sich als ihre Untergebenen und Vasallen zu betrachten, und ihr werdet ebenso aufgefordert und verpflichtet, das Gleiche zu tun.

Deshalb bitte ich euch und fordere euch auf, so gut ich kann, recht zu beachten, was ich euch gesagt habe und euch die rechte Zeit zu nehmen, es zu bedenken und zu überlegen und die Kirche anzuerkennen als Herrin und Vorgesetzte der ganzen Welt und den Hohenpriester, der Papst genannt wird, in ihrem Namen und den König und die Königin Johanna, unsere Herren, an seiner statt als Vorgesetzte und Herren und Könige dieser Inseln und des Festlandes auf Grund der besagten Schenkung und zuzustimmen und Freiheit zu geben, daß diese religiösen Väter euch das Gesagte erklären und predigen.

Wenn ihr dies tut, werdet ihr gut tun und werdet ihr dasjenige tun, wozu ihr verpflichtet seid, und ihre Hoheiten und ich in ihrem Namen werden euch mit aller Zuneigung und Liebe aufnehmen und werden euch eure Frauen und Kinder und Güter lassen, frei von aller Knechtschaft, damit ihr damit und mit euch selber frei tuet, was ihr wollt und für gut haltet; und man wird euch nicht zwingen, Christen zu werden, wenn ihr nicht, über die Wahrheit unterrichtet, selbst euch bekehren wollt zu unserem heiligen katholischen Glauben, wie es fast alle Bewohner der anderen Inseln getan haben. Und darüber hinaus wird euch Seine Hoheit viele Privilegien und Sondervorrechte geben und euch viele Gnaden gewähren.

Wenn ihr es aber nicht tut oder es in boshafter Weise aufschiebt, so tue ich euch kund, daß ich mit der Hilfe Gottes mit Gewalt eindringen werde gegen euch und euch bekriegen werde in jeder Art und Weise, wie ich kann und euch unterwerfen werde unter das Joch und den Gehorsam der Kirche und ihrer Hoheiten. Und eure Personen und eure Frauen und Kinder werde ich gefangen nehmen und zu Sklaven machen und als solche sie verkaufen und über sie verfügen, wie Seine Hoheit es gebietet, und werde euch eure Güter nehmen und euch allen Schaden und alles Böse antun, wie ich kann, wie Untergebenen, die nicht gehorchen und ihren Herrn nicht anerkennen wollen und ihm widerstehen und widersprechen, und ich erkläre, daß die Tötungen und Schäden, die sich daraus ergeben werden, zu euren Schulden gehen und nicht zu denen Seiner Hoheit, noch der Herren, die mit mir gekommen sind. Und wie ich dieses sage und erkläre, bitte ich den gegenwärtigen Schreiber, daß er mir darüber sein unterzeichnetes Zeugnis gebe, und die Gegenwärtigen bitte ich, dafür Zeugen zu sein.

Unterzeichnet vom Bischof von Palencia und vom Bischof fray Bernardo und von den Mitgliedern des Rates und Dominikaner-Brüdern.»

In dieser Form ist die Proklamation der Rechtsansprüche Spaniens von den Gelehrten aufgestellt und in den Wäldern und Bergen Amerikas verlesen worden. Zum ersten Male wurde es verkündet von dem Bachiller Enciso im Hafen von Cenu vor dem Kaziken von Catarapa, wie Enciso selber berichtete[18]. Wie Pedrarias es selber anwandte, berichtet uns der Geschichtsschreiber Oviedo. Am 12. Juni 1514 kam Pedrarias nach Puerto de Santa Maria. Am Ufer fand sich eine Menge von etwa 100 Indianern zusammen in kriegerischer Haltung. Aber vor Beginn von Feindseligkeiten wollte der Adelantado im Einvernehmen mit dem Bischof Quevedo das Requerimiento verlesen lassen. Er entsandte 3 Boten mit Soldaten, unter denen sich Oviedo selber befand. Vom Boote aus begann man die Vorlesung mit Hilfe von Dolmetschern, während die Indianer zunächst in Ruhe verharrten. Aber verstehen

[18] CDAM I, 414 s.

konnten sie dieselben so wenig wie etwa ein Baske das Deutsche oder Arabische, und bald schwirrten ihre vergifteten Pfeile, gegen die sich die Spanier mit Schilden wehrten, ohne die Verlesung zu unterbrechen. Als dann die Schießerei zu gefährlich wurde, gaben die Spanier zwei Büchsenschüsse ab und die Indianer verschwanden in den Büschen. Der Schreiber mußte bestätigen, daß die Indianer den angebotenen Frieden abgelehnt hätten [19]. Oviedo sagte daraufhin zu Pedrarias: Herr, mir scheint, daß diese Indianer die Theologie des Requerimiento nicht hören wollen. Und ihr habt niemand, der es ihnen verständlich machen könnte. Gebt Auftrag, es aufzubewahren, bis wir irgend einen Indianer in einen Käfig gesperrt zu haben, damit er es allmählich auswendig lerne und der Herr Bischof es ihm verständlich mache [20].

Im allgemeinen war es überhaupt nicht möglich, den Indianern das Requerimiento vorzulesen, da den Spaniern der Schrecken voraufging, und überall, wo sie sich zeigten, die Wilden in die Wälder und die Berge entflohen. Wir müssen berücksichtigen, in welche Nöte die Spanier unter diesen Umständen selber gerieten. In wenigen Monaten starb ein Drittel von den 1500 Mann des Pedrarias an Seuchen und Hunger [21]. Da ist schon möglich, was Las Casas von Pedrarias erzählt: Pedrarias hörte nicht auf, nach allen Seiten Truppen von Soldaten zu entsenden, wo immer man hörte, daß die Pueblos Gold besaßen, das man rauben konnte. Und um die natürliche Vernunft und das göttliche und menschliche Gesetz zu verspotten, befahl er ihnen, zunächst das Requerimiento zu verkünden, wie es ihm von Kastilien aus verordnet und befohlen war. Und die Tyrannen zogen in tiefer Stille aus, damit sie nicht gehört wurden und lasen das Requerimiento in die Wälder hinein und sprachen: Ihr, Kazike und Indier dieses Pueblo, wir tun euch kund usw. Und dann kamen sie morgens um 4 Uhr und fielen über die Dörfer her und zündeten sie an». Ähnliches erzählt er von den Unternehmungen gegen die Guanayos-Inseln westlich Kuba, als man wegen der Entvölkerung Kubas Arbeiter suchte, ebenso von Santo Domingo, wo man gegen Osten fuhr mit je 50—60 Mann auf einem Schiff mit einem Veedor, manchmal einem Kleriker, der dafür zu sorgen hatte, daß das Requerimiento vor Anwendung der Gewalt verlesen wurde: «Gab es noch größeren Hohn auf den Glauben, noch ungerechtere Bosheit?» [22]

Eine gewisse Bestätigung dieser Berichte des Las Casas, die vielleicht auf Hören-Sagen beruhen, sehe ich in der Bemerkung Oviedos, der erklärt, schließlich habe man das Requerimiento nicht mehr aus der Tasche gezogen, denn es sei doch nur eine Gelegenheit zum Lachen und Spotten gewesen. Er selber habe nachher im Jahre 1516 den Dr. Palacios Rubios gefragt, weshalb er das Requerimiento angeordnet habe, ob er glaube, daß dadurch das Gewissen der Christen beruhigt werde,

19 Oviedo l. c. 26. Nach dem Bericht von Enciso scheint er selber der Sprache der Indianer kundig gewesen zu sein. Vgl. Hanke, Lucha 260 s. Jedenfalls hat man sich bemüht, sich verständlich zu machen.

20 Oviedo l. c; Serrano y Sanz l. c. 295 s.

21 L. Hanke, Lucha p. 31.

22 Las Casas, Historia de las Indias L. 3, c. 56 (III, 19) und c. 87 (III, 391 s),

und der habe geantwortet: ja, wenn es so vollzogen werde, wie das Requerimiento es sage. Aber es scheine ihm, der Doktor habe öfter gelacht, wenn er ihm von dieser Reise erzählte und von anderen, die einige Kapitäne nachher gemacht hätten» [23].

Einen zuverlässigen Bericht über eine ernstere Anwendung unter Pedrarias besitzen wir noch aus dem Jahre 1519 [24]. Im Juli dieses Jahres entsandte der Gouverneur von Gold-Kastilien seinen Alcade Mayor Ldo. Gaspar d'Espinosa in die Provinzen von Paris, Nata und Cherú an der Südseeküste.

Die Spanier waren bereits mehrfach in jenen Gegenden gewesen, hatten auch das Requerimiento bereits verlesen. Der Kazike von Paris hatte den Kapitän Gonzalo de Badajoz und seine Leute überfallen und niedergemacht, hatte ihnen auch das zusammengebrachte Gold im Gewichte von über 30 000 Pesos genommen und war dafür mit anderen Kaziken zum Sklaven erklärt worden [25]. Nun sollte Espinosa noch einmal versuchen, die Kaziken zur Obedienz zu führen und Lebensmittel und Arbeitskräfte für die spanische Kolonie zu beschaffen.

Mit einem größeren, einem kleineren Schiff und 2 Kanus fuhr die Expedition im Juli 1519 aus, so geheim wie möglich. Denn, wenn sie vor der Ankunft gesehen wurden, hätten sich die Indianer erhoben, hätten ihre Lebensmittel verborgen und wären selbst in die Berge entflohen. Es gelang ihnen, unbemerkt in das Gehöft des Kaziken von Paris einzudringen. Sie fanden ihn selbst nicht, wohl aber konnten sie dort etwa 20 gefangene und dem Tode geweihte Indianer von Descoria und Cheru befreien, die sie als Boten gebrauchen konnten, ebenso einige Frauen und Knaben und Mädchen des Stammes von Paris, die sie als Druckmittel mitnahmen und fanden schließlich über 30 000 Peso Gold, wie es ihrer Forderung entsprach, die sie zum Teil den Leichen abnahmen, die in dem Gehöft bestattet waren. Mit ihrer Beute zogen sie sich wieder zurück und sandten dem Kaziken und seinen Leuten Botschaft, indem sie den Boten das Requerimiento einzuprägen suchten, und sie in möglichst freundlicher Weise zur Unterwerfung einluden. Nach einer Reihe von Boten, die der Kazike Queco von Paris mit Geschenken entsandt hatte, und denen immer wieder das Requerimiento vorgelesen und eingeprägt wurde, kam dieser schließlich selbst mit 10 Vornehmen, um Obedienz zu leisten und erklärte sich bereit zur Stellung von Lebensmitteln und Arbeitskräften. Nun zog man nach Descoria, dessen Kazike Chame ebenfalls zum Sklaven erklärt worden war. Trotzdem wurde ihm Verzeihung angeboten und suchte man ihn mit allen Mitteln, aber stets unter Verlesung des Requerimiento

---

23 Oviedo l. c. p. 31.

24 Relación y proceso que licenciado Gaspar Despinoza, Alvalde Mayor, hizo en el viaje que por mandado del muy magnífico Señor Pedrarias Davila, Teniente General en estos Reynos de Castilla del Oro por sus Altezas fué desde esta cibdad de Pánama á las provincias de Paris e Nata e á las otras comarcanas. CDAm 20, p. 5-119.

25 Die Untaten der Spanier, die den Anlaß boten zu dem Überfall der Indianer auf Cap. Badajoz, erzählt Oviedo l. c. p. 48.

einzuladen. Verschiedene Vornehme aus seinem Bezirke leisteten auch die Obedienz, aber er selber war nicht zu gewinnen. Ähnlich war es in Pacara. In Nata hieß es, der Kazike sei zur Obedienz bereit, aber die Vornehmen wollten nicht. Pizarro wurde ausgesandt, den Kaziken gefangen einzubringen, aber er brachte nur 9 Indianer und Indianerinnen ein, während eine Reihe von Vornehmen Obedienz leisteten. Bei dieser Unternehmung geschah sonst keinem Indianer ein Leid, mit Ausnahme eines einzigen, der bei der Verteidigung getötet wurde.

Dieses Vorgehen war aber gewiß nicht typisch. Seit 1516 regierten damals auf Santo Domingo die Hieronymiten-Mönche, die der Kaiser zur Untersuchung nud Besserung der Lage der Indianer herübergeschickt hatte. Sie hatten speziellen Auftrag, zu untersuchen, ob Pedrarias zu Recht die Indianer der Sklaverei unterwarf [26]. Vielleicht sollte der obige Bericht eine Rechtfertigung für Davila bedeuten in dem Schauprozeß - der residencia donosa - den er damals gegen sich selber halten ließ [27]. Daß es sonst unter seiner Regierung ganz anders zugehen konnte, beweisen die Berichte Oviedos zur Genüge.

Im Jahre 1526 wurde das Requerimiento gesetzlich für alle Expeditionen vorgeschrieben [28].

Lewis Hanke führt in einem Artikel über die Anwendung des Requerimiento eine Reihe von Fällen auf, wo es angewandt oder wo es unterlassen wurde [29]. Als Panfilo de Narvaez 1527 von Mexiko aus nach Florida zog, erhielten die Kleriker Auftrag, umzukehren, wenn das Requerimiento nicht rechtmäßig verkündigt wurde. Ohne ihre schriftliche Gutheißung durfte er nach den Bestimmungen von 1526 keinen Krieg beginnen. Das Requerimiento wurde angewandt von Cortés 1524 in Mittelamerika, 1527 in Yucatan, 1528 von Nuño de Guzman, 1530 in Guatemala, 1532 in Peru, 1535 in Panama, 1537 und später in Neugranada, 1540 in Rio de la Plata, 1541 in Neugalizien, seit 1562 auf den Philippinen und noch 1697 bei den Itzaes (Guatemala), die daraufhin blutig unterworfen wurden. In manchen anderen Fällen indes unterblieb die Verkündigung, zumal nach den ersten vergeblichen Versuchen. Überhaupt bestand man in der späteren Zeit nicht mehr allgemein auf der Durchführung, und überhaupt hatte das Requerimiento

---

26 L. Hanke, Lucha, p. 265.

27 Oviedo, l. c. p. 69.

28 Provision vom 17. November 1526 aus Granada CDAM I, p. 450-455. Die Provision ist gegeben, zugleich mit der Capitulation, die mit Montejo abgeschlossen wurde für die Besetzung von Yukatan. Das ganze Instrument ist abgedruckt bei Silvio A. Závala, Las Institutiones jurídicas en la conquista de América, Madrid 1935, p. 289-299. Die Anordnungen sind getragen von hohem sittlichen Ernst und großer Sorge für die Indianer. Jede Unternehmung muß von 2 Religiosen oder Weltpriestern begleitet sein für die Belehrung der Indianer, die über die Behandlung derselben wachen müssen. Es muß den Indianern klar gemacht werden, daß die Spanier kommen, um die rechte Lehre und wahre Sittlichkeit zu bringen, dazu müssen sie das vom Rate unterzeichnete Requerimiento mitbringen und 1 oder 2 mal oder öfter verkünden.

29 A applicação do Requerimento na América Hespanhola, in Revista do Brasil, Rio de Janeiro 1938, 231-248, weiter noch in Lucha p. 260-311.

in der späteren Zeit einen ganz anderen Sinn als im Anfang, wie wir noch sehen werden.

Der Erfolg des Requerimiento [30] war durchweg, daß die angeredeten Völker sich zum Kampfe stellten oder flohen. Es war eine psychologische Unmöglichkeit, daß freie kriegerische Völker sich auf eine solche «Bekanntmachung» hin zu einem neuen Glauben hätten bekehren und einem fremden Fürsten hätten unterwerfen sollen. Und wenn Hanke eine Reihe von Fällen aufzählt, in denen das Requerimiento wirklich zur Unterwerfung der Indianer führte [31], dann war dies gewiß nicht der Überzeugungskraft des Requerimiento, sondern anderen Umständen zu danken, die die Unterwerfung als geraten erschienen ließen, dem drohenden Verderben im Falle des Widerstandes und der gütig drängenden Einladung von Missionaren, die ihre Schäflein liebten und verstanden. Wir können den von Hanke angeführten Fällen freiwilliger Unterwerfung auf die Verlesung des Requerimiento hin hinzufügen die erwähnte Relation des Ldo Gaspar d'Espinosa, vom Jahre 1519.

Für die Indianer war es einfach nicht möglich, aus der Verkündigung des Requerimiento eine moralische Verpflichtung zur Unterwerfung zu entnehmen. Las Casas widmet das Kapitel 58, das dem Abdruck des Requerimiento folgt, dem Zwecke, die Unsinnigkeit des Dokumentes zu zeigen [32]. Die Indianer konnten es gar nicht verstehen, wenn es überhaupt in ihrer Sprache verständlich vorgelesen wurde. Unter Gott verstanden sie die Sonne oder ihre sonstigen Götzen. Die Schenkung wurde damit bewiesen, daß Gott die Welt geschaffen habe. Wenn Mohammed mit derselben Behauptung und Forderung gekommen wäre, hätte man dann auch folgen müssen? [33] Wo waren die Wunder, wo die Beweise? Der Kazike von Cenu-Cartagena erklärte nach Lesung des Requerimiento, der Papst müsse wohl verrückt sein, wenn er dem König von Castilien fremdes Land schenke, und ebensowenig könne der König von Castilien gescheit sein, wenn er eine solche Gunst annehme. Auch das Original der Schenkungsurkunde werde keine Beweiskraft haben.

Wer sich der Kirche unterwerfen wolle, müsse erst glauben an die christliche Lehre, an Christus, der in dem Requerimiento überhaupt nicht genannt werde. Niemand kann und soll zum Glauben gezwungen

---

30 Závala sagt (p. 12): en la práctica, frente a las tribus de Américas adquirió caracteres grotescos.

31 Hanke hebt hervor die Unterwerfung der Moqui-Indianer in Neu-Mexiko, sowie einer Reihe von Stämmen in Costa-Rica, die sich Juan Vásquez Coronado unterwarfen (1563), der Tlaxcales Indianer in Neu-Mexiko 1585 und einer Anzahl von Pueblos daselbst im Jahre 1598 (A applicação p. 245 ss, Lucha 275 ss).

32 Historia de la Indias II, 581-584.

33 Tatsächlich wurde vor den Mauern Wiens im Jahre 1683 eine Bekanntmachung von den Türken verlesen: Wenn ihr Muslem werdet, findet ihr Sicherheit . . ., so ihr aber Halsstarrigkeit und Widerstand zeigt . . ., wird keinem einzigen Gnade und Pardon gewährt werden . . . Ihr alle werdet niedergemacht . . ., euer Hab und Gut wird der Plünderung preisgegeben und euere Kinder werden in die Sklaverei verschleppt werden (vgl. Neue Propyläenweltgesch. Berlin 1941, III, 600, zit. bei Höffner 167).

werden, wie das Requerimiento selbst erklärt. Wie kann dann die Unterwerfung unter die Herrschaft des Königs von Spanien erzwungen werden, die diesen Glauben zur Voraussetzung hat?

Wenn die Indianer aber ohne eigene Schuld die Wahrheit der Angaben des Requerimiento nicht einsehen, dann sind sie nicht verpflichtet, die Gültigkeit der Schenkung anzuerkennen, oder einen Fürsten anzuerkennen, den sie gar nicht kennen.

Zudem dürfen Fürsten und Völker in Indien sich nicht einem fremden Herrscher unterwerfen, ohne einander zu befragen; dazu müßte Zeit und Gelegenheit geboten werden.

So ist also der Krieg gegen die Indianer nach Las Casas auch nach Verlesung des Requerimiento unsittlich und unerlaubt und darf man sich nicht auf die Grundsätze des «gerechten Krieges» berufen, um die Indianer zu schädigen und zu versklaven.

Dagegen bleibt der Krieg der Indianer gegen die Spanier ein gerechter Krieg und zwar von Anfang an für alle Zeit, solange sie nicht freiwillig auf ihr Recht verzichtet haben.

Dazu war es eine offenbare Lüge, daß sich einige Inseln und fast alle, denen dies bekannt gemacht wurde, freiwillig unterworfen hätten.

Wenn man wenigstens den Indianern entsprechende Zeit gegeben hätte zu ruhiger Überlegung! Aber wie lange Zeit sollte man gewähren, bis die «böswillige Aufschiebung» konstatiert werden konnte? Las Casas schreibt dazu an anderer Stelle. Er erzählt, daß er einmal mit einem «Gouverneur von Indien, Präsidenten der Audienz» darüber gesprochen habe. «Ich sagte ihm, erklärt er, und brachte Gründe und Autoritäten dafür vor, um ihn zu überzeugen, daß diese Expeditionen ungerecht seien. . . . Die Requerimientos, die auf Befehl vollzogen werden müßten und vollzogen würden, sprächen der Wahrheit und Gerechtigkeit Hohn, zur großen Schande für unsere christliche Religion und die Frömmigkeit und die Liebe Jesu Christi . . .» Man könne die Zeit nicht begrenzen, innerhalb deren die Völker sich zu Christus bekehren müßten, da er selbst sie auch für die ganze Welt nicht begrenzt habe. Christus habe alle Zeit gewährt, die es gibt, vom Anfange bis zum Tage des Gerichtes. Und jedem einzelnen habe er die ganze Zeit seines Lebens gegeben, in der er sich mit voller Willensfreiheit bekehren könne. Und die Menschen könnten dieses göttliche Privileg einschränken derart, daß die einen sagen, um sie zu fragen und die Antwort zu erwarten, genügten 3 Tage; andere geben mehr zu und sagen, es sei gut, 14 Tage zu warten. Da antwortete er mir: Nein, 14 Tage sind zu wenig, es ist gut, 2 Monate zu warten, damit sie sich entscheiden. «Ich hätte laut aufschreien mögen, als ich diese tiefe und unbelehrbare Gefühllosigkeit gewahrte bei einem Manne, der einen großen Teil jener Gegenden regierte. Wie hätte ich eine noch größere Unwissenheit und Blindheit finden können bei einem Manne, der sich einen Rechtsgelehrten (detrado) nannte, der so viel Land und Volk regierte und nicht einsah, daß diese Requerimientos ungerecht und unsinnig waren». Indem Las Casas diese Blindheit und Unsinnigkeit des Requerimiento noch weiter geißelt, schließt er seine große Historia de las Indias mit dem frommen Wunsche, daß

heute, im Jahre 1561, der Rat des Königs von seiner Unwissenheit und Blindheit befreit sein möge [34].

Wenn wir diese Kritik lesen, der wir nichts Wesentliches hinzuzufügen haben, dann fragen wir uns, wie die Spanier zu diesem Vorgehen gekommen sind, und ob denn die Kritik völlig erfolglos gewesen ist.

Im Mittelpunkt des Requerimiento steht die päpstliche «Schenkung», die donatio Alexandrina. Als Kolumbus von seiner ersten Reise nach Spanien zurückkam und den Majestäten in Barcelona berichtet hatte, stieg bei den Spaniern gleich die Furcht auf, daß ihre Rechte auf die Besetzung der entdeckten Gebiete von anderen bestritten werden, daß Schiffe anderer Nationen ausfahren möchten, ihnen in der Besitzergreifung zuvorzukommen. Und eine besondere Sorge bedrückte sie: Die Portugiesen hatten ihren seit Jahrhunderten währenden Kampf gegen die Mauren, von deren Herrschaft sie sich befreit hatten, nach Afrika hinübergetragen. Papst Nikolaus V. hatte durch die Bulle «Romanus Pontifex» (8. Jan. 1455) ihre Eroberungen «versus illam meridionalem plagam» bestätigt. Durch die Constitution Inter caetera vom 13. März 1456 dehnte Calixt III. diese Rechte aus auf die «terrae et loca ultra illam meridionalem plagam usque ad Indos acquisita et acquirenda» [35]. Die Spanier glaubten bei der Entdeckung Amerikas einen neuen Weg nach Indien gefunden zu haben. So mußten sie sich auch mit den Portugal bewilligten Privilegien auseinandersetzen. Deshalb hatten sie nichts Eiligeres zu tun, als sich an den Papst zu wenden, um ihre Entdeckungen und Eroberungen gegen etwaige portugiesische Ansprüche zu schützen [36].

In den päpstlichen Edikten des Jahres 1493 wurde tatsächlich eine Scheidung zwischen den spanischen und portugiesischen Ansprüchen vorgenommen. Die spanischen Besitzungen sollten erst 100 Meilen westlich von den Azoren - die Grenze wurde im Schiedsvertrag von Tordesillas 1494 zwischen Spanien und Portugal noch weiter nach Westen verschoben - beginnen und der entsprechende Meridian sollte als Scheidungslinie zwischen beiden Mächten gelten. Von der Scheidung auf der anderen Erdhälfte war noch nicht die Rede. Offenbar wurde dort stillschweigend das Recht des ersten Entdeckers anerkannt.

In den päpstlichen Edikten heißt es von den spanischen Entdeckungen: omnes insulas et terras firmas inventas et inveniendas, detectas et

---

34 Historia de las Indias III, 301 s.

35 Adelhelm Jann, OMCap., Die katholischen Missionen in Indien, China und Japan. Paderborn 1915, S. 39-43. Staedler beachtet in seinem Aufsatz: Die westindischen Lebensedikte Alexanders VI. (Arch. f. k. Kirchenrecht 118, S. 378) diese Ausdehnung der portugiesischen Sphäre nicht und sagt, das nautische Unternehmen zur Ermittlung des Seewegs nach Indien sei bereits durch päpstliche Schutzedikte, zuletzt durch das Edikt Romanus Pontifex vom 8. Jan. 1454 (!, Jann: 1455) der portugiesischen Krone übertragen worden.

36 Es war gewiß ein Hinweis auf die portugiesischen Privilegien, wenn das Haupt-Edikt über die spanischen Privilegien mit den gleichen Worten begann, wie das der Portugiesen vom 13. März 1456: Inter caetera.

detegendas . . . cum omnibus illarum dominiis, civitatibus, castris, locis et villis, juribusque et jurisdictione ac pertinentiis universis vobis haeredibusque et successoribus vestris Castellae et Legionis Regibus in perpetuum tenore praesentium donamus, concedimus, assignamus [37].

Was bedeuten die letzten Worte?

E. Staedler hat in einer eingehenden Studie nachgewiesen, daß es sich hier um die Formel handelt, die auch sonst angewandt wurde für ein Auftragslehen aus Kirchengut [38]. Es handle sich demnach bei der donatio Alexandrina nicht um eine Schenkung im zivilrechtlichen Sinne. Wie die Päpste schon früher auf Antrag der Fürsten diesen ihre eigenen Länder zu Lehen gegeben haben, so habe Alexander, oder wahrscheinlicher noch seine Kurie, auf Antrag der spanischen Könige, die selber den Entwurf für die Edikte vorlegten, das von ihnen entdeckte und okkupierte Land, sowie auch alle später zu entdeckenden und zu besetzenden Länder, diesen Königen zu Lehen gegeben. Die donatio ist also gleichzustellen der Belehnung der englischen und ungarischen Könige mit den Ländern ihrer Krone und setzte die rechtmäßige Besetzung der Länder voraus [39].

Daß die Spanier die donatio tatsächlich anders verstanden haben, geht aus ihrer Anwendung in dem Requerimiento, das von spanischen Rechtsgelehrten (Dr. Palacios Rubios) verfaßt wurde, klar hervor, auch wenn hie und da der Ausdruck «Lehen» oder «Investitur» gebraucht wurde. Die spanische Anschauung gibt uns Antonio de Herrera wieder, wenn er die donatio Alexandrina einführt mit den Worten: «Weil der römische Pontifex unter die christlichen Könige den Teil der Welt verteilen kann, den die Ungläubigen besitzen . . . und weil er als allgemeiner Hirte in der Welt Gewalt hat über alle Ungläubigen und über ihre Reiche, soweit es notwendig ist für die Ausbreitung der Verehrung Gottes und ihre Bekehrung . . .» [40]. Auf die Grundlage dieser Anschauung, wie sie im Requerimiento zum Ausdruck kommt, weist bereits Las Casas hin. Es ist die Lehre des «Hostiensis», dessen Schüler Dr. Palacios Rubios gewesen sei [41]. Er meint damit den Cardinalis Ostiensis, Henricus Bartholomaeus von Segusia (Susa), † 1271, der mit seiner Lectura in Decretales und der Summa super titulis decretalium, der sogenannten «Goldenen Summe» eine solche Berühmtheit erlangt hatte, daß man ihn den pater canonum, monarcha juris und einfach fons juris nannte. Durch seine Lehre über das Verhältnis von Kirche und Staat hat er verhängnisvoll gewirkt. Er lehrte die absolute Oberhoheit des Papstes

---

37 2. Fassung des Ediktes «Inter caetera», l. c. 400.

38 Arch. für k. Kirchenrecht 117, S. 363-402.

39 Ausgezeichnet behandelt die Bullen Silvio A. Závala, p. 22-41. Er stellt fest, daß die Spanier sich bei der Besetzung Amerikas zunächst nicht auf die päpstlichen Bullen stützten, daß die Schenkung eine rein formelle Bedeutung hatte, daß aber die Bulle Inter caetera nach ihrem Erlaß von den Autoren als einer der wichtigsten Titel für die Besetzung betrachtet wurde (p. 37).

40 Dec. I, L. 2, c. 4; Madrid 1934, II, p. 140.

41 Historia de las Indias L. III, c. 57 (II, p. 580).

über die weltlichen Fürsten. Aber auch die Heidenvölker waren nach seiner Lehre dem Papste direkt unterworfen durch die gottgesetzte Ordnung, sodaß bei Ablehnung dieser Ordnung die christlichen Fürsten gegen sie den «gerechten» Krieg führen konnten. Daraus ergab sich von selbst die weitere Folgerung des Requerimiento, daß den Indianern im Falle der Weigerung der Unterwerfung die Beraubung und Versklavung angedroht wurde. Denn allen Theologen und Canonisten des Mittelalters stand als erster völkerrechtlicher Grund für die berechtigte Sklaverei fest die Gefangennahme im gerechten Krieg. Prof. Höffner hat in seinem ausgezeichneten Buch «Christentum und Menschenwürde - das Anliegen der spanischen Kolonialethik im Goldenen Zeitalter», Trier 1947, die Lehre des Ostiensis im Rahmen der geschichtlichen Lehrentwicklung des Mittelalters dargestellt. Es würde zu weit führen, wenn wir darauf hier weiter eingehen wollten. Aber des Las Casas ganzes Mühen war es, die Unhaltbarkeit dieser Lehren darzutun. Das war geradezu der Inhalt seiner gesamten Tätigkeit, seines Kampfes gegen Sepúlveda, der in seinem Demokrates-Alter sich gleichfalls auf die Lehre des Ostiensis stützen wollte, allerdings auch noch aus anderen Gründen die Berechtigung der Sklaverei in Amerika nachzuweisen versuchte [42].

Trotz der gegen das Requerimiento erhobenen Kritik hat man es in der spanischen Conquista nicht sofort abgeschafft. Offenbar fand man dafür keinen genügenden Ersatz. Spanien wollte die Conquista nicht nur behaupten, sondern weiter ausbreiten und durchführen. Dafür genügte die kaiserliche Schutzherrschaft nicht, wie sie die Theologen ausgedacht hatten, die das Requerimiento bekämpften, nach deren Lehre die vom Papste bewilligte Schutzherrschaft ganz aufbauen mußte auf den Rechten der eingeborenen Fürsten und ihrer Völker. So hielt man hartnäckig an dem Requerimiento fest, zumal man genug Juristen und Theologen fand, um die staatsrechtlichen Lehren des Ostiensis gut zu heißen.

Gleichwohl blieb die Kritik nicht ohne jeden Erfolg. Der oben mitgeteilte Text ist nicht unverändert geblieben. Veränderungen erscheinen bereits in dem Requerimiento, wie es 1532 in Peru von Fray Vicente de Valverde vor dem Inka Atahualpa verlesen wurde. Zwar besitzen wir nicht den authentischen Text, aber López de Gomara führt ihn in einer Form an, die Vertrauen erweckt. Der Text dort ist kürzer, als der alte; vielleicht ist er unvollständig, vielleicht auch war es nicht möglich,

---

[42] Ganz besonders bekämpft Las Casas die Grundsätze des Requerimiento in seinem Buche: De unico vocationis modo omnium gentium ad veram religionem, von dem endlich ein Teil in Mexiko 1942 gedruckt werden konnte. Da stellt La Casas den lapidaren Satz auf: «Es gibt nur eine Art, die die göttliche Vorsehung in der ganzen Welt und für alle Zeit eingesetzt hat, um den Menschen die wahre Religion zu lehren: das ist die, den Verstand mit Gründen zu überzeugen und den Willen sanft zu ziehen und zu mahnen» (p. 5). Heiden dürfen nicht bekämpft werden, die den Christen kein Unrecht getan haben. Ein Krieg mit dem Zwecke, sie auf die Annahme der christlichen Religion vorzubereiten oder die Hindernisse, die der Bekehrung entgegenstehen zu beseitigen, wäre ungerecht und verwerflich (Cap. 6, p. 394 ss). Einen Überblick über den Inhalt des Werkes bietet A. de Remesal, Historia der la Prov. de San Vicente de Chiapa y Guatemala, Guatemala 1932, I, p. 176-180.

unter den obwaltenden Umständen mehr zu sagen, während Atahualpa auf seiner Sänfte thronte, umgeben von den Tausenden seiner Treuen, während die wenigen Spanier auf das Zeichen warteten, um loszuschlagen. Im Anfange wird die Lehre von der Erlösung eingefügt; am Schluß aber heißt es: «Und jetzt kommt Francisco Pizarro, euch zu bitten, daß ihr Freunde und Tributpflichtige des Königs von Spanien werdet, des Kaisers der Römer, des Monarchen der Welt, und daß ihr gehorsam seiet dem Papst, und den Glauben an Christus annehmt, wenn ihr euch überzeugt habt; denn er ist ganz heilig und der eurige ist ganz falsch. Und wißt, wenn ihr das Gegenteil tut, daß wir euch mit Krieg überziehen und die Götzenbilder fortnehmen werden, damit ihr die falsche Religion eurer vielen und falschen Gottheiten verlasset [43].

Man sieht überall das Bestreben, eine mildere Form zu finden und bei voller Aufrechterhaltung der Grundsätze nach Möglichkeit eine allzu aufreizende Härte zu vermeiden. Bezüglich der Schenkung heißt es einfach, der Papst habe dem Kaiser die Conquista und die Bekehrung dieser Länder übergeben. Die Sklaverei und die Fortnahme der Frauen und Kinder wird nicht mehr angedroht.

Noch mehr kommt diese Tendenz der Milderung zum Ausdruck in dem Requerimiento, wie es den Conquistadoren vorgeschrieben wurde, die 1541 nach Neugalizien zogen, d. h. nach dem Nordwesten von Mexiko, wo die Indianer zu verschiedenen Malen die spanischen Ansiedlungen überfallen und Spanier getötet hatten. Bereits im Jahre 1529/30 hatte Juan de Oñate Guadalajara gegründet und von dort waren die Spanier weiter gezogen nach Norden, in die Provinz der Zacatecas, wo kriegerische Chichimeken noch lange die Spanier beunruhigten [44], trotzdem die Franziskaner unter Fray Martin de Jesus de la Coruña dort Kreuze errichteten, Niederlassungen gründeten und sie für den Glauben zu gewinnen suchten. Es scheint nicht, daß sie dort schon viele Taufen gespendet hatten, da es in dem Dokument heißt, daß die Indianer Gott und Christus kennen zu lernen bereits «begonnen» hätten. Das Dokument selbst «verdient alle Beachtung» [45]. Es dürfte im Wesentlichen von dem genannten Fray Martin stammen. Es zeigt in einer klaren Katechese, wie die Spanier sich in die Psyche der Indianer hinein zu fühlen suchten, um sie für Christus und für Spanien zu gewinnen. Das Requerimiento von 1513 war am grünen Tisch zusammengestellt worden; dieses wächst aus dem Leben. Aber im Grunde waren es eben die Gedanken des Requerimiento, die hier näher ausgeführt wurden, und am Ende steht Drohung und Zwang. Wir geben den Text nach der spanische Veröffentlichung in den Documentos inéditos [46].

---

[43] Francisco López de Gomara, Historia de las Indias, in Bibl. de Autores españoles XXII, Madrid 1852, p. 228. Wenn der Text nicht den Worten Fray Vicentes entspricht, wird er sicher dem Text des Requerimientos entsprechen, wie es zur Zeit der Abfassung der Geschichte Brauch war.

[44] Vgl. Juan López de Velasco, Geografía etc. de las Indias (1571-74), Madrid 1894, p. 269 s.

[45] Bibliotheca Missionum, II, Aachen, 1924, n. 464.

[46] CDAM III, p. 369-377.

«Im Namen des Vaters und des Sohnes und des Heiligen Geistes, welche drei Personen sind und ein Gott, und ein Sein und Können und Wollen, Schöpfer und Herr aller Dinge, tun wir euch kund, daß wir gekommen sind im Auftrag des Herrn Vizekönigs, der die Person ist, die dieses ganze Land leitet und regiert im Auftrag des Kaisers D. Carlos, um euch zu mahnen, aufmerksam zu machen und zu benachrichtigen, wie ihr schon zu anderen Malen ermahnt worden seid, als die Spanier zum ersten Male in dieses Land eindrangen, und auch nachher, daß sie gekommen sind im Namen Gottes und des genannten Kaisers, um euch zu führen zur Kenntnis und zum Dienste Gottes anzuleiten und zu seinem hl. Glauben und dem ihrigen; und damit ihr erkennet, wie uns euer Verderben und eure Torheit und Blindheit schmerzt, die in den Vergehen, die ihr in Beleidigung unseres Gottes begangen habt, offenbar wird, indem ihr die Klöster verbrannt, die Kreuze zerbrochen und die Spanier getötet habt, wofür ihr alle den Tod verdient; damit ihr weiter erkennt, wie uns euer Verderben schmerzt, kommen wir von neuem, euch zu benachrichtigen und aufmerksam zu machen, daß ihr zur Kenntnis Gottes und des Königs kommt und zum Dienst der Christen, die sich hier angesiedelt haben, indem wir euch benachrichtigen und mahnen wie Brüder - denn dafür halten wir euch - daß ihr kommt und daß wir an euch Barmherzigkeit tun, indem wir euch in Milde züchtigen und nicht, wie eure Schulden es verdienen. Und damit ihr nicht Unwissenheit vorschützet und in etwa erkennt, wie ihr in Irrtum und Blindheit wandelt, wollen wir euch sagen und erklären euch:

Vor allem müßt ihr wissen, daß wir einen Gott und Herrn haben, Schöpfer des Himmels und der Erde, dessen Geschöpfe wir alle sind, weil er uns alle aus nichts gemacht hat. Er ist so mächtig, daß er uns alle in einem Augenblick vernichten kann; er ist so gut, daß es in ihm nichts Böses gibt noch geben kann; er ist so gerecht, daß er einem jeden vergilt nach seinen Werken; er ist so schön, daß es in ihm nichts Häßliches gibt noch geben kann.

Er hat die Sonne gemacht und den Mond und die Sterne und das Wasser und die Pflanzen und die Berge und alles, was ihr seht und nicht seht. Und dieser Herr und Gott hat uns Gesetze gegeben, nach denen wir leben sollen, nachdem wir ihn erkannt haben; und diejenigen, die sie erfüllen und halten, liebt er sehr und die sie nicht halten, haßt er. Ihr sollt wissen, daß dieser Herr und Gott einen Mann und eine Frau geschaffen hat, von denen wir alle und ihr alle, auch die Verstorbenen und Kommenden abstammen; Gott hat sie von ein wenig Erde gemacht, und so sollt ihr wissen, daß das, was ihr seht, dieser Leib, Kopf und Augen, Hände und Füße, alles Erde ist, wie ihr klar seht, wenn jemand von euch stirbt, dann wird er in wenigen Tagen zu Erde. In diese Leiber, die Erde sind, hat Gott einen Geist gegeben, den man Seele nennt, der dem Leibe das Leben gibt, sehr schön, sehr fein, nach dem Bild und Gleichnis Gottes. Sie ist unsichtbar, so daß ihr sie nicht sehen könnt. Und weil wir diese Seele haben, werden wir Menschen genannt, wollen wir und erkennen wir, was die Tiere (alarabes) nicht tun, die keine Seele haben. Diese ersten Menschen hießen Adam und Eva. Gott setzte sie an einen sehr schönen und lieblichen Ort und gab ihnen ein Gesetz und Gebote; und durch den Teufel verführt, übertraten sie das Gesetz und Gebot Gottes, und deshalb erzürnte sich Gott gegen sie und gegen alle ihre Nachkommen, die wir sind, und deshalb leiden wir so viele Nöte. Die Sünde war so groß, daß Gott Mitleid mit ihnen und mit uns hatte. Und Gott sandte seinen Sohn, damit er Mensch würde. Und so tat er es und nahm menschliches Fleisch an in einer Frau, die Maria genannt wurde, der edelsten und schönsten und heiligsten, die sich in der Welt fand, und von ihr wurde er geboren in Kraft des Heiligen Geistes, nicht wie wir durch die Vereinigung von Mann und Frau, weil er als Gott und Gottes Sohn tun konnte wie er wollte. Und so gab seine Mutter ihm Fleisch ohne Zutun eines Mannes und gebar ihn, indem sie Jungfrau blieb vor der Geburt und nach der Geburt. Er wurde Jesus Christus genannt, den wir Christen anbeten und für unseren Herrn und Gott halten. Als dieser zum Alter von 30 Jahren kam, begann er zu predigen und sein Gesetz und seine Lehre zu erklären, und den Willen seines Vaters, und wie wir Menschen leben müßten und gut und tugendhaft sein müßten, um in den Himmel zu kommen, d. h. indem wir demütig die Dinge dieser Welt verachten und Buße tun, indem wir die Sünde bereuen; wie wir nicht stolz sein dürfen, nicht fleischlich, nicht habsüchtig, nicht götzendienerisch. nicht

sodomitisch, nicht gewalttätig noch anderen Lastern fröhnend, die in uns herrschen und in einigen von uns, die wir böse sind. Dieser Herr Jesus Christus stieg ans Kreuz und starb daran, um seinen himmlischen Vater zu versöhnen, und damit er uns allen verzeihe. Und er stand wieder auf und stieg zum Himmel auf zu seinem Vater. Dieser predigte die Taufe, ohne die niemand gerettet werden kann, die wie sie die Leiber abwäscht, wenn ihr glaubt, daß er euer Herr und Gott ist, auch die Seelen der Sünder wäscht. Durch seinen Tod wurde die Pforte des Himmels geöffnet, die immer verschlossen war. Dieser Herr sandte seine Jünger aus in die ganze Welt, damit sie sein Wort und seine Lehre predigten und gebot uns, große Sorge zu haben, die einen für die anderen, weil wir alle Nächste und Brüder sind und von einem Vater und einer Mutter abstammen, und aus diesem Grunde und dieser Ursache sind die Christen nach diesen Gegenden herüber gekommen, um euch das Gesagte zu verstehen zu geben.

Und ebenso müßt ihr wissen, daß es 2 Orte gibt, einen guten und einen anderen bösen; der eine ist das Paradies. Das ist ein lieblicher Ort, wo es keine Kälte noch Hitze gibt, keinen Hunger, noch Durst und Ermüdung, sondern vollen Frieden in Erkenntnis und Liebe Gottes in der Anschauung: zum Paradiese gehen die Guten, diejenigen, die die Gebote Gottes halten. Und zur Hölle gehen die Bösen. Sie ist ein Ort unter der Erde, der immer brennt, ganz dunkel ist und heiß und kalt, in der Gesellschaft der Teufel, die ihr anbetet, die euch betören.

Und damit ihr eure Blindheit versteht, sollt ihr wissen, daß Gott, als er die Welt schuf, einige Geschöpfe schuf, die Engel heißen. Und einen schuf er sehr schön, schöner als alle anderen. Und dieser und viele andere mit ihm lehnten sich stolz auf gegen ihren Herrn und Gott. In seiner Macht und Gerechtigkeit warf er sie aus dem Himmel heraus. Und aus sehr schönen wurden sie nun sehr häßlich. Und Gott gab ihnen als ihren Aufenthalt die Hölle. Und viele von ihnen ziehen durch diese Lüfte und verführen die Sünder, wie euch, und sagen euch, sie seien eure Götter. Sie lügen, denn sie sind nur unglückliche Geschöpfe und sie sind in großer Pein, weil sie ihren Gott nicht geliebt haben. Und diese Bösen täuschen euch aus Neid, um euch mit sich zu nehmen, damit ihr Jesus Christus und sein Gesetz nicht kennen lernt, das sehr süß und sehr milde ist, das nicht mehr verlangt, als daß ihr ihn liebt und einander liebt und eure Nächsten, ihnen kein Übel antut, noch sie tötet, noch sie beraubt, noch Götzendienst übt, indem ihr Blut vergießt, noch Kinder opfert, noch andere Personen, noch Sodomiter seid. All dies verlangt der Teufel von euch als Dienst und Opfer. Daran erkennt ihr, wie elend und schmutzig er ist.

Ihr müßt wissen, daß Jesus Christus auf Erden einen Mann zurückgelassen hat, der Sankt Petrus heißt, und seine Nachfolger, als Vater und Leiter seiner Kirche und aller Christen. Dieser wird Papst genannt, das will heißen: «größer als alle», um sie zu lehren und zu regieren. Diesem gab er große Vollmachten. Ebenso müßt ihr wissen, daß wir einen Kaiser haben, der der Herr und Monarch der Welt ist, dem wir und viele andere Völker gehorchen, und den wir als Herrn anerkennen. Diese zwei sind die, die die Welt regieren, deren Untertanen wir alle sind, und ihr müßt wissen, daß diese auch Untertanen Jesu Christi sind. Und durch die Gewalt, die Sankt Petrus und seine Nachfolger hatten, haben sie immer Sorge getragen, die Menschen zur Kenntnis Gottes zu bringen. Und deshalb haben der jetzige und die früheren Päpste diese Länder dem Kaiser Don Carlos anbefohlen, um sie in den Sachen unseres Glaubens zu unterrichten. Und aus diesem Grund und Eifer hat der Kaiser den Christen befohlen, in diese Gegenden zu kommen, um euch zu unterrichten und zu lehren, damit ihr wisset, was nottut für die Rettung eurer Seelen. Dieser Grund hat ihn bewogen und hat uns alle bewogen, in dieses Land zu kommen, um euch aus der Gewalt des Satans zu befreien, der euch alle in die Hölle brachte. Vonseiten des genannten Herrn Kaisers seid ihr ermahnt worden, die Lehre Jesu Christi anzunehmen und herauszukommen aus den Irrtümern und der Blindheit, wo ihr gewesen seid und noch seid; und durch diesen Eifer hat man dafür gesorgt, daß Ordensbrüder kamen, die Diener Jesu Christi sind, die seine Gebote besser halten als wir, welche in dem Willen, euch zu retten, ihre Häuser in eueren eigenen Pueblos gegründet haben, um euch besser zu unterrichten. Und jetzt scheint es, daß der Teufel euch verführt hat, zu seinem Dienst und zu seiner verfluchten Knechtschaft zurückzukehren, weil ihr ohne Grund und Anlaß in Apozol Francisco de ... erschlagen habt. Deshalb und aus anderen Gründen seid ihr gezüchtigt und zu Sklaven gemacht

worden; und nachher habt ihr Gonzalo Varela und einen anderen Spanier in Taltenango gesteinigt und aus dem Pueblo geworfen und nachher habt ihr im selben Pueblo vor etwa 8 Monaten Francisco López erschlagen und habt Toribio de Bolaños, dem dies Pueblo enkommendiert ist, gesteinigt und mit Pfeilschüssen verwundet. Und jetzt vor 3 Monaten habt ihr in derselben Provinz in dem Pueblo Tolonite einen Neger des Bovadilla erschlagen und ihm sein Vieh geraubt und die Habe, die er besaß. Und nachher habt ihr euch alle miteinander in Suchipila verschworen, die Religiosen zu töten, die ihr in dem Kloster zu eurem Dienste hattet und alle Spanier, sowohl die, die in ihren Pueblos waren, wie die in der Stadt. Und jetzt mag es einen Monat her sein, daß ihr in dem Pueblo Cuspatlan Andrés de Salinas erschlagen habt, dem dieses Pueblo übergeben war und 2 andere Spanier, seine Begleiter, die Bernaldo González und . . . von Fuellana hießen. Und nachher habt ihr dort die Klöster beraubt und die Kreuze verbrannt. Dadurch habt ihr schwere Strafe verdient und große Erbitterung und den Zorn Jesu Christi, denn so gering habt ihr so hohes Gut geachtet, wie es euren Seelen bereitet war. Und deshalb verkünden wir euch und ermahnen euch vonseiten Jesu Christi und seines Stellvertreters, des Papstes, und des Kaisers Don Carlos, unseres Herrn und Königs, und des Vizekönigs, zum ersten und 2. und 3. Mal, zur Erkenntnis unseres Gottes und Jesu Christi zu kommen, den ihr kennen zu lernen bereits begonnen habt, und daß ihr Gehorsam leistet dem Kaiser und seinem Vizekönig, der ihn hier vertritt, und daß ihr kommet, um den Christen zu dienen, und daß ihr nicht töricht und wahnsinnig seid, da ihr wißt, daß man euch selbst und eure Frauen und Kinder nehmen wird und daß man eure Habe zerstören wird. Ihr wißt ja, wie mächtig die Christen durch die Gnade ihres Gottes sind. Wohin wollt ihr Toren entkommen und euch verbergen, wo wir euch nicht finden können? Kennt ihr nicht die Größe von Mexiko und Mechuacan und allen diesen Ländern, und wie alle den Christen Tribut zahlen und dienen? Was denkt ihr Unseligen von euch selber? Wer seid ihr und was könnt ihr? Wißt ihr nicht, daß ihr Hungers sterben müßt und niemand ist, der eure Felder bestellt? Kommt, kommt zur Kenntnis Jesu Christi und des Kaisers und des Vizekönigs, denn wir sind Christen und müssen Barmherzigkeit üben, wenn ihr kommt, weil es uns Jesus Christus so befohlen hat. Und wenn ihr nicht kommt, dann seid versichert, daß wir euch alle töten und zu Sklaven machen müssen und euch verkaufen und in fremde Länder bringen und euch aus eurer Heimat herausreißen. Und wenn wir euch einige Tage ohne Strafe gelassen haben und ohne zu kommen und euch zu suchen, so denket nicht, daß es aus Furcht vor euch geschehen ist, denn ihr wißt gut, daß wir genug Macht haben, um euch zu vernichten, wie wir es in Bälde tun werden, wenn ihr nicht Gehorsam leisten wollt. Wir haben es aufgeschoben aus reinem Mitleid, und weil wir Barmherzigkeit haben mit euch und euren Seelen und weil der Vizekönig, der den Kaiser vertritt, beschlossen hat, hierher zu kommen. Als er von eurer Torheit hörte, sandte er Befehl und Auftrag, wir sollten nicht Krieg führen, weil er zu euch schicken und euch rufen und benachrichtigen wollte, ihr solltet nicht Toren sein, sondern zu seinem Gehorsam und Befehl stehen, denn er ist sehr gut und liebt sehr alle Indianer dieses Landes und begünstigt sie und schafft ihnen Gerechtigkeit. Und so hat es der König anbefohlen und geboten, und wenn ein Christ den Indianern Böses tut oder sie schlecht behandelt, straft er sie, und als er von eueren Torheiten hörte, glaubte er, daß die Christen euch irgendein Unrecht getan hätten. Und deshalb schickte er Befehl, euch nicht zu bekriegen. Und jetzt, wo er die Wahrheit erfahren hat, und daß ihr ohne Grund und Ursache diese Verbrechen begangen habt, tut ihm das alles sehr leid und er läßt euch durch uns benachrichtigen und ermahnen, und läßt euch wissen, daß er großes Verlangen trägt, daß ihr euch nicht zu Grunde richtet, und daß man euch nicht töte und eure Kinder und Frauen nicht zu Sklaven mache. Und wenn ihr kämet, sagt er, dürftet ihr es für sicher halten. daß er euch begünstigen und beschützen wird, und die Bösen barmherzig züchtigen wird und gegen die Guten viele Gerechtigkeit beweisen und ihnen Gesetze und Bestimmungen geben wird, damit ihr gut behandelt werden von jetzt an, und daß die Christen euch keine Beschwerden bereiten; und daß die Christen, die euch mißhandeln sollten, streng bestraft werden durch ihn. Und damit ihr über all dies sicher sein könnt, kommt jetzt Vater Fray Martin, der euch liebt und euch gut will wie Kindern und jeden Tag das Böse beweint, das ihr getan habt, und immerfort Gott bittet um eure

Bekehrung und euch wissen läßt, daß er, wenn ihr kommen wollt, euer Vater sein wird und im Namen Jesu Christi euch aufnehmen wird. Und zu euerer größeren Sicherheit sagt er, daß er in euerer Gemeinschaft sein wird. Alles Vorgesagte ist uns aufgetragen euch zu sagen vonseiten des Kaisers und des Vizekönigs in seinem Namen, und so sagen wir es euch. Wenn nicht, so sollt ihr wissen, daß man gegen euch den Krieg führen wird mit Feuer und Blut. . . .»

Wegen des Aufstandes kam der Vizekönig D. Antonio de Mendoza selbst nach Neugalizien. Von Guadalajara aus sandte er den Kapitän Miguel de Ibarra mit Fray Martin, einem Schreiber und einigen Spaniern voraus, um das vorstehende Requerimiento zu verkünden. Am 4. März 1541 kamen sie nach Suchipila, das sie verlassen fanden, während Kirche und Kloster verbrannt und das Kreuz niedergerissen war. Von dort gingen sie nach Apozol, das ebenfalls verlassen und zum Teil verbrannt war, aber sie trafen dort einige bewaffnete Indianer. Sie nahmen 2 von ihnen gefangen und hörten von ihnen, daß die Indianer sich mit ihren Kaziken auf einer Bergfeste verschanzt hatten. Am 5. März hatten sie eine Zusammenkunft mit denselben und lasen ihnen, nachdem ihr Geheul verstummt war, das Requerimiento vor. Es hatte keinen Erfolg [47]. Noch einmal wurde im Auftrag des Vizekönigs durch Cristóval de Oñate der Versuch gemacht, die Indianer friedlich zu gewinnen, aber erst der Vernichtungskrieg, der die Versklavung der Überlebenden zur Folge hatte, konnte schließlich den Frieden bringen [48].

Die weitere Entwicklung ist bestimmt durch die Nuevas Leyes vom 20. November 1542, die infolge der Aktion des Las Casas erlassen wurden. Wenn infolge des allgemeinen Widerstandes in dem wesentlichen Punkte der Repartimientos oder Encomiendas die Bestimmungen zurückgenommen wurden, so war doch der Erlaß für die allgemeine Haltung gegenüber den Eingeborenen von höchster Bedeutung. Das königliche Schreiben vom 1. Mai 1543 an die Könige und die Staaten der Länder des Südens und Westens atmet einen ganz neuen Geist. Der Brief ist auch eine Art von Requerimiento. Aber er läßt die Geschichte der päpstlichen Schenkung fort, die doch von den Indianern nicht verstanden werden konnte. Großen Nachdruck legte es auf die geistlichen Pflichten der spanischen Könige auf Grund ihrer Herrschaft, während von Strafen und Drohungen nicht mehr die Rede ist [49].

In einem kgl. Schreiben an die Audienz von Peru vom 29. April 1549 werden neue Anweisungen gegeben über die neuen Entdeckungen. Besonders wird hervorgehoben, daß man den Indianern die friedliche Absicht der Spanier klar mache. Die Religiosen erhielten den Auftrag zu erklären, die Spanier suchten nur die Freundschaft der Indianer, um sie zum Dienst Gottes und des Königs zu führen. Man wollte sie nicht töten, sich ihrer Güter nicht bemächtigen. Alles, was man von ihnen kaufte, sollte mit Preisen bezahlt werden, die die Religiosen festzusetzen

---

[47] CDAM l. c., Anm. am Schluß. Über Fray Martin handelt Athan. López O.F.M. in Arch. Ib.-Am. XIV, Madrid 1920, p. 105-11.
[48] L. Hanke, Lucha, p. 238 s.
[49] L. c. p. 283.

hatten. Gewalt sollte angewandt werden nur zur eigenen Verteidigung und nur in dem notwendigen Maße. Ja am 3. Juli desselben Jahres schlug der Indienrat dem König vor, keine neuen Entdeckungen mehr zu gestatten, ohne seine und des Indienrates ausdrückliche Erlaubnis. Ein Rat von Theologen und Juristen sollte inzwischen erwägen, wie die Eroberungen mit Gerechtigkeit und Sicherheit des Gewissens durchgeführt werden könnten [50]. Da der Rat offenbar nicht sobald zusammentreten oder zur Entscheidung kommen konnte, wurde am 16. April 1550 schließlich bis zur Entscheidung der genannten Junta jede Expedition verboten, um den Forderungen der christlichen Lehre entsprechen zu können [51].

Wiederum hören wir von neuen Unternehmungen. Am 16. August 1563 wurde für den Präsidenten der Audienz der La-Plata-Länder eine neue Instruktion aufgestellt, wo die friedliche Durchdringung des Landes im Vordergrunde steht. Nur wenn die Eingeborenen die religiösen Prediger nicht zulassen wollen, nachdem diese ihre friedliche Absicht erklärt haben und die Eingeborenen «requiriert» worden sind, um die Freiheit des Evangeliums zu verlangen, darf man mit bewaffneter Hand vorgehen, die sich Ergebenden belohnen und die Widerspenstigen unterwerfen und zum Gehorsam zwingen. Die Schenkung war ausgeschaltet, das Recht Spaniens wurde begründet auf das Recht der christlichen Verkündigung! Wie weit war man schon entfernt von dem ursprünglichen Requerimiento! [52]

Im Jahre 1573 gab Philipp II. allgemeine neue Verordnungen für neue Kolonialunternehmungen, die auch für die Missionsmethode von großer Bedeutung sind [53]. Zunächst sollen als Entdecker Händler, eingeborene Dolmetscher, Religiosen und andere Spanier vorausgehen, um das Volk zu gewinnen und das Land auszukundschaften. Dann soll mit Zustimmung, oder jedenfalls ohne Schädigung der Eingeborenen eine spanische Siedlung eingerichtet werden. Wenn die Eingeborenen nicht einverstanden sind, soll man ihnen durch Religiosen, Kleriker oder besonders Beauftragte die friedlichen Absichten und die nützlichen Wirkungen der spanischen Niederlassung darzulegen suchen. Stets soll man vorgehen unter Wahrung der Rechte der Eingeborenen, ohne ihnen mehr Schaden zuzufügen, als notwendig ist zur eigenen Verteidigung, indem man sich bestrebt, ihre Achtung und Freundschaft zu gewinnen.

Dazu werden ins Einzelne gehende Instruktionen gegeben, wie man versuchen soll, zum Ziele zu gelangen. Vom Requerimiento ist keine Rede mehr, keinerlei Drohungen, medios más suaves, Hinweis auf die friedliche Herrschaft Spaniens in den anderen Landesteilen, auf den Spanien von Gott gegebenen Auftrag, auf die Vorteile. Die Missionare

---

50 Text nach Levillier, Organización de la Iglesia y Órdenes en el Perú, Madrid 1919, II, p. 68 s, bei Hanke, Lucha 321 s.

51 Hanke, l. c. p. 322.

52 l. c. 286 s.

53 Ordenanzas de Su Magestad hechas para los nuevos descubrimientos conquistas y pacificationes, CDAM XVI, p. 142-187. Závala 159 ss.

sollen, auch wenn die Eingeborenen gutwillig sind und Frieden versprechen, nur mit großer Vorsicht ausgesandt werden.

Die Auswirkung dieser Verordnungen zeigt sich offenbar bei der Besitzergreifung des Adelantado D. Juan de Oñate in Neu-Mexiko im Jahre 1598. Hanke nennt das Verhalten der Indianer bei dieser Besitzergreifung und ihrer Obedienzleistung ein geradezu idyllisches Beispiel ihrer Gesinnung. Wenngleich vom Requerimiento ausdrücklich nicht mehr die Rede ist, sowohl bei der Besitzergreifung wie bei den Obedienzleistungen, werden seine Gedankenfolgen zum Teil weitschweifig vorgetragen, von der Allherrschaft Gottes, von der universalen Macht des hl. Petrus und seiner Nachfolger, von seinem Auftrag an die spanischen Könige, die Indianer zu bekehren und die zeitliche Herrschaft durchzuführen, die barbarischen Stämme zu unterwerfen und den Missionaren den Weg zu sichern, m.e.W. das christliche Imperium auszubreiten. Die Franziskanermartyrer Fr. Juan de S. Maria, Francisco López, Agustin Rodríguez haben dafür ohne Schuld ihr Leben gelassen. Ohne den Schutz der spanischen Waffen gehen die Seelen verloren, können die Bekehrten den Glauben nicht bewahren. Durch den Handel und den Verkehr mit den Spaniern gewinnen die Völker christliche Bildung, schreiten fort in der Kultur und leben in Frieden. Deshalb die Besitzergreifung in Gegenwart des Apostolischen Kommissars Fray Alonso Martínez O.F.M. mit seinen Mitarbeitern. Dann leisteten die Häuptlinge Obedienz im Namen ihrer Pueblos und Stämme, wie die Indianer in den anderen Provinzen Neu-Spaniens. Einmütig und mit großen Freudenbezeugungen erklären sie ihr Einverständnis, erklären sich auch bereit, die schweren Strafen zu tragen, wenn sie die Gesetze nicht beobachten, erklären, daß der Gouverneur ihnen kein Unrecht getan, und daß er den Soldaten nicht zugestimmt habe, wenn diese Unrecht übten, küssen dem Gouverneur wie dem Kommissar knieend die Hand.

Hier liegt die Wandlung klar zu Tage. Wohl droht die Strafe, wenn die Indianer als Untergebene sich erheben, aber die Unterwerfung selbst wird nicht mehr erzwungen mit Drohung von Krieg und Vernichtung und Sklaverei. Es herrscht allgemeine Freude, die in Trompetenstößen und Böllerschüssen ihren Ausdruck findet. Dieses Vorgehen ist deshalb auch nicht mehr mit dem alten Requerimiento gleichzusetzen, ebensowenig das oben erwähnte Vorgehen gegen die kriegerischen Itzaes im Jahre 1697. Der Kampf war dort bereits vorher als notwendig und gerecht empfunden, und die Aufforderung sollte ein letzter Versuch sein, den Kampf zu vermeiden.

Diese neue Auffassung und Praxis fand ihren Ausdruck in der neuen Recopilación de las leyes von 1680 (Ley 9, tit. 4, lib. III, § 2) bezüglich der Behandlung widerspenstiger Eingeborener: Wenn die Indianer Angreifer sind und mit bewaffneter Hand den Krieg beginnen gegen unsere Untertanen, Niederlassungen und das pazifizierte Land, sollen ihnen die notwendigen Requerimientos gemacht werden, 2 und 3 mal und öfter, wie es paßt, um sie zum Frieden zu führen, den wir wünschen. Wenn diese Bemühungen nicht genügen, sollen sie gezüchtigt werden, wie sie

es gerechterweise verdient haben und nicht mehr [54]. Der Name der «Conquista» wurde verpönt und dafür nur der Name «Pacificación», Befriedigung gebraucht.

Damit war die alte Gewalt-Praxis, die Betonung eines von den Canonisten aufgestellten Rechtes auf Grund einer päpstlichen Schenkung, das durch den grausamen Krieg mit all seinen furchtbaren Folgen erzwungen werden konnte, gesetzlich überwunden. Las Casas und Vitoria und alle, die mit ihnen in oft verzweifelter Lage gekämpft hatten, waren Sieger geblieben [55].

Zum Schluß ein Wort über die Fragen: Welche Bedeutung hatte das Requerimiento für die Mission?

In dem ersten Text des Requerimiento war die Freiheit der Glaubensentscheidung ausdrücklich betont, aber durch die nachfolgenden Drohungen direkt wieder aufgehoben worden. Die Indianer sollten sich ja auf Grund der Glaubensentscheidung «ohne böswilligen Aufschub» der spanischen Herrschaft unterwerfen. Soweit Missionare an der Verkündigung dieses Requerimiento mitgewirkt haben, haben sie sich dieser Unwahrhaftigkeit schuldig gemacht. Sie haben tatsächlich objektiv unentschuldbaren Druck auf die freie Glaubensentscheidung ausgeübt und sind ebenfalls objektiv mitschuldig gewesen an den Kriegen und Versklavungen, die auf die Abweisung des Requerimientos folgten. Nach der Unterwerfung wurde dagegen kein direkter Zwang zum Glauben mehr ausgeübt, wohl aber der Zwang, die Predigt zu hören. Der Götzendienst wurde mit Gewalt unterdrückt. Dazu schrieb der bekannte mexikanische Franziskanermissionar Motilinia 1555 an den Kaiser über Cortés rühmend: «Durch diesen Capitän hat Gott uns das Tor geöffnet, um das hl. Evangelium zu predigen. Denn Ew. Majestät obliegt die Pflicht, sich zu beeilen, daß das Evangelium in allen diesen Ländern gepredigt werde. Und denjenigen, die es nicht willig hören wollen, möge es durch Gewalt geschehen. Denn hier ist das Sprichwort anzuwenden, daß das Gute mit Gewalt besser ist, als das Böse nach Wunsch [56].

Das ist gewiß nicht absolut falsch. Der Staat hat wirklich die Aufgabe, das Gute zu schützen und das Böse zu hemmen. Aber verhängnisvoll war die völlige Gleichschaltung von Staat und Kirche, wie sie im spanischen Patronat grundgelegt war und im Requerimiento so stark zum Ausdruck kommt. Wer den Glauben annehmen wollte, mußte nicht nur den spanischen Schutz anerkennen, sondern das gesamte spanische Regierungssystem, einschließlich der Steuer- und Arbeitsforderungen, wie es schon bei der geschilderten Unterwerfung der Kaziken von Goldkastilien im Jahre 1519 erzählt wurde. Hätte es sich dabei nur um Verpflichtung zur Arbeit bei freier Arbeitswahl gehandelt, dann hätte die Mission in jeder Weise mitwirken können, um die barbarischen

---

54 Závala p. 117 s.

55 Con estas disposiciones se podía considerar ganada en la ley la batalla de Las Casas contra las conquistas, después de haber acceptado la corona tantos años la solución elemental de P. Rubios (l. c. 119).

56 Závala 65, nach CDAM VII, 285.

Völker an Arbeit und Gesittung zu gewöhnen. Aber das spanische System der Encomiendas war eine Art Sklaverei, die mit schwersten Bedrückungen und Mißbräuchen verbunden war. Das war eine starke Belastung für die Mission. Das System des Staates ist immer der Zwang und Polizeiknüttel gewesen, und dieser Zwang hat sich in der spanischen Conquista zu sehr ausgewirkt, wie die immer wieder erhobenen Klagen zur Genüge beweisen. Die Missionare haben gewiß in vielen Fällen zu helfen gesucht, aber es war ein Fehler des Systems, das man nicht abschaffen konnte, und das im Requerimiento seinen klarsten Ausdruck findet.

Miscellanea.

Sacre de Mgr Alexandre de Gouvea, évêque de Pékin (22 juillet 1782 - 6 juillet 1808). Une double note et des textes d'archives portugaises, publiés par le Bulletin catholique de Pékin, 1939, p. 319-328, et 1940, p. 257-262, permettent de préciser où, quand et par qui a été sacré Mgr de Gouvea, évêque de Pékin.

Ce fut le 2 février 1783, à Tilheiras, dans la banlieue de Lisbonne, en la résidence campagnarde (Quinta) de Conde-Barrao. Le Prélat consécrateur était Mgr Francisco da Assuncao e Brito, des Ermites de Saint-Augustin, métropolitain de Goa, depuis 1773, et qui avait donné sa démission le 1 janvier 1783.

Il fut assisté en ce sacre par deux anciens évêques de Macao: Bartolomeu Manuel-Mendes dos Reis (1753—1765?—1772) et Alexandre de Silva Pedrosa-Guimaraes (1772— 28. juillet 1782).

P. S. Né à Evora le 2 août 1751, Alexandre de Gouvea y fut baptisé le 6 novembre suivant. A Lisbonne, au couvent de Nossa-Senhora-de-Jesus, frère Alexandre émit, le 2 décembre 1773, sa profession perpétuelle, dans le Tiers-Ordre régulier de Saint-François. Après des études à Coimbra, il y devient le 15 juillet 1779, Docteur ès-sciences mathématiques. Le 22 juillet 1782, la Reine D. Maria I le nomme évêque de Pékin. En cette charge, il est confirmé par le Pape, le 16 décembre 1782. Deux mois après son sacre, Alexandre de Gouvea s'embarque à Lisbonne (avril 1783) et par Bahia, Goa, Macao, arrive à Pékin, en décembre 1784. Il y meurt le 6 juillet 1808.

F. Combaluzier C. M.

Pedro Luis, Brahmane und erster indischer Jesuit

(ca. 1532—1596).

Von Josef Wicki, S. J., Rom

Im heutigen Indien ist der einheimische Klerus zu einem bedeutenden Faktor der katholischen Kirche geworden. An der Spitze vieler Diözesen und mancher Ordensprovinzen stehen vor allem im Süden des Landes Inder. Im 16. Jahrhundert wäre so etwas unmöglich gewesen, da alle führenden Stellungen infolge des Patroado und des erst im Entstehen begriffenen Christentums nur von Portugiesen besetzt wurden.

Im Paulskolleg der Jesuiten zu Goa, in den Seminarien der Franziskaner zu Kranganûr und in Reis Magos (Bardez) sowie später im erzbischöflichen Seminar in Goa und an andern Studienhäusern wurde zwar im Laufe der Jahrzehnte ein zahlreicher einheimischer Klerus ausgebildet, der besonders aus den höhern Kasten stammte, aber die verschiedenen Orden zeigten sich vielfach zurückhaltend, Kandidaten in ihre Reihen aufzunehmen, weil die indischen Kleriker nicht immer den besten Ruf hatten und den großen Anforderungen des Ordenslebens als nicht gewachsen galten.

Die Jesuiten z. B. nahmen im ganzen 16. Jahrhundert nur einen einzigen Vollblutinder auf, den aus dem drawidischen Süden stammenden Brahmanen Pedro Luis [1]. Mehrere kleinere Beiträge sind zwar über ihn schon veröffentlicht worden [2]; durch den vorliegenden soll jedoch der Leser eine größere und tiefere Kenntnis über diese in mancher Hinsicht seltsame Persönlichkeit erhalten. Als Quellen unserer Studie dienten besonders die Bestände des Generalarchivs der Gesellschaft Jesu zu Rom (Abteilung Goa), in dem nebst der Korrespondenz der höheren Obern der Indischen Provinz mit Rom und den Ordenskatalogen fünf portugiesische Originalbriefe des Pedro Luis an die Mitbrüder in Europa und an die Ordensgenerale aufbewahrt werden. Es handelt sich um folgende Schriftstücke:

1. Brief an P. General Diego Laínez, Goa, November 1559 [3], ungenau veröffentlicht von L. Delplace S. J., in Selecta Indiarum Epistolae (Florenz 1887).

2. Jahresbericht über die Mission der Fischerküste an die Mitbrüder in Portugal, verfaßt im Auftrage des Lokalobern, Tuticorin, 11. Januar 1572. Standort: Goa 12 I, 97-100.

3. Brief an P. Eberhard Merkurian, General, Quilon (Travankor), 6. Januar 1580. Über die Thomaschristen. Standort: Goa 13 I, 1-2.

4. Brief an P. General Merkurian, aus der «Serra» (wohl Vaipikotta), 23. Dez. 1580. Ebenfalls über die Thomaschristen. Standort: Goa 13 I, 39-40.

---

1 Von ihm heißt es im Nekrolog: «Send' o primeiro e o derradeiro que de sua casta a ella [d. h. zur Gesellschaft Jeus] tem vindo» (Arch. Rom. S. J., Goa 32, 610v).

2 Z. B. Menology of the Society of Jesus (Roehampton 1874) 72, ferner etwas ausführlicher H. Hosten S. J., Peter Louis, or the First Indian Jesuit in Kerala Society Papers (Trivandrum 1928) 45-47.

3 Bei Streit, Bibliotheca Missionum IV (Aachen 1928) n. 775 mit c. 1554, bei G. Schurhammer, Die zeitgenössischen Quellen ... zur Zeit des hl. Franz Xaver (Leipzig 1932) n. 6151 richtig 1559 datiert. Daß Pedro Luis im November dieses Jahres schrieb, folgt aus dem Umstand, daß gerade damals mehrere Patres, z. B. Gonçalo da Silveira am 25. Nov. 1559, in Goa über das Bittgesuch des Kandidaten ihre Ansicht äußerten.

5. Brief an P. General Claudio Aquaviva, Quilon, 2. Januar 1589. Über die Aufnahme von indischen Kandidaten in den Orten. Standort: Goa 13 II, 421-22.

Über Pedro Luis ist auch ein Nekrolog im Jahresbericht der Indischen Provinz vom 16. Dez. 1596 erhalten (Goa 32, 610v-11r), den P. Francisco Cabral unterschrieb. In lateinischer, späterer Bearbeitung findet er sich auch in der Abteilg. Vitae 77, 34-35.

Das Leben unseres Pedro Luis kann man zwangslos in drei Etappen einteilen: 1. Jugend, Bekehrung, Gehilfe der Patres, Studien (ca. 1532—1561); 2. Novize und Scholastiker der Gesellschaft Jesu (1561—1575); 3. seine Tätigkeit als Priester in Südindien, besonders unter den Thomaschristen und an der Fischerküste (1575—1596).

I. Leben bis zum Eintritt in den Orden.

Pedro Luis wurde um 1532 (vielleicht schon 1531) im einsamen Quilon, einer kleinen Hafenstadt von Travankor, oder wahrscheinlicher in einem Ort der Umgebung, von heidnischen Eltern geboren [4]. Als er gegen 15 Jahre alt war, bekehrte er sich in Quilon, wohl Mitte 1546, zum Christentum [5] und bot 10 Monate später den Patres der Gesellschaft Jesu seine Dienste an [6]; diese nahmen das Angebot an und so wurde er nun mehrere Jahrzehnte hindurch ihr treuer Dolmetsch. Zuerst begleitete er den P. Francisco Henriques im Frühjahr 1547 ans Kap Komorin, den südlichsten Punkt des indischen Kontinents; eineinhalb Jahre lebte er mit den Patres bald auf dieser, bald auf der andern Seite des Kaps, wo er besonders als Katechist bei den christlichen Fischern, die Xaver so teuer waren, wirkte. P. Antonio Criminali, der seeleneifrige Lokalmissionsobere (im Mai oder Juni 1549 von den feindlichen Badagás getötet), erkannte die Fähigkeiten des jungen Inders und schickte ihn auf dessen Bitten hin im gleichen Jahr als P. Rektor Antonio Gomes nach Indien kam (Herbst 1548), ins Paulskolleg nach Goa, damit er dort studierte [7]. Etwa ein Jahr darauf (Sommer 1549) begleitete dann Pedro Luis mit andern Knaben des Kollegs als Dolmetsch den P. Rektor nach Tanûr bei Calicut, um bei der Bekehrung des dortigen Râjâ (D. João) behilflich zu sein [8]. Wie es sich später herausstellte, war der Übertritt dieses Fürsten, der wieder abfiel, mehr aus politischen Erwägungen als aus innerm Suchen nach der Wahrheit erfolgt. Pedro Luis kehrte noch 1549 ins Kolleg nach Goa zurück, wo er bald neue Überraschungen erleben sollte. P. Rektor Gomes hatte nämlich seine eigenen Anschauungen über die Inder, die er aufs Priestertum vorbereiten sollte. Sein Plan war, sie in wissenschaftlicher Hinsicht nach dem Vorbild der Pariser Universität, im geistlichen Leben jedoch nach dem blühenden Ordenskolleg von Coimbra zu schulen. Solchen Anforderungen waren die aus etwa zehn verschiedenen Ländern und Sprachen entstammenden, eben dem Heidentum entrissenen Knaben nicht gewachsen. Als P. Rek-

---

4 Von einem Bruder unseres Pedro Luis berichtet P. H. Henriques Ende 1568: «Veyo de sua terra, que é perto de Coulão» (Goa 8 III, 657v).

5 Vgl. Selectae Indiarum Epistolae (Florentiae 1887) 193. Pedro Luis schreibt zwar 1547, aber die übrigen Angaben sind mit diesem Datum kaum in Einklang zu bringen.

6 Sel. Ind. Epp. 193.

7 Ebd.

8 Ebd.; J. Wicki, Documenta Indica I (Romae 1948) 540[24] (MHSI).

tor sah, daß er sein Hochziel mit ihnen nicht erreichen konnte, entließ er eines schönen Tages alle einheimischen Knaben aus dem Kolleg und nahm an ihrer Stelle Portugiesen auf. Das scheint Ende 1549 gewesen zu sein[9]. Daß auch Pedro Luis unter den Entlassenen war, ist wohl gewiß. Als der Statthalter von Indien, Jorge Cabral (1549—50), und P. Gomes Ende 1550 geschäftehalber sich nach Cochin begaben[10], ging auch unser Pedro Luis mit ihnen[11], vielleicht um zu den Seinen zurückzukehren. Der italienische Missionär und Obere P. Niccolò Lancillotto bewarb sich jedoch gerade damals um ihn, und erhielt ihn als Dolmetsch für das kleine Jesuitenkolleg in Quilon. Fünf Jahre war nun der Inder bei dem eifrigen, aber kränklichen Rektor im Kolleg zu Quilon beschäftigt, in dem etwa 50 drawidische Knaben aus den bessern Familien der Umgebung und der Fischerküste in der katholischen Religion, sowie im Lesen, Schreiben und Latein unterrichtet wurden. P. Rektor zeigte sich mit seinem Dolmetsch recht zufrieden[12]. Diesem fiel die Aufgabe zu, die Katechumenen und die Christen zu belehren, Latein beim Pater zu studieren und selber Unterricht zu erteilen. Anfangs 1553 dachte man daran, ihn nach Portugal und Rom reisen zu lassen, damit er sich einen Begriff vom Abendland machen könne[13], und auch später noch wollte ihn P. Lancillotto eventuell als Begleiter nach Portugal mitnehmen; in Rom überließ man jedoch die letzte Entscheidung hierüber dem heiligen Franz Xaver[14], der aber schon im Dezember 1552 vor den Toren Chinas gestorben war. In Portugal sah man solche Besuche aus dem Orient nicht besonders gern[15] und so ist es nicht erstaunlich, daß infolge verschiedener Hindernisse aus der geplanten Reise nichts wurde.

Am Allerheiligentag 1555 hatte der tuberkulöse P. Lancillotto wieder einen schweren Anfall; er glaubte am Ende des Lebens zu sein und mit dem Aufgebot der letzten Kräfte fuhr er nach Goa, um im Kreise seiner Mitbrüder zu sterben. Als Begleiter nahm er seinen treuen Pedro Luis mit, damit er dort unter günstigeren Verhältnissen weiter studiere. P. Lancillotto starb jedoch nicht, sondern kehrte nach einigen Wochen in sein Kolleg zurück, während Pedro Luis in Goa zurückblieb. Dort widmete er sich in den nächsten vier Jahren (1555—59) dem Latein und der Rhetorik[16]. Zugleich war er wieder für die Katechumenen besorgt, um sie in der christlichen Lehre zu unterrichten und ihnen das zum Leben Notwendige zu verschaffen[17].

Damals reifte in ihm auch der Entschluß heran, sich als Scholastiker der Gesellschaft Jesu anzuschließen. So einfach ging das aber nicht.

---

9 Vgl. Schurhammer, Quellen n. 4572.
10 Cabral hielt sich im Dezember 1550 und Januar 1551 in Cochin auf (Schurhammer, Quellen 4302a 4570a 4591-92). Nach Couto verließ er Goa nach Mitte Oktober 1550 (Da Asia, Dec. VI, 8, Kap. 13).
11 Sel. Ind. Epp. 193.
12 Ebd. 140.
13 Ebd. 194.
14 Monumenta Ignatiana, Epistolae VI (Matriti 1907) 95 (MHSI).
15 Ebd.
16 Sel. Ind. Epp. 194.
17 Ebd.

Ignatius hatte zwar gedrängt, Inder in den Orden aufzunehmen [18], aber Xaver und seine Nachfolger waren hierin äußerst zurückhaltend. Es verrät gewiß nicht wenig Mut, wenn bei dieser Sachlage Pedro Luis sich trotzdem um die Aufnahme bemühte und, um sicherer ans Ziel zu kommen, auf den Rat des eben zurückgetretenen Provinzials von Indien, P. Gonçalo da Silveira (1556—59), hin, im November 1559 an P. General selber schrieb. Zuerst erzählte er kurz seinen Lebenslauf und seine Studien, bei denen er nun in der Philosophie angelangt sei. Dann bat er demütig um Aufnahme in den Orden, wobei er betonte, daß er schon 12 Jahre mit den Patres zusammen wohne, denen er für 1000 km Küste wegen seiner Muttersprache (Malayâlam) als Dolmetsch dienen könne. Etwas weniger bescheiden war er in den weiteren Bitten an P. General: dieser solle ihm die Erlaubnis verschaffen, das kurze Brevier (mit nur drei Lektionen, das Kardinal Quiñones zusammengestellt hatte und einige Jahrzehnte bis Paul IV. in Gebrauch war), beten zu dürfen, wenn er einmal Priester sei; ferner solle er von allen reservierten Fällen absolvieren dürfen, da er hoffe, im Lande der Ungläubigen zu wirken, wo man nicht darauf sehen könne, daß die Sünden vorbehalten seien. Schließlich wünschte er einige Ablässe (perdões), ferner die Erlaubnis, die drei höheren Weihen alle zusammen (ohne die vorgeschriebenen Interstizien) empfangen zu dürfen [19]. Das war etwas viel auf einmal, ist aber begreiflich, wenn man bedenkt, daß bis zur Antwort im besten Fall etwa zwei Jahre vergingen. Dieser Brief wurde wenigstens auf zwei verschiedenen Schiffen nach Portugal geschickt [20] und kam noch Ende 1560 in die Hände des P. Generals, der nach einigem Zögern - von Indien her hatten nämlich die Patres teils für, teils gegen die Aufnahme geschrieben [21] - die Erlaubnis gab, den Bittsteller ins Noviziat aufzunehmen, wenn beim Kandidaten noch die gleichen Voraussetzungen beständen [22].

*

II. Novize und Frater der Gesellschaft Jesu

Die Antwort des P. Laínez traf im Herbts 1561 in Goa ein und so konnte Pedro Luis noch im Oktober des gleichen Jahres dort sein Noviziat beginnen [23]. Von 1561—64 wurde er nun hauptsächlich mit «häuslichen Arbeiten» beschäftigt, wie es in den damaligen Jahreskatalogen heißt. 1562 hielt er sich wieder mehrere Monate an der Fischerküste und mit P. Superior Henrique Henriques in der Stadt Negapatam auf, wo er sich in verschiedener Weise dem Pater nützlich erwies und an den Sonntagen in der Kirche den Sklaven der Portugiesen predigte [24]. Auf

---

18 Siehe seinen Brief vom Oktober 1549 an Xaver in Documenta Indica I 512-14.
19 Sel. Ind. Epp. 195.
20 Die zweite via allein ist erhalten (ebd.).
21 Der frühere P. Provinzial Silveira unterstützte das Vorhaben des Pedro Luis, während P. Francisco Rodrigues eher ablehnend war (Goa 10 II, 473r; Goa 24, 21r).
22 Lainii Monumenta V (Matriti 1915) 358 376 (MHSI).
23 Goa 24, 142r.
24 Goa 8 II, 338v-39r.

seinen Vorschlag hin wollte er vier Jahre Noviziat machen, damit ihn die Oberen vor der Zulassung zu den Gelübden genau kennen lernen konnten. Nachdem er dreieinhalb Jahre geprüft worden war, ließ man ihn schließlich Mitte 1565 zu den Scholastikergelübden zu [25]. Ende dieses Jahres war er im Kolleg zu Goa als Pförtner des Einganges für die Lieferanten (porta do seriçó) angestellt, 1566 als Leiter der baulichen Tätigkeit [26]. Ein Jahr lang lehrte er auch die Grammatik [27], ohne daß man nähere Angaben darüber hätte.

Von 1568 an (wenn nicht schon etwas früher) betätigte er sich von neuem an der Fischerküste und auf der Insel Mannar. Damals arbeitete er auch an der Bekehrung seines heidnischen Bruders, der dreimal zu ihm an die Fischerküste kam und dann das Christentum annahm [28].

Zu Beginn des Jahres 1572 verfaßte Fr. Pedro Luis in Tuticorin, dem Hauptort der Fischerküste, in schöner Schrift auf portugiesisch einen verhältnismäßig umfangreichen Jahresbrief über den Stand der Mission, wobei er auch frühere Schreiben erwähnt, die er vielleicht selber verfaßt hatte. Wie es damals üblich war, ist der Brief mit lateinischen Ausdrücken gesprenkelt. Was an diesem Schreiben auffällt, ist das Verständnis des Verfassers für die christlichen Fischer und ihre harte Arbeit. Von ihnen erwähnt er rühmend, daß sie (im vergangenen Jahr) die stattliche Summe von 800 Cruzados Almosen für die Armen gegeben hatten. Sichtlich erfreut ist er über ein Bild des hl. Petrus (seines Namenspatrons), das im christlichen Dorf Âlantalai in seiner Gegenwart aufgestellt wurde. Ferner erwähnt er die katholischen Spitäler in den beiden bedeutendsten Orten Punicale und Tuticorin, sowie die liebevolle Fürsorge des portugiesischen Oberkommandanten für die Kranken. Über die Beichten, Bekehrungen, den Kirchenbau, die Mißstände in der Mission und deren Bekämpfung berichtet er ebenfalls, alles ganz im Stil der damaligen Jahresbriefe.

Ende 1574 dürfte es gewesen sein, daß er von dem im Herbst in Indien eben eingetroffenen Ordensvisitator Alessandro Valignano nach Goa berufen wurde [29]. Nach einiger Zeit schickte ihn aber der Pater wieder nach Travankor und an die Fischerküste zurück. Immer noch war Pedro Luis, der schon über 40 Jahre zählte und volle 14 Jahre im Orden lebte, im Katalog unter den «studierenden Fratres» eingereiht. Die Oberen, die ihn schon solange kannten, urteilten damals nicht ungünstig über ihn: er sei im Wesentlichen treu, tugendhaft und gehorsam [30].

---

25 Goa 24, 45r.

26 Goa 24, 41v, bzw. 45r.

27 Goa 24, 234r.

28 Goa 8 III, 657v. Im Brief vom 6. Januar 1580 an P. Merkurian schreibt Pedro Luis, daß sein Bruder mit drei Neffen Christen seien; der Bruder möchte gerne eine Stelle als Dolmetsch in Quilon und im benachbarten Kalikulam annehmen; P. General solle sich beim König von Portugal für ihn und die Neffen einsetzen. Im gleichen Brief sagt er auch, seine Schwester wolle sich mit ihrem Sohn bekehren, der wie P. General (Eberhard) heißen werde; deswegen sei er, Pedro Luis, nach Quilon gegangen.

29 Goa 12 I, 248r; Goa 24, 81v 82v 83r.

30 Goa 24, 107 n. 146.

Jahrelang hatte er mit Geduld und Ausdauer sich aufs Priestertum vorbereitet, wenn ihm auch wenig Zeit fürs eigentliche Theologiestudium gewährt wurde [31]. Schließlich kam auch für ihn der Tag, an dem er zum Priester Gottes geweiht wurde, als erster Inder der Gesellschaft Jesu. Die Weihen dürften ihm wohl an den Quatembertagen des Advents 1575 erteilt worden sein; denn am 23. Januar 1576 wird er schon als «Padre» bezeichnet [32].

III. Als Priester im Dienste der Mission

Als Neupriester wirkte P. Pedro Luis zunächst wieder in Quilon und an der Fischerküste, und zwar hauptsächlich als Beichtvater der einheimischen Christen [33]. Gerade die Verwaltung des Bußsakramentes bereitete den europäischen Missionären so große Sorge, da stets sehr wenige Patres in der Mission tätig waren, die die schwierigen einheimischen Sprachen einigermaßen beherrschten.

1576 hielt er sich wieder einige Zeit an der Westküste auf, um bei der Drucklegung des malabarischen Katechismus behilflich zu sein [34]; später, im Oktober 1579, war er nochmals in Cochin «por amor da empresão malavar» [35]. Dieser Katechismus war eine Übersetzung der Doutrina Christam des P. Marcos Jorge, die P. Henrique Henriques ins Tamil übertragen hatte und die am 14. November 1579 in Cochin in tamilischer Schrift im Druck erschien [36].

Mit dem Jahr 1577 beginnt für Pedro Luis eine neue Wirksamkeit. Damals wurde die Residenz der Patres in der «Serra» (dem Hinterland von Cochin) gegründet, um die Vereinigung der sogenannten Thomas-Christen (heute nennt man sie Syro-Malabaren) mit Rom anzubahnen. Diese hatten sich als Christen durch Jahrhunderte hindurch mitten in einer heidnischen Umgebung erhalten, waren aber durch ihre Abhängigkeit von den Nestorianern Mesopotamiens in manche Irrtümer und Mißbräuche gefallen. Mit den Portugiesen kamen sie schon sehr früh in Berührung, da ihre Hauptbeschäftigung der Pfefferhandel war, den sie an den Küstenstädten Südwest-Indiens betrieben. Schon lange hatte man sich um ihre Wiedervereinigung bemüht, die jedoch erst auf dem Konzil von Diamper im Jahr 1599 zustande kam. Die Thomas-Christen sind eine hochstehende Kaste und reden Malayâlam als Muttersprache. So ist durchaus begreiflich, daß die Obern P. Pedro Luis wählten, um bei der Gründung der neuen Residenz in Vaipikotta [37] den europäischen Patres behilflich zu sein und sie bei den Thomas-Christen einzuführen.

---

31 Etwa ein Jahr Moraltheologie (Goa 24, 142r 178v 234r).
32 Goa 24, 116r.
33 Goa 24, 118r. Schon als Frater hatte er an der Fischerküste beim Beichthören der Patres als Dolmetsch geholfen (Goa 8 III, 692r).
34 Goa 12 II, 354r (ein Brief vom 24. Dezember 1576).
35 Goa 13 I, 1r.
36 Epistolae S. Francisci Xaverii II (Romae 1945) 585, edd. G. Schurhammer et J. Wicki (MHSI).
37 Über die Gründung kann man etwa Fr. de Souza, Oriente Conquistado II² (Bombay 1886), 1, 2, 12, oder D. Ferroli, The Jesuits in Malabar (Bangalore 1939) 166-68 nachlesen.

Als erster Lokaloberer wirkte P. Bernardino Ferrari, der noch 1577 die Niederlassung und eine kleine Kirche gründete und dann 1578 ein außerordentliches Jubiläum des Papstes Gregor XIII. predigte, das mit großer Beteiligung vom Volk aufgenommen wurde. Früh erkannten die Patres, daß für die Rückkehr zur katholischen Kirche die Haltung des Erzbischofs Mar Abraham und seines Erzdiakons (Generalvikars) Jorge da Cruz von ausschlaggebender Bedeutung war, weswegen auch Pedro Luis in seinen Briefen wiederholt von beiden schreibt. Leider sind uns aus dieser Zeit nur zwei Schreiben des Paters erhalten, in denen er P. General anschaulich von seiner Tätigkeit berichtet. Der erste ist datiert vom 6. Januar 1580, Quilon. Er nimmt zunächst Bezug auf einen Brief, den er im verflossenen Jahr über die Thomas-Christen verfaßt habe. Dann schildert er ausführlich die Reisen, die er mit seinem Oberen, dem P. Ferrari, während der Regenzeit (unseren Sommermonaten) in der Serra gemacht habe. Bei der Eröffnung der Visitation sang man in Anwesenheit des Volkes zunächst die Vesper. Nach der Komplet hielt dann P. Pedro Luis einen einleitenden Vortrag in Form einer Predigt über die Gesellschaft Jesu, um die Patres beim Volk bekannt zu machen. Nachher visitierten sie mit Erlaubnis des Erzbischofs Mar Abraham, der unter Pius V. in Rom gewesen war [38], die einzelnen Gemeinden. Bei der hl. Messe predigte Pedro Luis den Leuten wieder in der Muttersprache. Dann taufte man die Kinder und zwar unentgeltlich (entgegen dem Landesbrauch). Die Leute ließen es sich aber nicht nehmen, die Missionäre mit Hühnern und Feigen zu beschenken, sowie Geld (tesouro) zu bringen, um eine Kirche (fabrica) zu erbauen. Ferner kamen die Kinder zum Unterricht, der nach europäischer Weise (modo latino) erteilt wurde.

Während die Patres auf diese Weise unter den Christen wirkten, fiel einst ein furchtbarer Regen; die Missionäre waren gerade in einem kleinen Boot auf einem großen Fluß. Schließlich erreichten sie eine Insel. «Der Pater (Ferrari) konnte nicht schwimmen, ich aber kann es, und alle sollten es können», fügt Pedro Luis, seinen Bericht mit diesem Erlebnis unterbrechend, hinzu.

P. Valignano, fährt er dann fort, nimmt sich dieser Christenheit an, wie es der Wunsch des Generals sei. Überall bitte man um Patres. Leider stürben noch viele Kinder ohne Taufe. Für die weit zerstreuten Christen wären etwa 8 Patres und 1000 Pardaos (etwa 700 Cruzados) notwendig. «Könnte ich, klagt er dann, nur selber diese gleichgültigen, aber steinreichen Kardinäle sehen und Mark Aurel Colonna [39] und andere ähnliche (Größen), und mit ihnen über ihre Ausgaben, die nicht gerade zum Dienste Gottes gemacht werden, reden! Und das sagt ein Schwarzer, mit durchbohrtem Ohrläppchen!». Seine Eltern seien zwar gestorben und in der Hölle (weil sie Heiden blieben); aber auch der auferstandene

38 Siehe Ferroli, The Jesuits in Malabar I 162. Es war jedoch noch unter Pius IV. (vgl. v. Pastor, Geschichte der Päpste VII [Freiburg i. Br. 1920] 674).

39 Mark Antonio Colonna (1535—84), bedeutender Feldherr und Staatsmann, führte 1571 die päpstliche Flotte siegreich bei Lepanto, worauf er einen feierlichen Einzug in Rom hielt.

Lazarus werde wenig ausrichten, fügte er bitter und sich über den Freimut entschuldigend hinzu.

Zum Schluß gibt er noch einige Ratschläge, was der Papst für die Thomas-Christen tun solle. Er habe sich auch mit den alten Patres und Valignano darüber besprochen und sei der Ansicht, man solle einige Syrer in den Orden aufnehmen und sie zu Bischöfen weihen; oder man könne auch einige Jesuiten gut syrisch lernen lassen und sie zu Bischöfen befördern [40] und nach Indien schicken, aber «über den Weg des Patriarchen von Babylon» (in Mesopotamien, von dem die Thomas-Christen in Indien seit Jahrhunderten mit Bischöfen versorgt worden waren).

Mochten auch manche gutgemeinte Ratschläge in diesem Briefe stehen, so mußten doch einige bei P. General auf Widerstand stoßen, so besonders jener, daß die Gesellschaft Jesu die Bischöfe stellen solle, was gegen die Ordenskonstitutionen verstieß; ferner war es mit den Ansprüchen der Portugiesen auf das Padroado unverträglich, daß diese Bischöfe über Mesopotamien nach Indien kamen.

Nochmals schreibt P. Pedro Luis am 23. Dezember 1580 über die Thomas-Christen an P. General, wobei er z. T. Bekanntes wiederholt, z. T. jedoch neue Gesichtspunkte geltend macht.

Eingehend bedauert er die Abberufung des P. Jorge de Castro, der der richtige Mann für die Wiedervereinigung gewesen sei; an seiner Stelle amte nun P. Gaspar Dias. Wieder betont er, wie die Patres Predigten und Vorträge nach Art von Konferenzen hielten und die Sakramente gratis spendeten. Wichtig ist dann sein Urteil, daß die Thomas-Christen bloß materialiter (im Glauben) irrten und daß ein Seminar (für die Heranbildung des einheimischen Klerus) notwendig sei, das von Portugal mit Einkünften ausgestattet werden solle [41]; hingegen dürfe man den Irrtum (der Christen) nicht mit Gewalt unterdrücken.

Er geht nun auf die Widerlegung einzelner Vorwürfe über und entwickelt seine Pläne, wie man diese Christen zur Einheit mit Rom führen könne.

Die Patres, führte er aus, wirkten nun schon dreieinhalb Jahre in der Serra. Man wende ein: ihre Tätigkeit sei fruchtlos, der Erzbischof (Mar Abraham) höre keine Beichten, das Volk lebe wie früher; Wucher, Aberglauben beim Heiraten und Fasten seien weiterhin im Schwung. Darauf antworte er: Habt viel Geduld! Dann widerlegt er einzelne Anklagen: der Erzbischof und der Erzdiakon [42] hörten während der Fastenzeit Beicht, freilich gegen Entschädigung in Geld; beim Jubiläum vor drei Jahren habe man 1500 Kommunionen gezählt. Gut wäre es, Geld zu haben, um die Waisen zu verheiraten und die Gefangenen loskaufen zu können, ferner für den Kirchenbau und einen «Monte da Piedade» (eine

---

[40] Auf letzterem Weg wurde dann wirklich P. Francisco Roz S. J., der bei Mar Abraham das Syrische erlernt hatte, Bischof der Thomas-Christen (1601—1624).

[41] Auch dieser Plan wurde Wirklichkeit, da die Jesuiten im Jahr 1587 ein Seminar in Vaipokotta errichteten.

[42] Jorge da Cruz, eine ganz unzuverlässige und aufrührerische Persönlichkeit (vgl. Ferroli 506).

Art Volksbank). Mit 10 Cruzados könne eine Waise heiraten. Die Mädchen würden allerdings schon mit 8, die Knaben mit 12 Jahren heiraten. Freilich seien hierin die Vorschriften des Kirchenrechts anders.

Was nun die kirchliche Organisation betrifft, so sei ein Legat Seiner Heiligkeit für alle Bistümer (Indiens) erwünscht. Dieser müsse ein gefälliges Äußere haben, würdevoll sein und sich geistiger Getränke enthalten; sein Amt solle dauernd sein. Falls dieser Plan nicht durchzuführen sei, könne der Oberinquisitor von Indien diese Stellung einnehmen. Weiter wünschte Pedro Luis, daß der Erzdiakon zum Bischof befördert werde. Den Erzbischof (der der Union Widerstand leistete) solle man zur Berichterstattung (nach Rom) rufen. Weiter klagt der Pater, daß die Priester sich auch ein zweites Mal verheirateten; es solle jedoch überhaupt kein Verheirateter Messe lesen dürfen. Um die Konzilsbeschlüsse von Trient wirksamer durchführen zu können, weist er auf den Umstand hin, daß der Patriarch von Syrien am Konzil teilgenommen habe [43]. Ferner erwähnt er dann, daß vor 25 Jahren Bischof D. Ambrosio [44] über die Türkei nach Indien gekommen sei, wo er segensreich gewirkt habe. Falls ein anderer Bischof komme, sei es weder ein Jesuit, noch ein Dominikaner, noch ein Franziskaner, noch ein Augustiner (diese vier Orden waren damals in Indien vertreten). Er schlage jedoch vor, man solle etwa ein halbes Dutzend Syrer im römischen Kolleg ausbilden oder einige Jesuiten in Syrien. Diese könnten dann als Bischöfe über Ormuz [45] kommen, aber nicht als «Lateiner», sondern als Leute, die mit den Gewohnheiten der Syrer vertraut seien (com seu rezar siriano).

Am Schluß des Briefes kommt Pedro Luis noch auf eine Bitte zurück, die er schon vor 2 Jahren vorgelegt hatte: der Papst solle erlauben, daß in Malabar die christlichen Töchter ebenso erbberechtigt seien wie die Söhne [46]. Damit man in Rom die Verhältnisse Südindiens besser verstände, erklärte er dem P. General das malabarische Erbgewohnheitsrecht. Dann fügt er ein Anliegen pastoreller Art an: man solle keinen Wucherer [47] in geweihter Erde (em sagrado) bestatten, falls er das mit Unrecht Erworbene nicht zurückerstatte oder Bürgschaft leiste.

Was P. General zu all diesen Vorschlägen antwortete, ist nicht bekannt, wie denn auch der Brief des P. Merkurian vom 19. Dezember 1578, den Pedro Luis am 6. Januar 1580 erwähnt, wohl verloren gegangen sein dürfte.

---

[43] Ebedjesu (Ebdjesu) IV. erhielt 1562 von Pius IV. in Rom das Pallium und schickte ein Glaubensbekenntnis nach Trient, wo es in der 22. Sitzung des Konzils gelesen wurde.

[44] D. Ambrosio Botigella (Botiger) de Montecaeli, O.P., Titularbischof (Aurensis), von Malta, wurde als Legat a latere von Paul IV. nach Indien geschickt, wo er in Goa zwei Jahre Theologie dozierte und predigte. Er starb kurz vor der Rückreise nach Europa im Konvent S. Domingos zu Cochin (C. Chr. de Nazareth, Mitras Lusitanas no Oriente[2] [Lisboa 1894] 40).

[45] Eine kleine Insel mit gleichnamiger Stadt am Eingang zum persischen Meerbusen, im 16. Jahrhundert wichtigster Hafen zwischen Mesopotamien, Persien und Indien.

[46] Das war etwas gar viel verlangt vom Heiligen Vater.

[47] Die Thomas-Christen waren vor allem Handelsleute und deswegen dem Wucher besonders ausgesetzt.

Im Dezember 1584 vernehmen wir wieder einige vertrauliche Mitteilungen seiner Oberen. Er hielt sich damals in Cochin auf, mit der Bekehrung der Ungläubigen beschäftigt [48]; er galt als «plus quam mediocriter robustus» und besaß «mediocre ingenium, bonum iudicium», war «prudens, parum scit theologiae et casuum, biliosus, sanguineus, talentum ad conversionem» [49]. Nochmals ist von ihm die Rede im Katalog der Indischen Provinz, Dezember 1588. Damals hielt er sich wieder in Quilon in Travankor auf. Seine Gesundheit wird noch immer gelobt (de buenas fuerças [50]).

Um 1584 hätte ihm sein Seeleneifer beinahe das Leben gekostet. Während er in der Serra den Glauben predigte, wurden die Heiden derart gegen ihn aufgebracht, daß sie ihm viele Lanzenstiche versetzten und dann als tot liegen ließen. Der Pater wäre gern bereit gewesen, sein Leben Gott als Opfer darzubringen, aber wider Erwarten kam er wieder zu Kräften, und lebte noch 12 oder 13 Jahre [51].

Am 2. Januar 1589 fühlte er sich nochmals angetrieben, an P. General - es war nun Claudio Aquaviva - zu schreiben und ihm ein Herzensanliegen vorzutragen, das alle Beachtung verdient. Es ist dies wohl sein erstes Schreiben an diesen P. General, denn einleitend bemerkt er, er greife zur Feder, weil seiner Zeit P. Merkurian († 1580) ihn ermutigt habe, zu berichten, wenn er es für notwendig halte. Zudem habe ihn auch P. Alessandro Leni, der 1586 nach Indien gekommen war, dazu angespornt.

«Ich bin, führt dann Pedro Luis aus, der einzige Sohn aus Malabar, allein in der Gesellschaft (Jesu) und sehne mich nach einigen Gefährten.» Gott möge jenen verzeihen, fährt er dann im Ton des Vorwurfes weiter, die gegen die Aufnahme seien [52]; er verstehe ihre Gründe nicht. Diese (Patres) hätten auch wenig Vertrauen auf die Gnade. Man sagt: «Die malabarischen Kleriker sind schlecht»; darauf antworte er: «Gott kennt ihr Leben». Weiter hört man: «Pedro Luis ist nicht vollkommen»; Antwort: «Ich bin nicht der Gipfel der Schöpfung» (Não sou o summo da natureza). Es gäbe viele vollkommenere als er, wenn man sie in den Orden aufgenommen hätte. Man könne ja ihn entlassen, quod Deus avertat, und bessere aufnehmen. Die Einheimischen - und hierin hatte er durchaus recht - seien wegen der Sprache unentbehrlich; man möge sie also aufnehmen. Fürbitter (für sie) sind die Heiligen Indiens. Wenn zwei Jahre Noviziat nicht genügten, können es vier sein, wie er selber

---

48 «In conversione infidelium versatur» (Goa 24, 156r).

49 Ebd.

50 Goa 24, 178v.

51 «Estando com os cristãos da Serra se indinarão os gentios contra elle por ser pregador da Ley de Deus, que lhe derão muitas lançadas e outras feridas mortaes, que elle todas recebeo de joelhos com as mãos alevantadas, pedindo a Deus recebece aquele piqueno sacrificio; todavia foy o Senhor servido dilatar-lhe mais a vida por doze ou treze annos» (Goa 32, 611r).

52 Vor allem Valignano und die höheren Oberen in Indien, sowie auf ihre Informationen hin Merkurian und Aquaviva (vgl. A. Valignano, Historia del principio y progresso de la Compañía de Jesus en las Indias Orientales (1542—64) 77*51, ed. Wicki; ferner Epistolae S. Francisci Xaverii II 89.

darum gebeten habe, und tatsächlich seien es dreieinhalb geworden. «Hier, fährt er fort, gibt es sehr geeignete Leute und mit guten Anlagen.» Er erinnere etwa an Jorge Correa [53], den Pfarrer von Tuticorin, der gern eintreten möchte und der den P. Rektor der Fischerküste und jetzt auch den P. Provinzial Pedro Martins darum gebeten habe. P. Henrique Henriques - der hervorragendste Missionar der Küste - wäre ganz einverstanden, und er, Pedro Luis, würde zufrieden sterben, wenn die «Türe» aufgemacht würde.

So brachte er in eindringlichen Worten dem P. General mit nicht zu verachtenden Gründen das Anliegen jeder Mission, die selbständig und im Laufe der Zeit vom Mutterland unabhängig werden soll, vor, aber ohne jeden Erfolg, denn die «Türe» blieb auch weiterhin geschlossen.

Dann geht der Pater auf andere Fragen der Mission über. Es wäre gut, meint er, wenn ein Kommissär (des Ordens) für die Patres in Cochin wäre, dem der Süden bis nach S. Tomé (bei Madras) unterstände [54], besonders während der Regenzeit (Mai bis August). Ferner solle der Heilige Vater die Erlaubnis geben, daß jeder Laie Minister der Ehe sein könne, da die Patres sich wegen des Krieges nicht in Travankor aufhalten könnten. Diese sollten, falls sie 4 Leguas (etwa 22 km) von ihrem Rektor entfernt wirkten, alle Fakultäten der Gesellschaft haben. Ferner seien die Christen an der Fischerküste schwach; es wäre ratsam, wenn sich ein Pater in Maduré, am Hof des Landesherren, dem auch die Küstenstriche untertan seien, ständig aufhielte [55].

In dem gleichen Schreiben bringt dann Pedro Luis, wie auch in andern Briefen, eine Reihe persönlicher Angelegenheiten vor. So dankt er hier für das Exerzitienbüchlein (des hl. Ignatius), das ihm P. General im verflossenen Jahr geschickt habe. «Sie machten mich zu einem Christen und Ordensmann», meint er schlicht und aufrichtig. Wie schon früher einmal kann er den Brief nicht beenden, ohne um eine beträchtliche Anzahl von Erlaubnissen und Gnaden zu bitten; u. a. wünschte er Rosenkränze und ein Stück vom Heiligen Kreuz.

Nun wird es langsam ruhig um ihn. Mitte Dezember 1594 kommt P. Francisco Cabral in seiner Berichterstattung an P. General auch auf unseren P. Pedro Luis zu sprechen. Die Information fiel dieses Mal nicht so günstig aus. So meint P. Provinzial, Pedro Luis habe «poco ingenio, no mucho juizio y prudencia, sabe mediocremente, colérico, es ya viejo» [56]. Seine Gesundheit war damals schon gebrochen, sodaß er als schwach (flaco) bezeichnet wurde. In einem Zusatz zu anderen Informationen aus der nämlichen Zeit lesen wir jedoch über ihn: «Er hat viel gearbeitet und ist ein Mann von großer Tugend» [57]. Nur noch ein gutes Jahr sollte er leben. Er starb im März 1596 in Südindien [58]

---

53 Sein Name fehlt in den Ordenskatalogen, ein Zeichen, daß er nicht aufgenommen wurde.

54 Im Jahr 1600 wurde dann die Malabarische Provinz gegründet.

55 Seit 1596 übte dieses Amt in Maduré tatsächlich P. Gonçalo Fernandes aus.

56 Goa 24, 246v.

57 «Tem muito trabalhado e hé homem de muita virtude» (Goa 24, 234r).

und wurde unter großer Teilnahme der dortigen Christen beerdigt [59]. Auch P. Cabral, dessen wenig freundliches Urteil dem Leser noch erinnerlich ist, war nun im Nachruf milder und gütiger über seinen Untergebenen. Nach seinem Urteil war P. Pedro Luis bei den Christen der Fischerküste sehr beliebt, unter denen er durch sein gutes Beispiel und durch die Lehre sehr segensreich wirkte. Ferner zeichnete sich der Pater durch den Geist des Gehorsams und Gebetes aus [60].

Aus den Briefen des P. Pedro Luis spricht die Seele eines echten Inders und katholischen Ordensmannes, der voll Eifer - mochte er auch nach dem Urteil seiner Vorgesetzten nicht immer klug gewesen sein - und Hingabe für den Glauben arbeitet und sein Können und seine Fähigkeiten in den Dienst der Mission stellt. Freilich war er sich seiner Mängel durchaus bewußt, aber auch seiner Vorzüge. Wie erfaßte er so richtig die Notwendigkeit des einheimischen Klerus für die Seelsorge seiner Landsleute und für die Glaubensverbreitung. Zudem spürt man in seinen Briefen eine wahre Liebe zu seinem Volk und Verständnis für dessen Eigenart. Für die Missionsinteressen ist er durchaus aufgeschlossen und scheut sich nicht, seine Ansichten auch an die richtige Adresse gelangen zu lassen. Wenn er auch als Neubekehrter nicht den «Gipfel der Vollkommenheit» erreichte, so lebte er immerhin derart, daß man ihn als brauchbares Mitglied im Orden behielt, in dem er mit Anhänglichkeit und Treue ausharrte bis ans Ende.

---

58 Der Ort ist im Nekrolog von 1596 nicht angegeben; aus dem Zusammenhang könnte man schließen, daß der Pater an der Fischerküste (etwa in Tuticorin) gestorben sei (vgl. Goa 32, 610c-11r). In einem Bericht über die Indische Provinz, den P. Provinzial Nuno Rodrigues Ende 1599 verfaßte, wird als Todesort Quilon angegeben (Goa 24, 308v).

59 Goa 32, 611r.

60 «Fes muito fruito com seu exemplo e doutrina. ... Era obediente e devoto» (Goa 32, 610v 611r).

La Préparation au baptême dans les missions de l'Afrique noire.

Par André Rommelaere, P. B., Licencié en Théologie, Louvain

I. Aperçu historique

L'organisation développée et systématique de l'épreuve préparatoire au baptême est sans contredit une des caractéristiques des méthodes missionnaires modernes. Le fait à déjà été relevé à plusieurs reprises; quelques monographies ont fait connaître la pratique adoptée en plusieurs missions; cependant, jusqu'à ce jour, une large synthèse historique des origines et du développement de cette institution n'a pas encore été tentée. Le présent article voudrait y apporter une modeste contribution, en esquissant une étude d'ensemble, provisoire assurément, du problème tel qu'il se pose en Afrique noire contemporaine.

Avant d'y procéder, rappelons brièvement les origines asiatiques du catéchuménat moderne.

Bien qu'elle n'ait pas été entièrement absente dans les missions entreprises sous le régime du Padroado [1], l'idée d'une sérieuse épreuve prébaptismale a reçu une vigueur toute nouvelle dès le début des missions de la Propagande, sous l'impulsion des premiers vicaires apostoliques en Orient, Mgr Pallu et Mgr Lambert de la Motte. En 1664 déjà, ceux-ci la précisent dans leurs célèbres instructions, approuvées par la Propagande en 1669 et connues plus tard sous le titre de «Monita ad Missionarios S. Congregationis de Propaganda Fide» [2]. Cet écrit consacre trois longs chapitres (Chap. V à VII) à la préparation au baptême. Il insiste sur la nécessité d'une instruction sérieuse et d'une formation solide données aux candidats dès avant le baptême; il prouve ce principe par l'appel à la pratique de l'Église primitive, aux décrets des anciens Conciles et aux déclarations des Pères de l'Église, ainsi qu'à la doctrine du Catéchisme romain et de saint Thomas [3]. L'attention des auteurs se porte surtout sur la méthode à suivre dans l'instruction religieuse et la formation morale des candidats, dont ils donnent une description longue et très détaillée; ils y prônent une

---

1 Déjà les premiers jésuites, sur la recommandation de saint Ignace et selon les instructions de saint François Xavier, ont ouvert des catéchuménats fermés, dans le but de former de meilleurs chrétiens. Cfr. J. M. Granero, La acción misionera y los métodos misionales de San Ignacio de Loyola, Burgos, 1931, p. 162-167.

2 Ce titre, introduit depuis 1840, remplace le titre primitif beaucoup plus long. L'écrit a connu les éditions suivantes: 1669, 1744, 1807, 1840, 1874, 1886, 1893. Il en existe une traduction française excellente: «Instructions aux missionnaires de la S. Congrégation de la Propagande», traduites par un missionnaire de Scheut, Aucam, Louvain, 1928.

3 Monita ad Missionarios, Romae, 1886, p. 153-161. Dans la traduction française, p. 206-215.

4 Monita ad Missionarios, Romae, 1886, p. 87-153, 161-167. Dans la traduction française, p. 117-205, 215-223. Un écrit de l'abbé Fleury, «Mémoire pour les études des missions orientales» (1689) insiste sur les mêmes principes, tout en préconisant une très large adaptation doctrinale et une épreuve plus prolongée encore. Il a été publié dans diverses éditions des «Lettres édifiantes et curieuses, écrites des Missions Étrangères», au t. XXV. Lire surtout le paragraphe intitulé «Méthode d'instruction».

sage progression, en partant des vérités naturelles fondamentales et des exigences morales essentielles pour arriver à la révélation graduelle et prudente des mystères plus difficiles et de la morale intégrale du christianisme [4].

Les missionnaires des Missions Étrangères de Paris s'efforceront d'appliquer, en Extrême-Orient, les sages prescriptions de leurs Fondateurs. Au début du XVIII^e siècle, ils organisent ainsi, dans le vicariat de Setchoan, en Chine, le catéchuménat sur le modèle de celui de l'Église ancienne. Ils répartissent les candidats au baptême en deux classes: celle des convertis (conversi, adoratores), auxquels un catéchiste enseigne les vérités fondamentales et celle des catéchumènes proprement dits, qu'un prêtre prépare immédiatement au baptême. Ce catéchuménat a une durée d'un à deux ans, selon les circonstances [5].

Cette méthode ne se généralisera en Chine qu'au XIX^e siècle. Après avoir été codifiée, dès 1803, au synode du vicariat de Setchoan, elle est adoptée, à partir de 1844, par plusieurs synodes régionaux et enfin, en 1924, par le premier synode général, le Primum Concilium Sinense. Toutefois ici, comme en Afrique, on observe une grande variété dans son application; une large liberté est laissée aux vicaires apostoliques et en plusieurs endroits aux missionnaires eux-mêmes [6].

En Afrique, la préparation au baptême, dans sa forme actuelle de catéchuménat prolongé, est d'introduction bien plus récente, puisqu'elle n'apparaît qu'à la fin du XIX^e siècle. Toutefois, ici également, l'idée d'une formation prébaptismale n'est pas entièrement neuve. En effet, sa nécessité avait déjà été perçue par les Capucins italiens qui, depuis 1645 jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, travaillèrent courageusement dans les missions du Congo et de l'Angola. Ils s'efforcèrent, en certains endroits, d'introduire une sérieuse épreuve prébaptismale [7]. Malheureusement les difficultés extérieures et intérieures, la pénurie de personnel en face de l'immense travail de relèvement à accomplir et des nombreuses foules postulant leur entrée dans l'Église empêchèrent toute organisation sérieuse et stable du travail de conversion [8].

Lors de la reprise des missions africaines, à partir du milieu du XIX^e siècle, le travail apostolique, entravé par les difficultés de fondation, ne s'organisa que lentement. Les stations missionnaires étaient trop dispersées, les ouvriers apostoliques trop peu nombreux et la population indigène trop attachée au paganisme et trop peu abordable.

D'ores et déjà cependant, le P. Libermann donne aux Spiritains de sages conseils. Dans son mémoire, envoyé à la Propagande en 1846, et dans des lettres adressées à ses missionnaires, il demande instamment que l'on procède avec méthode dans la fondation des stations. Il faut donner à la mission une organisation «solidement attachée au sol», particulièrement apte à procurer à l'Église tous les éléments indigènes, prêtres, catéchistes et autres, dont elle aura besoin dans l'avenir [9]. Le temps est un

---

5 Cfr J. Jennes, C.I.C.M., Het Godsdienstonderricht in China, Brasschaat, 1942, p. 114-117.

6 Pour l'histoire contemporaine du catéchuménat en Chine, cfr J. Jennes, op. cit., p. 143-145, 156-179. Voir aussi J. Beckmann, S.M.B., Die Katholische Missionsmethode in China in neuester Zeit (1842—1912), Immensee, 1931, p. 178-191.

7 Cfr Hildebrand, Le martyr Georges de Geel et les débuts de la mission du Congo, 1645—1652, Anvers, 1940, p. 232-233.

8 Cfr Hildebrand, op. cit., p. 281-290; et L. Kilger, Die Taufpraxis in der alten Kapuzinermission am Kongo und in Angola, NZM, t. V, 1949, p. 30-46, 203-216.

9 Cfr Mgr J. Gay, La doctrine missionnaire du Vénérable Père Libermann, Paris, 1945, p. 125.

facteur essentiel dans le travail apostolique: «Il faut travailler avec persévérance à l'instruction de ces peuplades abandonnées; . . . on ne verra pas de sitôt le fruit des sueurs répandues . . . Il faut semer et attendre patiemment que le bon grain soit levé» [10]. Ailleurs encore le P. Libermann insiste sur la patience et la persévérance dans le travail apostolique [11]. N'ayant pas de juridiction ecclésiastique sur les territoires de mission, il ne pouvait prescrire de règles plus précises: mais ses conseils produiront leurs fruits.

Les instructions de Lavigerie, le fondateur des missions des Grands-Lacs, sont restées célèbres. En sa qualité de Délégué apostolique de l'Afrique Équatoriale, il a toute l'autorité nécessaire pour imposer à ses Pères Blancs des directives précises concernant leur travail apostolique. Son expérience de l'Afrique du Nord ainsi que ses connaissances peu ordinaires de l'histoire de l'Église et des missions lui permettent de constituer peu à peu tout un programme d'apostolat [12]. Nous nous bornerons à étudier ici d'un peu plus près ses directives concernant la préparation au baptême [13].

Tout comme les Monita l'ont déjà fait pour l'Extrême-Orient, Lavigerie, dans l'élaboration de ses règles, se base, d'une part, sur l'expérience acquise dans les missions africaines, d'autre part, sur l'exemple de l'Église primitive dont il compare volontiers la situation dans le monde gréco-romai à celle de l'Église naissante en Afrique centrale. In insiste d'abord sur la situation morale et religieuse de la population indigène des Grands-Lacs: sa religion semble assez rudimentaire et encombrée de nombreuses pratiques superstitieuses; son sens moral aussi paraît peu développé. On procédera donc avec prudence et par étapes aussi bien dans la prédication des vérités chrétiennes que dans la révélation des exigences morales du christianisme [14]. Il veut ainsi prévenir les nombreuses apostasies qui suivraient fatalement le baptême trop facilement accordé et finiraient par ruiner la mission [15]. Il faut, dit-il, «préparer l'entrée au bercail à des multitudes qui y entreront si on les y mène peu à peu et qui briseront tout, si on veut trop précipiter les choses» [16]. On doit aussi, dans

---

10 Ibid., p. 146.

11 Ibid., p. 123; 143-144;. Cfr aussi Engel, Die Missionsmethode der Missionare vom Heiligen Geist auf dem Afrikanischen Festland, Knechtsteden, 1932, p. 63-64.

12 Cfr L. Leloir, Un réaliste: Lavigerie, Grands-Lacs, Nouv. sér., n. 61-62-63, 1 févr. 1939, p. 1-48.

13 Pour l'ensemble du programme apostolique de Lavigerie, cfr J. Perraudin, Lavigerie, ses principes missionnaires, Fribourg-en-Suisse, 1941.

14 Instructions du cardinal Lavigerie, Maison-Carrée, 1939, p. 129-131. - Nous ne pouvons songer à reproduire ici les textes des Instructions. On en retrouvera les passages essentiels dans J. Perraudin, op. cit., p. 84-89, et J. Mazé, Idées principales du cardinal Lavigerie sur l'évangélisation de l'Afrique, Grands-Lacs, Nouv. série n. 53, avril 1938, p. 425-427.

15 Ibid., p. 132.

16 Lettre au P. Livinhac, du 10 février 1881; ibid., p. 210. Déjà pour la mission Nord-Africaine, il s'était opposé aux baptêmes isolés: «il faut, pour que les conversions soient solides, qu'elles aient lieu en masse, afin que les néophytes se puissent soutenir les uns les autres». Lettre du 28 avril 1873. Instructions, p. 29.

le même but, prévenir l'hostilité des grands, polygames endurcis pour la plupart: on les admettra au catéchuménat, où ils recevront l'instruction chrétienne, mais sans les baptiser tant qu'ils n'auront pas renoncés effectivement à la polygamie [17].

Pour ces motifs, un catéchuménat bien organisé, visible aux yeux de tous, s'avère indispensable. Ici Lavigerie communique son plan, longuement mûri et approuvé par la Propagande, concernant le rétablissement en Afrique de la discipline de l'Église primitive. Celle-ci avait établi trois ordres de chrétiens: les «Postulants», auxquels on enseignait les vérités fondamentales et la loi morale, les «Catéchumènes», instruits déjà des mystères chrétiens, enfin les baptisés ou «Fidèles» [18]. Il fait alors usage de toute son autorité pour imposer à ses missionnaires la même pratique: «Ils établiront, parmi leurs néophytes, trois ordres distincts: le premier sera l'ordre des «Postulants», auxquels on n'enseignera que les vérités fondamentales de l'ordre naturel, éclairé par la Révélation; . . . le second sera celui des «Catéchumènes» auxquels on exposera les vérités essentielles du christianisme, mais sans leur parler du culte et des sacraments autres que le baptême; enfin le troisième sera celui des «Fidèles», pour lesquels on n'aura plus de secrets» [19].

Lavigerie distingue donc bien deux étapes dans la préparation au baptême: le postulat et le catéchuménat [20]. Dans sa pensée, le catéchuménat est un état spécial, bien que transitoire, de la vie chrétienne. Les catéchumènes sont déjà à considérer comme des chrétiens, par la foi qu'ils professent en Notre Seigneur, et ils sont ainsi sur la voie du salut [21].

Du reste, le catéchuménat doit être ouvert à toutes les âmes de bonne volonté; il y faut donc admettre tous ceux qui le demandent, même s'ils sont polygames. On devra alors, d'une part, les instruire progressivement des vérités de la religion, et d'autre part, les exhorter pour que, par la prière, jointe à leurs efforts persévérants, ils en arrivent à vouloir observer intégralement la loi chrétienne [22]. Cependant seront seuls admis au baptême ceux qui donnent des garanties sérieuses de persévérance et qui, avec la grâce de Dieu, se sentent le courage de pratiquer complètement et jusqu'à l'effusion de leur sang la loi de Jésus-Christ. Aux autres,

---

17 Ibid., p. 134; 161-162; 250.

18 Un parallèle a été récemment tracé entre le catéchuménat ancien et le catéchuménat moderne par J. Thauren, S.V.D., Die altkirchliche und moderne Katechumenatspraxis, dans Blätter für die Missionskatechese, t. III, 1938, p. 38-42, 76-81.

19 Instructions du cardinal Lavigerie, Maison-Carrée, 1939, p. 133.

20 Le Père J. Beckmann, Die katholische Kirche im neuen Afrika, Einsiedeln, 1947, p. 251-252 à la suite de W. Ulms, Die Katechumenatspraxis der Weißen Väter, Missionswissenschaft und Religionswissenschaft, t. IV, 1941, p. 120-140, pense que Lavigerie parle de trois stades dans le catéchuménat: les postulants, les catéchumènes et les «electi». A la vérité, les electi de l'Église ancienne sont ce que Lavigerie entend ici par catéchumènes: dans ses écrits on ne trouve aucune trace, ni d'un troisième stade, ni du terme «electi» lui-même.

21 Instructions, p. 209, 219.

22 Ibid., p. 208-209.

on promettra de leur acocrder le baptême au moment où ils renonceront à la polygamie; même, s'il le faut, on ne le leur administrera qu'au moment de la mort [23].

Quant à la durée de cette initiation, Lavigerie la fixe à quatre ans: deux ans de postulat, deux ans de catéchuménat. Plus tard cependant il admet des exceptions, tant pour les catéchumènes qui font preuve de dispositions héroïques que pour les enfants des catéchumènes. Mais, dit-il, la règle ne regarde pas les exceptions, elle ne concerne que l'ensemble. Et dans l'ensemble il maintient, par un ordre formel, ses instructions précédentes. Elles ont reçu finalement l'entière approbation de la plus haute autorité de l'Église, du pape Léon XIII [24].

Ces règles de Lavigerie introduisent d'emblée le catéchuménat dans les missions des Grands-Lacs. Aussi bien par l'appel à l'Église ancienne que par la méthode qu'elles préconisent touchant l'instruction et la formation des catéchumènes, elles paraissent assez apparentées aux Monita. Elles les dépassent toutefois en fixant à quatre ans la durée du postulat et du catéchuménat; Lavigerie vise ici les conditions spéciales de l'apostolat en Afrique.

Les deux grands fondateurs des missions africaines ont dont prescrit des directives dictées par le souci d'établir en Afrique une Église solide et durable. Au contact de l'expérience, la préparation au baptême a cependant subi une évolution très marquée: après les tâtonnements du début, elle a été de mieux en mieux organisée et graduellement allongée. Ce développement, nous le retracerons ici en distinguant les diverses régions de l'Afrique noire [25].

---

[23] Ibid., p. 133, 208-209.

[24] Ibid., p. 208--209, 241-242. - A vrai dire, nous croyons même à une certaine dépendance de Lavigerie vis-à-vis des Monita et des méthodes appliquées par les missionnaires des Missions Étrangères en Extrême-Orient. Nous ne pouvons toutefois, dans le cadre de cet article, développer les arguments qui nous inclinent à accepter cette hypothèse. Outre les frappantes similitudes, qu'il faudrait relever avec soin et mettre en parallèle, d'autres indices convergent en ce sens, notamment les relations fréquentes que Lavigerie a entretenues, dès sa jeunesse, avec les Missions Étrangères, le fait qu'il les présente, à plusieurs reprises, à ses missionnaires comme le modèle à suivre dans la constitution de leur Société et dans leur apostolat, enfin le fait que les Monita, édités jusqu'à cinq fois par la Propagande durant le XIXe siècle, pouvaient difficilement échapper à son attention. Il semble donc bien que par Lavigerie, les Monita aient exercé une certaine influence, plutôt indirecte, sur l'introduction du catéchuménat moderne dans les missions africaines.

[25] Trente-neuf Instituts se dévouent actuellement aux œuvres d'apostolat dans les 198 circonscriptions de l'Afrique. Les plus importants sont: Pères Blancs, qui travaillent dans 36 circonscriptions ecclésiastiques; Spiritains: 26; Missions Africaines de Lyon: 17; Capucins: 12; Frères Mineurs: 11; Jésuites: 8; Oblats: 7; Missionnaires de Vérone: 6; Mill-Hill: 6; Bénédictins: 5; Missionnaires de la Consolata de Turin: 5; Scheutistes: 4. Les Pères Blancs et les Spiritains totalisent donc environ un tiers de l'occupation missionnaire de l'Afrique; vingt circonscriptions ecclésiastiques sont confiées au clergé séculier. On ne possède pas encore des renseignements complets sur toutes ces missions. Nous devrons donc nous contenter de résumer ce que nous connaissons d'après les publications existantes, tout en souhaitant que les études sur ce sujet se multiplient.

En Afrique-Occidentale française, les Spiritains n'imposent tout d'abord qu'une formation prébaptismale assez sommaire; ils le regretteront plus tard. Dans la suite, ils en étendent peu à peu la durée, et donnent aux convertis une instruction religieuse plus poussée et presque quotidienne. En Sénégambie, les expériences malheureuses du début les incitent à une plus grande sévérité: ils fixent finalement à deux ans la durée de la préparation au baptême. En Guinée française, une épreuve de dix-huit mois est prescrite au Synode de 1907; les Ordonnances de 1921 en constatent l'insuffisance et la portent à deux ans: elle ne peut être abrégée en aucun cas, sauf celui du danger de mort. En Nigeria, elle est fixée à une année dès 1898, à dix-huit mois en 1912, à trois ans à partir de 1918; durant la dernière année, elle comporte des catéchismes journaliers [26]. Dans les autres territoires de l'A.O.F., dont plusieurs sont confiés aux Missions Africaines de Lyon, la durée de l'épreuve subit une évolution parallèle: au Dahomey, elle est d'une année à partir de 1899; au Togo, d'une année à la côte et de deux ans et demi à l'intérieur du pays; à la Côte d'Or, elle est portée à une année en 1921, prolongée ensuite à deux ans et demi [27]. — Dans leurs onze circonscriptions ecclésiastiques du Soudan français et des régions environnantes, les Pères Blancs appliquent, dès le début, la méthode imposée par Lavigerie.

De même dans leurs missions de l'Afrique-Équatoriale française et de l'Angola, les Spiritains, développent graduellement la préparation au baptême. Au Cameroun les Pallotins lui fixent, en 1906, une durée variant entre dix-huit mois et deux ans; dans la suite ils la divisent en deux étapes, le catéchuménat de deux ans étant précédé d'un précatéchumenat à durée indéterminée [28]. Les Spiritains, qui occupent la mission depuis 1918, adoptent la même règle et la maintiennent durant le merveilleux mouvement de conversion qui a fait du Cameroun une des plus belles missions de l'Afrique [29]. — Au Gabon, la formation des convertis est organisée d'une façon assez caractéristique. Dès 1901 elle comporte deux ans de catéchismes quotidiens à la station, dont une année d'instructions prébaptismales, et, après le baptême, une année de préparation à la première communion. En 1902 déjà, elle est portée à trois ans, dont dix-huit mois sont consacrés à chaque stade, «l'expérience ayant démontré qu'en deux ans une instruction suffisante et une initiation pratique à la vie chrétienne ne peuvent être obtenues» [30]. — En Loango, les Spiritains imposent une épreuve de deux ans. Dans les missions de Brazzaville et de l'Oubangi-Chari, ils la fixent d'abord à deux ans, puis à trois ans [31]. En Angola, ils baptisent tout d'abord les esclaves après

---

26 A. Engel, Die Missionsmethode der Missionare vom Heiligen Geist auf dem Afrikanischen Festland, Knechtsteden, 1932, p. 63-68.
27 G. Mensaert, La préparation des adultes au baptême en terre païenne, R.H.M., t. XVI, 1939, n. 4, p. 523.
28 Ibid., p. 522-523.
29 A. Engel, op. cit., p. 68-69.
30 Ibid., p. 70.
31 Ibid., 71-72.

une instruction sommaire; ils introduisent plus tard une préparation d'un an, qu'ils portent, à partir de 1915, à deux ans au minimum [32].

Au Congo belge, les instructions élaborées dans les Conférences épiscopales détaillent longuement l'organisation de la préparation au baptême [33]. Sa durée est fixée à deux ans par la Conférence de 1907. Elle est maintenue par celle de 1911, et ne peut - ainsi que l'expérience l'a montrée, - être exceptionnellement abrégée que pour des raisons graves; il serait même souhaitable de la voir se prolonger. La Conférence de 1913 la porte à deux ans et demi et la divise en deux stades: un catéchuménat d'une année au moins, précédé d'un postulat. Le soin est laissé aux Ordinaires de déterminer la durée de ces deux étapes, et de veiller à l'assiduité des convertis aux instructions; l'épreuve devra être prolongée pour ceux qui se montreraient négligents ou qui ne donnaient pas de garanties suffisantes de persévérance [34].

Ces prescriptions sont maintenues dans les Conférences de 1932, de 1936 et de 1945 [35]. Elles ont une large répercussion dans les autres missions africaines. Ainsi l'auteur de «Xaverius, Esquisse d'un directoire ascétique à l'usage des missionnaires de la Compagnie de Jésus», dit que «pour la formation des catéchumènes, on peut s'inspirer des principes posés au Congo belge» [36]. De même le Directoire général des Missions des Spiritains, composé par Mgr Le Roy, divise en deux stades, postulat et catéchuménat, la préparation au baptême, et reprend à son sujet la plupart des règles établies par les Conférences du Congo belge: sa durée ne peut être inférieure à deux ans [37].

Tous les Ordinaires du Congo belge adoptent les conclusions des Conférences épiscopales; plusieurs d'entre eux introduisent même une formation prébaptismale plus longue. Les Pères Blancs, dans leurs six vicariats du Congo belge et du Ruanda-Urundi, la divisent en deux ans de postulat et deux ans de catéchuménat. Dans son vicariat du Haut-Kasai, Mgr De Clerq, C.I.C.M., prescrit la même pratique. Les Bénédictins et les Spiritains au Katanga ont porté sa durée à trois ans [38]. Dans quelques missions cependant elle est moins longue, mais elle est alors souvent rendue plus intense par des instructions plus fréquentes; elle atteint ainsi à peu près les mêmes résultats.

Sur les missions de l'Afrique du Sud et de Madagascar, nous ne possé-

---

32 Ibid., p. 75.

33 Les réunions ont eu lieu en 1907, 1910, 1013, 1919, 1923, 1928, puis en 1932, 1936, 1945. Pour les publications de leurs conclusions voir J. Rommerskirchen et J. Dindinger, Bibliografia Missionaria, Anno IX, 1942, Roma, 1946, p. 114-115.

34 G. Mensaert, La durée du catéchuménat au Congo belge, Bull. de l'Union Miss. du Clergé (belge), t. XVII, juillet 1937, p. 93-97.

35 Première Conférence Plénière, Léopoldville, 1932, p. 126-127, 132-135. Troisième Conférence Plénière, Léopoldville, 1945, p. 216-217.

36 A. Verwimp, De la formation morale et religieuse des Indigènes. Première Conférance Plénière, Léopoldville, 1932, p. 136-137.

37 Congrégation du S. Esprit et du Saint Cœur de Marie, Directoire général des Missions, Paris, 1930, p. 126-129. Voir aussi: A. Engel, op. cit., p. 77, nota 82. J. Beckmann, Die Katholische Kirche im neuen Afrika, p. 253.

38 G. Mensaert, art. cit., p. 96-97.

dons que peu de renseignements. Le Père A. Perbal, O.M.I., affirme qu'au Sud Africain une préparation de deux ans est généralement mise en vigueur [39]. A Madagascar, la durée semble être de deux ans dans le centre, d'une année au Betsiléo et dans le nord de l'île [40].

Dans les territoires anglais de l'Afrique Orientale, nous rencontrons surtout deux grandes Sociétés missionnaires: les Pères Blancs et les Spiritains. Les nombreuses missions des premiers sont situées à l'intérieur, autour des lacs Nyassa, Tanganyika et Victoria; les Pères Blancs y appliquent généralement l'épreuve de quatre ans, avec quelques variations dans la méthode. — Dans les trois grands vicariats de la côte, confiés aux Spiritains, une évolution très nette se produit vers un catéchuménat long et bien organisé. Après les tentatives des débuts, au cours desquelles on se limitait à l'œuvre du rachat et de l'éducation chrétienne des esclaves, on organise le travail apostolique parmi la population autochtone. Déjà en 1892 Mgr de Courmont distingue trois classes parmi ceux qui suivent les instructions: les néophytes, les catéchumènes et les «adhérents». Pour l'admission au baptême, il n'exige cependant qu'un catéchuménat d'un mois à la station même, à condition qu'après ce stage les catéchumènes connaissent les principaux mystères et prières et aient renoncé à la polygamie et aux pratiques païennes. Ici aussi l'expérience est favorable au prolongement du temps de l'épreuve: en 1902, on exige déjà une année à la station de Kiboscho, et un an et demi à celle de Matombo, qui est maintenant la plus florissante du vicariat de Bagamoyo. En 1909, le Directoire de Bagamoyo prescrit un an et demi. En 1912, la Conférence des Ordinaires de l'Est Africain conclut à la nécessité de trois ans de préparation: un an de postulat et deux ans de catéchuménat [41]. En 1937 enfin, le nouveau Directoire de Bagamoyo impose une épreuve de quatre ans et reprend la plupart des règles établies dans les Directoire général des Missions de Mgr Le Roy et les Instructions aux missionnaires des Ordinaires du Congo belge [42]. — Signalons enfin que dans le vicariat du Nil supérieur les candidats au baptême doivent se préparer durant deux à trois ans, et dans celui de Dar Es-Salam pendant trois à quatre ans [43].

Dans les missions modernes de l'Afrique noire, dès la fin du XIXe et surtout au XXe siècle, la préparation au baptême est donc progressivement prolongée et organisée de façon de plus en plus méthodique. Mus par le souci constant d'opérer des conversions stables et instruits par les premiers essais plutôt infructueux, les missionnaires introduisent partout une préparation prolongée au baptême, adaptée aux conditions locales et aux exigences de l'apostolat africain. L'importance d'une évolution aussi marquée et aussi généralisée ne saurait échapper à l'obser-

39 A. Perbal, Pastoralis Missionaria, pro manuscripto, p. 60.
40 G. Mensaert, La préparation des adultes au baptême en terre païenne, R.H.M., t. XVI, 1939, n. 4, p. 525.
41 A. Engel, op. cit., p. 76-77.
42 P. Bukkems, C.S.Sp., Het catechumenaat in Bagamoyo, XVe Missiologische Week, Nijmegem, 1937, p. 144-146.
43 G. Mensaert, art. cit., R.H.M., t. XVI, 1939 ,n. 4, p. 524.

vateur. D'autant plus qu'elle a été inspirée, non par des considérations théoriques ou méthodologiques, mais, en ordre principal, par l'expérience concrète du travais de conversion, faite simultanément dans toutes les parties de l'Afrique noire: partout, les mêmes raisons pratiques sont invoquées en faveur du catéchuménat prolongé [44].

Dans cette esquisse historique, nous nous sommes surtout attaché à rechercher les origines du catéchuménat moderne dans les missions africaines, puis à suivre son évolution dans l'élément le plus obvie de son organisation, à savoir sa durée. Dans la deuxième partie de notre étude, nous essayerons de compléter ces données en traçant un tableau d'ensemble de l'organisation actuelle de la préparation au baptême en Afrique noire. (à suivre)

Miscellanea.

Im ersten Heft 1950 der wiederum vierteljährlich unter dem alten Titel erscheinenden «Zeitschrift für Missionswissenschaft und Religionswissenschaft» (Münster) behandelt P. Dr. Th. Respondek CMM «Die Erziehung von Eingeborenen zum Priestertum in der Mariannhiller Mission» (S. 45-55). Ich weise hier umso lieber auf diese gründliche Studie hin, als sie meine eigenen diesbezüglichen Ausführungen in «Die kath. Kirche im neuen Afrika (Einsiedeln, 1947) S. 322 berichtigt und erklärt. Danach war der Unterbruch der Eingeborenen-Priesterbildung in Mariannhill (zu Beginn dieses Jahrhunderts bis nach dem ersten Weltkrieg) nicht, wie man aus den Zitaten von Huonder und Huss (a.a.O.) schließen könnte, auf irgendein wesentliches Versagen der Zulupriester selbst zurückzuführen, sondern auf die inneren und äußeren Schwierigkeiten des sich umbildenden Trappistenklosters in eine moderne Missionsgesellschaft und die Haltung des Apost. Vikars von Durban, die Respondek durch die besonderen Verhältnisse in Südafrika verständlich zu machen sucht. (S. 50/51.) Umso erfreulicher ist nach Überwindung dieser Hemmnisse der Aufschwung der eingeborenen Priesterbildung in dem neugebildeten Apost. Vikariat Mariannhill unter Bischof Ad. Fleischer (seit 1922), aus dessen Seminar bereits 15 einheimische Priester hervorgegangen sind.
Beckmann

*

Leider ist die schon seit langem für das Heilige Jahr 1950 angekündigte Ausstellung in Rom über einheimische christliche Kunst in den Missionsländern bisher noch nicht eröffnet. Doch wird man dort bestimmt wertvolle Überraschungen erwarten dürfen. Einen Vorgeschmack davon bietet ein Sonderheft «Jeunesse de l'art océanien dans les Missions des Iles» der «Missions Maristes d'Océanie» (Avril 1950, p. 26-56), das abgesehen von einem einführenden Artikel in die Wesensmerkmale ozeanischer Kunst Beiträge über christliche Architektur, Skulptur und Ornamentik in verschiedenen Missionen der Maristen der Südsee bietet. Vor allem die Bilder verraten deutlich, welche Fortschritte gerade in letzter Zeit in der Richtung einer bodenständigen christlichen Südseekunst erzielt worden sind. Der Name des Herausgebers dieses Sonderheftes, P. Patrick O'Reilly, bürgt auch für eine fachlich einwandfreie Darstellung.
Beckmann

[44] Le Père J. Beckmann, Die Katholische Kirche im neuen Afrika, Einsiedeln, 1947, p. 250-265, relève également ce fait et donne un exposé assez complet du travail de conversion intérieure exigeant un catéchuménat prolongé.

Verdienste eines Franziskaners um die koptische Grammatik.

Von P. Dr. Arduin Kleinhans O.F.M., Rom.

Bei seinem Aufenthalt im Orient (1616—1624) gelang es dem berühmten italienischen Reisenden Pietro della Valle, in Ägypten mehrere koptische Handschriften zu erwerben. Neben dem Psalterium und den 4 Evangelien gelangten koptisch-arabische Grammatiken von fünf verschiedenen Verfassern und zwei koptisch-arabische Wörterbücher mit beiläufig 6000 Wörtern in seine Hände [1]. Diese Schätze brachte er im Jahre 1626 nach Rom und suchte, hauptsächlich für die Grammatiken und Wörterbücher, einen Gelehrten, um sie ins Lateinische übersetzen zu lassen und so den europäischen Gelehrten zugänglich zu machen. Er fand den Franziskaner P. Thomas Obicini von Novara, damals Leiter des arabischen Studiums im Kloster von S. Pietro in Montorio auf dem Janiculus, der für die geplante Arbeit der geeignete Mann war. Denn er war bereits 10 Jahre Missionar in Palästina gewesen, wo er die arabische Sprache so vollkommen erlernt hatte, daß er in ihr predigen konnte. Während er in Aleppo weilte, wurde er von Papst Paul V. im Jahre 1616 zu einer Synode der chaldäischen Bischöfe nach Amida gesandt, um die Vereinigung dieser nestorianischen Bischöfe mit Rom zu betreiben. Es waren schon vorher durch Jesuiten diesbezügliche Verhandlungen geführt worden, aber die Orientalen hatten selbst vom Papste Franziskaner erbeten, mit der Begründung, daß diese die Sprache und die Gebräuche des Landes besser kennten. Die Bischöfe unterschrieben auch eine Glaubensformel, die P. Thomas nach Rom sandte, die aber dort als ungenügend abgelehnt wurde. Eine neue Formel von P. Thomas, den Bischöfen vorgelegt, wurde von diesen nicht mehr angenommen.

Im Jahre 1620 wurde P. Thomas Obicini Kustos des Heiligen Landes, und es gelang ihm, die Verkündigungskirche in Nazareth und die Kirche des heiligen Johannes des Täufers in 'Ain Karim, welche die Türken den Franziskanern entrissen hatten, wieder zurückzuerlangen und dem katholischen Gottesdienst zugänglich zu machen. Im Jahre 1621 reiste P. Obicini nach Rom, um dort über die Bedrückungen der Christen durch die Türken, insbesondere aber über den traurigen baufälligen Zustand der Kirche des Heiligen Grabes, die dem Einsturz nahe war, zu berichten.

Im Orient hatte P. Thomas die Notwendigkeit der Kenntnis der arabischen Sprache für eine ersprießliche Tätigkeit der Missionare kennen gelernt und daher machte er der neugegründeten Kongregation der Propaganda Fide den Vorschlag, im Kloster von S. Pietro in Montorio auf dem Janiculus für die Franziskaner, die für die Missionen in Palästina und im nahen Orient in Betracht kamen, ein Studium der arabischen Sprache einzurichten, und bot sich selbst als deren Lehrer an. Die Kongregation billigte seinen Vorschlag und errichtete das genannte Studium mit P. Thomas als dessen Leiter.

Obicini begnügte sich nicht bloß mit dem mündlichen Unterricht des Arabischen, sondern übersetzte auch die arabische Grammatik des Muhammed ibn Daud Alsanhagi, genannt Giarumia, und das syro-arabische Wörterbuch des Elia bar Sinaja zum Nutzen aller arabisch Lernenden ins Lateinische; ebenso gab er eine Einleitung in die Logik in arabischer Sprache heraus. Die Ordens-

[1] Die Grammatiken und Wörterbücher sind erhalten im Codex Vaticanus coptus 71.

bibliographen [2] schreiben ihm auch die Übersetzung einer koptischen Grammatik und eines ebensolchen Wörterbuches zu [2], aber über diese Arbeiten war bis zum Jahre 1948 vollkommenes Dunkel verbreitet. Nun ist aber Licht in die Sache gekommen durch eine Schrift des Regularkanonikus Arnold Van Lantschoot, «Scriptor Orientalis» der Vatikanischen Bibliothek [3].

Wie schon oben bemerkt, übergab Pietro della Valle die von ihm aus Ägypten nach Rom gebrachten Grammatiken und Wörterbücher dem P. Thomas Obicini zur Übersetzung ins Lateinische. Diese Übersetzung ging allerdings sehr langsam vonstatten, weil P. Thomas mit anderen Arbeiten, unter denen auch die Mitarbeit an der arabischen Bibelübersetzung, welche die Propaganda vorbereitete, war, überhäuft war. Trotzdem konnte Pietro della Valle im April 1630 seinem Freunde Johann Morin mitteilen, daß die Übersetzung auf gutem Wege sei und daß alles für ihren Druck vorbereitet, ja daß bereits koptische Lettern für die Propaganda-Druckerei gegossen seien. Leider wurde das Werk nicht vollendet, weil P. Obicini am 7. Nov. 1632 starb. Daraufhin wandte sich Pietro della Valle an den bekannten Jesuiten Athanas Kircher, der dann die lateinische Übersetzung der Grammatik des Johann as-Samannudi und des Abn Katib Qaysar, sowie die Wörterbücher des Abu'l-Barakat ibn Kabar und des Al-Mu'taman abu Ishag ibn al-'Asal übersetzte und unter dem Titel «Lingua ægyptiaca restituta», im Jahre 1643 zu Rom herausgab.

Da sich im Nachlaß des P. Obicini nichts von seiner Übersetzungsarbeit vorfand, weil eben Pietro della Valle die Arbeit dem P. Kircher übertragen hatte und dieser von der Arbeit Obicinis in seiner Ausgabe nichts erwähnte, galt die Arbeit des P. Thomas als verschollen. Da zeigte am 9. Mai 1938 Frl. Maria Morseletto, die in der Vatikanischen Bibliothek mit der Inventar-Aufnahme der lateinischen Borgia-Handschriften beschäftigt war, dem Herrn Kanonikus Van Lantschoot ein Paket mit beschriebenen Blättern und gedruckten Broschüren. Man kann sich nun das Staunen des Herrn Kanonikus vorstellen, als er in dem Paket einen Teil der lateinischen Übersetzung der koptischen Grammatiken und Wörterbücher, «Scala» genannt, vorfand, die Obicini gemacht hatte. Es waren 51 Papierblätter in der Größe von 210×140 mm, welche als lateinische Borgia-Handschrift 769 figurieren.

Die Borgia-Handschrift enthält von den fünf Grammatiken und den zwei Vokabularien, die sich im Cod. Vat. copt. 71 finden: 1) die ganze Übersetzung der Grammatik des Johann as-Samannudi. 2) ein Stück des Endes der Grammatik des Al-As'ad abu'l-Farag ibn al-'Assal, und vom unvollendeten Anfang der Grammatik des Johann al-Wagih al-Qalyubi, 3) den unvollendeten Anfang des Wörterbuches des Abu'l-Barakat.

Wie P. Thomas Obicini seine Übersetzungsarbeit vollbrachte, zeigt die Veröffentlichung des Herrn Kanonikus van Lantschoot, in der sie (Seite 1—86) genau herausgegeben ist. Die rechte Seite der Handschrift ist in zwei Kolumnen eingeteilt, von denen die linke den Originaltext aus Cod. Vatican. copt. 71 transscribiert enthält. Auf der rechten Kolonne ist die lateinische Übersetzung der letzteren mit vom Übersetzer eingefügten koptischen Wörtern zur Erklärung. Die linke Seite der Handschrift enthält die italienische Übersetzung des auf der rechten Seite stehenden arabisch-koptischen Textes und die Trans-

---

2 Orbis seraphicus II De Missionibus, Ad Claras Aquas 1886, Appendix, 877. - F. Waddingus, Scriptores Ordinis Minorum, Romae, 1906, 217. - H. Sbaralea, Supplementum ad Scriptores, pars III, Romae 1936, 317.

3 Un Précurseur d'Athanase Kircher Thomas Obicini et la «Scala», Vat. Copte 71 (Bibliothèque du Muséon, Volume 22). - Louvain, Bureaux du Muséon Mont Saint Antoine, 1948. In-8, pp. XV, 86.

skription der koptischen Wörter samt deren in Ägypten im 17. Jahrhundert üblichen Aussprache.

Daraus ersehen wir, daß P. Thomas seine Übersetzung nicht nur für kirchliche, des Lateinischen kundige Kreise, sondern auch für solche bestimmte, die des Lateinischen nicht mächtig waren. Es ist nur zu bedauern, wie Van Lantschoot bemerkte (S. XIII), daß Obicini seine Arbeit nicht vollenden konnte. Nichtsdestoweniger gebührt ihm der Ruhm, den europäischen Gelehrten den Weg zur Kenntnis der alten Sprache Ägyptens eröffnet zu haben. Daher kann nicht Kircher als der erste bezeichnet werden, der auf die Wichtigkeit der Werke des koptischen Philologie hingewiesen hat [4]; er hat mindestens zwei Vorläufer: Pietro della valle und Thomas Obicini [5].

Dem hochw. Herrn Kanonikus Van Landtschoot aber gebührt unsere Anerkennung und unser Dank für seine Veröffentlichung.

Der erste Priester Amerikas.

Von P. Dr. Benno Biermann O.P.

War der erste Priester in Amerika Pedro de Arenas? Die Biblioteca Missionum Bd. II führt ohne jede Kritik S. 1 Nr. 2 als Beweis für die Tätigkeit eines Pedro de Arenas einen Bericht von ihm selber an, der in der Biblioteca Nacional zu Madrid Cod. J. 34 fol. 191/192 erhalten sei, den P. Fidel Fita S. J. in Boletin de la Academia de la Historia XVIII (Madrid 1891) p. 551/554 veröffentlicht habe. P. Streit spricht darüber weiter in ZM IX (Münster 1919) in dem Artikel: Die ältesten Dokumente der amerikanischen Missionsgeschichte S. 133 f. Schmidlin zitiert diesen Artikel in seiner Missionsgeschichte (S. 292) ohne einem Zweifel Raum zu geben. Tatsächlich ist jedoch dieser Bericht mehr als zweifelhaft. In dem Dokument (jetzt MS 3048 f. 191r-v) liegt tatsächlich kein Originalbericht vor. Es handelt sich vielmehr um einen Brief des Don Sebastian Agral in Villatolas an seinen Freund Juan d'Arenas Arinero y Montalvo S. J. in Madrid vom 13. Januar 1648, in dem er einen Auszug bringt aus einer handschriftlichen Geschichte «de los Arenas». Von dieser schreibt er: que está tan vieja y destrozada como V. Pd. sabe, si es que se acuerda, que es maravilla, pues parece averse escrito el año 1520 el Licenciado Juan Arinero y Montalvo. Dann wird die Geschichte des Pedro de Arenas erzählt. Bei der Rückkehr des Columbus sei Pedro in Amerika geblieben bei den zurückbleibenden Spaniern und habe Columbus Briefe für seine Brüder mitgegeben, denen die Einzelheiten entnommen seien.

Der Brief soll also dem Interesse einer Familien-Geschichte dienen, beruft sich auf Dokumente, die nicht mehr existieren und eine etwa 130 Jahre früher geschriebene Geschichte, nach der man offenbar nicht mehr fragen darf, da sie völlig zerfällt. Der Herausgeber P. Fita erklärt selbst, daß die Angaben einer Bestätigung bedürfen, vor allem aus Genua, wo tatsächlich eine Kirche de San Pedro de Arenas bestand, und dann in Villatolas, wo die Nachforschungen «wie ich auf Grund eines heute von D. Jeronimo de Arenas empfangenen Briefes hoffe, nicht völlig ergebnislos sein werden». Aber seit dem 26. Sept. 1889, als dies geschrieben wurde, hat man von einer weiteren Bestätigung nichts gehört, sodaß wir nicht berechtigt sind, hier von einer gesicherten Nachricht zu sprechen.

---

[4] Vgl. A. Mallon, Une Ecole de savants égyptiens au Moyen-âge, in Mélanges de la Faculté orientale de l'Université Saint Joseph, I, Beyrouth 1906, 111.

[5] Van Lantschoot, S. XIV.

Monumenta Nipponica

von Prof Dr. Joh. Beckmann, S.M.B.

Es ist auffallend, wie stark die äußerlich so bescheidene Kirche Japans, speziell in ihrer heroischen Zeit, der Kirishitan-Periode, die Aufmerksamkeit der Forscher erregt hat. Für den Auftrieb dieser Studien haben sich vor allem die um die Mon. Nipp. gescharten Kreise große Verdienste erworben. Auf den reichen Inhalt der ersten Bände dieser Sammlung konnte bereits in einer frühern Übersicht hingewiesen werden [1]. Unterdessen sind uns auch die bis 1943 erschienenen Bände zugekommen, die wir wiederum vom Standpunkte der Missionsgeschichte aus würdigen möchten [2].

P. Humbertclaude S.M. legt ergänzende Notizen aus verschiedenen Quellen zum Leben des 1608/9 aus der Gesellschaft Jesu ausgetretenen Bruders Fabian vor, der aus einem geistvollen Verteidiger des Glaubens in «Myôtei Mondô» [3] ein scharfer Gegner des Christentums in der Verfolgungszeit wurde [4]. — Der Beitrag von Joh. Laures S.J. über Takayama Ukon [5] soll, wie der Untertitel andeutet, keine Biographie des bedeutenden japanischen Katholiken und Feldherrn, der 1614 in der Verbannung von Manila für die christliche Sache in Japan starb, sein, sondern ergänzende Einzelbeiträge aus zeitgenössischen, vor allem ungedruckten Quellen der Jesuiten, zu der ersten bedeutenden Biographie von Kataoka Yakichi (1936, japanisch) bieten. Es sind gleichzeitig Vorstudien für die 1948 erschienene Monographie des Autors «Takayama Ukon und die Anfänge der Kirche in Japan» [6]. Da eine deutsche Bearbeitung bereits seit längerer Zeit druckfertig bereit liegt, aber leider immer noch nicht gedruckt werden konnte, bleibt dieser Aufsatz vorderhand noch das Beste, was in einer europäischen Sprache über den wohl bedeutendsten Katholiken Japans in der alten Zeit geschrieben wurde. — Die Studie über den «ersten Tabak in Japan» wird durch die gründliche Art, wie Dorotheus Schilling O.F.M. die Untersuchung führt, zu einer Arbeit mit vielfach missionsgeschichtlichem Einschlag [7]. Als 1601 der von Ieyasu als Gesandter nach den Philippinen gesandte Franziskaner Hieronymus de Castro nach Japan zurückkehrte, brachte er u. a. als Geschenk auch Tabaksamen mit. Der Bericht über diese Expedition vom Begleiter des Paters, Br. Pedro de Burgillos, der als Arzt auf den Philippinen speziell die Heilkraft des Tabaks kennen gelernt hatte, wird vom Verfasser in den Mittelpunkt der Untersuchung gerückt und anhand anderer Quellen gründlich analysiert. Er wird auch in die großen Zusammenhänge über die Verbreitung des Tabakgebrauches, speziell des Rauchens, und der besondern Geschicke desselben in Japan gestellt.

Prof. Naojirô Murakami veröffentlicht ein scheinbar unbedeutendes Dokument, einen Kalender in japanischer Sprache [8]. Die aus Nagasaki stammende Handschrift wurde 1787 kopiert und zwar nach einem Original des Jahres 1634, woraus der Autor mit Recht schließt, daß in diesem Jahr der letzte Kalender für die Christen in Japan aus Manila gebracht werden konnte, der dann Jahr für Jahr mit den Hauptfesten von den Christen abgeschrieben und aufbewahrt wurde, um dadurch mit dem liturgischen Leben der Gesamtkirche, von der sie getrennt leben mußten, verbunden

---

1 Vgl. NZM I (1945), 145-150.
2 Monumenta Nipponica. Studies on Japanese Culture, Past and Present. Sophia University, Tokyo. IV (1941), 2, p. 327-686, V (1942) 610 pp., VI (1943) 492 pp. — Widrige Umstände, zumal Erkrankung, verzögerten leider diese schon länger fällige Rundschau, was die Leser gütigst entschuldigen wollen.
3 Mon. Nipp. I, 525-548, II 237-267.
4 Notes complémentaires sur la biographie de l'ex-Frère Jésuite Fabien. IV (1941), 617-621.
5 Takayama Ukon. A Critical Essay. V (1942), 86-112.
6 Vgl. NZM V (1949), 216.
7 V (1942), 113-143.
8 An Old Church Calendar in Japanese. V (1942), 219-224.

zu bleiben. — Prof. Arimichi Ebisawa zeichnet ein Lebens- und Charakterbild des ersten japan. Jesuiten, des Br. Lourenço (Ryôsai, † 1592), der von Franz Xaver 1550 getauft, den ersten Missionaren als Katechist und Prediger an verschiedenen Orten, bes. in Miyako (Kyoto), ausgezeichnete Dienste leistete[9]. — P. Humbertclaude S.M. bietet zwei weitere Untersuchungen zur japanischen Pressegeschichte, näherhin des Katechismus. In dem einen wird der Text (in dreifacher japanischer Übersetzung) der 10, bzw. 11 Glaubenssätze geboten, welche die Christen auswendig zu lernen und mit den täglichen Gebeten aufzusagen pflegten und die sich dadurch durch die Jahrhunderte der Verfolgung hindurch lebendig erhielten[10]. Im zweiten wird die Verfasserfrage des zweibändigen für die japanische Christenheit bestimmten Katechismus behandelt, dessen Grundzüge (auf Grund der vorhandenen Katechismen) von Valignano, dessen lateinische Textgestaltung aber von dem portugiesischen Jesuiten Cosmas de Magalhaens herrühren[11].

Anhand japanischer Quellen und neuerer örtlicher Untersuchungen kann R. Tassinari S.S, genauere Einzelheiten über den Tod und die mutmaßliche Begräbnisstätte des italienischen Weltpriesters J. B. Sidotti bieten, der 1708 in Japan landete und 1717 in einer engen Kerkerzelle erstickte oder verhungerte. Diese Strafe wurde nach einer mildern Haft verhängt, als bekannt wurde, daß er sich missionarisch betätigt und einen Wächter mit seiner Frau getauft hatte[12]. — I. M. Braga veröffentlicht leider nur in englischer Übersetzung, ohne den portug. Originaltext, einen anonymen zeitgenössischen Panegyricus über Leben und Werk Valignanos († 1606), aus der bekannten Sammlung «Jesuitas na Asia» in der Ayuda-Bibliothek in Lissabon[13].

Hubert Cieslik S.J., einer der besten Kenner der Verfolgungszeit des 17. und 18. Jahrhunderts erschließt, mit seiner Arbeit über die sog. Nanbangi-Romane (Nanbangi = Tempel der Südbarbaren, die gewöhnliche Bezeichnung für die kath. Kirche in Kyoto) eine ganz neue Quellengattung für die Missionsgeschichte[14]. Nicht als ob diese Romane, die, wie die zahlreichen Manuskripte noch deutlich verraten, sehr weit im Volke verbreitet waren, als Quellen historischer Begebenheiten in Frage kämen (obwohl vieles darin geschichtlich echt und wahr dargestellt wird), aber sie zeigen doch, und zwar äußerst lebendig, welche Anschauungen jahrhundertelang im Volke über das Christentum verbreitet waren und durch den Druck verschiedener dieser Werke in der Meiji-Zeit noch lange lebendig erhalten wurden. Weiterhin sind sie, obwohl in antichristlicher Tendenz geschrieben, doch vielfach ungewollte Zeugen von dem, was auf die Japaner am nachhaltigsten von christlichem Beispiel oder christlicher Lehre nachgewirkt hat. Die Analysen und Auszüge, die der Autor aus ca. 40 handschriftlich überlieferten Romanen dieser Art bietet, dürften den künftigen Historiker der Kirishitan-Periode wertvollste Anregungen bieten[15].

Die Arbeit von Dorotheus Schilling O.F.M. über Oderich von Pordenone[16]

---

9 Irmão Lourenço the First Japanese Lay-Brother of the Society of Jesus and his Letter. V (1942), 225-233. Der 1560 an die Christen in Bungo geschriebene Brief ist leider nur in portugiesischer Übersetzung erhalten.

10 Doctrina en dix articles et Doctrina en onze articles. V (1942), 234-243.

11 Cosme de Magalhaens et le catéchisme latin de Valignano. V (1942), 244-245.

12 The End of Padre Sidotti. Some New Discoveries. V (1942), 246-253.

13 The Panegyric of Alexander Valignano S.J. V (1942), 523-535.

14 Nanbanji-Romane der Tokugawa-Zeit. VI (1943), 13-51.

15 Angesichts dieser oder ähnlicher Arbeiten - eine Reihe wurde bereits in der ersten Übersicht über die Mon. Nipp. gewürdigt - klingt es wirklich naiv, wenn P. H. van Straelen SVD, Die heutige Lage Japans und dessen Missionsprobleme, Münster 1949, 41 (vgl. die Bemerkung NZM V, 1949, 305) schreiben kann: die Missionsgeschichte «ist bisher nur einseitig gewesen: als Quelle benützte sie nur Berichte der Missionare, die römischen Archivalien und ähnliche Unterlagen, von dem, was die Asiaten, namentlich die Nichtchristen, sagen, war selten die Rede». Wer die Mon. Nippon., die der Autor allerdings nicht nennt, auch nur flüchtig durchsieht, wird sofort sehen, daß darin mehr von dem, was die Japaner sagten, die Rede ist als von dem, was Europäer berichteten. Das gilt noch mehr von den ausführlichen Besprechungen japanischer Werke über die Kirishitan-Periode, wodurch diese wenigstens inhaltlich auch dem europäischen Historiker erschlossen werden (vgl. z. B. in den hier besprochenen Bänden V (1942), 271, 575 ff, 579 f, 584 f, VI (1943), VI—X

wurde bereits an anderer Stelle gewürdigt [17]. — Anhand der gedruckten, aber in europäischen Bibliotheken wohl selten erreichbaren Quellen (wie z. B. der Guam New Letters, 1909—1924, und des Guam Recorder, bis 1941) und noch mehr der ungedruckten, bes. aus dem Generalarchiv der Gesellschaft Jesu, bietet Henri Bernard S.J. einen geschichtlichen Überblick über die wichtigsten Missionsereignisse der vom Weltverkehr weitab gelegenen Inselwelt der Marianen, Karolinen und Palau [18]. Der Nachdruck liegt auf genauen bibliographischen Angaben der einzelnen Quellen, die aber so aneinander gereiht sind, daß sie auch einen ausgezeichneten geschichtlichen Überblick vermitteln [19].

Joh. Laures S.J. führt gegenüber Steichen den Nachweis, daß die beiden Söhne der katholischen Daimyô sich an den Kämpfen Hideyori's gegen Tokujawa Ieyasu (1615/18) nicht beteiligten, da der eine bereits gestorben war und der andere in der Verbannung von Manila lebte [20]. Eine Einladung Hideyori's an die beiden katholischen Führer, in seinem Kastell zu Osaka Zuflucht zu suchen, ist höchst unwahrscheinlich. Das Gerücht wurde wahrscheinlich verursacht durch eine Einladung an Takayama Ukon, an seiner Seite zu kämpfen, eine Einladung, die den Verbannten nicht mehr erreichte. — Prof. Naoyiro Murakami gibt eine zusammenfassende Darstellung über die Gründung und kurze Existenz des Jesuiten-Seminars zu Azuchi, das auf Veranlassung Valignanos für den Miya-Distrikt 1581 gegründet wurde, aber schon 1582 nach dem Tode des großen Gönners Nobunaga wieder aufgegeben werden mußte [21]. — Die Studie von F. J. Schütte S.J., Ignatianische Exerzitien im frühchristlichen Japan (V, 1943, 375-390), wurde bereits früher besprochen [22].

[die wertvolle Bibliographie der Werke von Masahuru Anesaki], 451 ff, 456 f). — Auch der Vorwurf, die Missionare kännten zu wenig die japanischen Religionen, ist in dieser Verallgemeinerung nicht angebracht. Oder hat der Verfasser wirklich nie von den 7 inhaltsreichen Bänden der «Melanges Japonais» der Pariser Missionare (1904—1910) gehört oder von den Werken des P. J. M. Martin, von den Arbeiten in den Mon. Nippo. ganz zu schweigen? (Vgl. auch die in Anm. 17 genannte Arbeit von P. Dor. Schilling.) Auch der lebendige Kreis um «Phos Xristou» scheint dem Verfasser ganz entgangen zu sein, denn sonst hätte er auch nicht so verallgemeinernd über den Mangel an Anpassung geschrieben (vgl. z. B. nur die zusammenfassende Studie von Hub. Cieslik S.J., Kirche und Brauchtum in der japanischen Mission, MR III (1940, 238-248). So wahr und beherzigenswert auch manche Ausführungen des Verfassers sind, sie werden durch solche ungerechte Urteile und Vorwürfe vergiftet, die gerade die Japanmissionare nicht verdient haben. — Ähnliches ließe sich übrigens auch anhand der Mon. Serica für die chinesischen Missionen nachweisen.

16 War der Franziskaner Oderich von Pordenone im 14. Jahrhundert in Japan? VI (1943), 86-109.

17 Vgl. NZM II (1946), 233. — Bei dieser Gelegenheit möchten wir aber auf eine andere Studie des gleichen Verfassers hinweisen. Unter dem Titel «Benemerenze delle Missioni cattoliche nel campo della scuola e della scienza» veröffentlicht er in dem Sonderheft «Le Missioni cattoliche e la cultura nel mondo» der «Quaderni della cultura nel mondo» I (Roma, 1949), 21-34, eine kurze, aber wissenschaftlich ausgezeichnete Zusammenfassung über die Verdienste des Missionsschulwesens im alten und neuen Japan und über die wissenschaftlichen Leistungen der katholischen Missionare in Japan. Im letzten Abschnitt hätten wir gerne auch den Namen eines P. Cesselin gesehen. Es ist übrigens der einzige Beitrag dieser scheinbar neuen Zeitschrift, der wissenschaftlichen Ansprüchen genügt. Die übrigen bewegen sich sowohl inhaltlich wie vor allem der Form nach mehr in volkstümlichen Bahnen.

18 Les Iles Mariannes, Carolines et Palau. Essai d'Inventaire des sources historiques avant le XIXe siècle. VI (1943), 172-201.

19 Für den S. 181 erwähnten Aufenthalt des Franziskaners Juan Pobre de Zamora vgl. auch dessen ausführl. Originalbericht im Arch. Ibero-Americ. II (1942), 21-42.

20 Were the Takayamas and Naitos envolved in Hideyorit's Plot? VI (1943), 233-244.

21 The Jesuit Seminary of Azuchi. VI (1943), 370-374.

22 Vgl. NZM V (1949), 76. — Als Ergänzung zu den beiden von Prof. Leo Magnino herausgegebenen Heften «Pontificia Nipponica» (Rom 1947/1948) veröffentlichte P. J. Schütte eine Liste von 36 päpstlichen Schreiben, welche die Japan Mission der Kirishitan Periode betreffen und die von Magnino nicht gekannt und abgedruckt wurden (Unbeachtete und unbekannte päpstliche Japan-Schreiben). Arch. Hist. S. J. XVII (1948), 173-178.

J. A. Abranches Pinto und Henri Bernard S.J. legen eine bis ins einzelne gehende Instruktion Valignanos an P. Nuño Rodrigues, dem Begleiter japanischer Edelknaben nach Europa, im portugiesischen Urtext und in französischer Übersetzung vor [23]. Von den 56 Abschnitten der Instruktion werden aber nur 25 (3-18, 47-55), die sich direkt auf die japanische Gesandtschaftsreise beziehen, abgedruckt und mit erklärenden Anmerkungen versehen [24]. — Henri Bernard S.J. untersucht kurz die Quellen, auf welche sich Spinoza für seine Ausführungen über Japan (und China) stützte, und findet, daß außer dem holländischen Werke des Varenius auch die Berichte der Jesuiten in Frage kamen [25]. — 1942 veröffentlichte P. Humbertclaude S.M. Recherches sur deux catalogues de Makao (1616 et 1632) (Sociedade Luso-Niponica, Toquio), welchen er verbessernde und ergänzende «Suppléments aux ‚Recherches sur deux catalogues de Makao' (1616 et 1632)» hinzufügt, währnd P. Laures S.J. auf die große Bedeutung der Arbeiten P. Humbertclaudes aufmerksam macht und daraus weitere Ergänzungen zu alten Jesuiten-Drucken in Japan bringen kann [26].

*

Mit dem 6. Bande (1943) bricht die Reihe der herrlichen Mon. Nippon. ab. Unsere kurze Inhaltsangabe, die, dem Charakter der Zeitschrift entsprechend ja nur die missionsgeschichtlichen Beiträge berücksichtigen konnte, zeigt den Kennern zur Genüge, welch ungeahnte Bereicherung die Missionsgeschichte Japans durch die bereits veröffentlichten Arbeiten erfahren hat. Um jedoch den vollen Wert der Mon. Nippon. zu ermessen, müßten auch die vielfach umfangreichen Untersuchungen und Quellenpublikationen rein japanologischer Art beachtet werden. Gerade durch diese Arbeiten hat sich die Arbeitsgemeinschaft der Sophia-Universität eine führende Stelle innerhalb der internationalen Japanologie gesichert. Das wird schon rein äußerlich durch die Tatsache erhellt, daß ein Teil der Bände bereits vergriffen war, bevor er in Europa überhaupt bekannt wurde. Umso bedauerlicher ist es, daß das groß angelegte Unternehmen dem Kriegsmoloch und den Nachkriegswirren zum Opfer gefallen ist; denn wie die Monumenta Serica den Weltruf der Fu Yen Universität in Peking begründeten, so haben die Mon. Nippon. die Sophia-Universität in Tokyo weit über die Landesgrenzen hinaus bekannt gemacht. Und diese Tatsache ist ja für eine Missionsuniversität von grundlegender Bedeutung, gerade im Hinblick auf die missionarischen Aufgaben als geistiges Zentrum. Deshalb hoffen wir zuversichtlich, daß es den interessierten Kreisen in Tokyo bald gelingen möge, die Veröffentlichung dieser für die gesamte Japanologie und im besondern für die japanische Missionsgeschichte unentbehrliche Reihe der Halbjahres-Bände in einer nicht zu fernen Zeit wieder aufnehmen zu können.

*

Neben den Mon. Nippon. wurde von der Sophia-Universität auch größere Arbeiten in den **«Monumenta Nipponica Monographs»** herausgegeben, von denen uns P. Joh. Laures S.J. noch zwei Veröffentlichungen der Kriegsperiode zur Verfügung stellen konnte. Es handelt sich zunächst um ein Ergänzungsheft zum «Kirishitan Bunko» [27]. Diese großangelegte Bibliographie wurde bereits früher ausführlicher gewürdigt [28]. Da das Werk in einigen Monaten ausverkauft war und zunächst nur durch einen photomechanischen Neudruck ersetzt werden konnte, machte sich bald das Bedürfnis geltend, die notwendigen Ergänzungen und Verbesserungen gesondert herauszugeben. Besonders willkommen sind darin die Ergänzungen zur Geschichte der alten Jesuitendrucke in Japan (S. 1-14), die zwar keine bedeutenden Neuentdeckungen melden kön-

---

23 Les Instructions du Père Valignano pour l'ambassade japonaise en Europe, Goa, 12 déc. 1583; VI (1943), 391-403.

24 Es sei hier auf das abgewogene Urteil Valignanos hingewiesen, daß H. Bernard-Maitre aus einem Brief von 1579 an den General der Gesellschaft Jesu über die Glaubwürdigkeit der Briefe und Berichte von Missionaren mitteilt (S. 396), ein Urteil, das ein Licht wirft auf den Quellenwert der gedruckten Lettere, Avisi etc.

25 Spinoza et le Japon. VI (1943), 428-431.

26 VI (1943), 434-444.

27 Supplement to Kirishitan Bunko, By Joannes Laures S. J. 44 pp. Sophia University, Tokyo 1941.

28 Vgl. NZM I (1945), 148.

nen, aber doch wesentliche Berichtigungen und wertvolle Hinweise für weiteres Nachforschen bringen [29]. Für den zweiten Teil, der die gedruckten Quellen und Literatur zur Kirishitan-Zeit umfaßt (S. 15-35) können ca. 110 neue Titel angeführt werden und mit ihren Standortsbezeichnungen in verschiedenen japanischen Bibliotheken, während die christlich japanische Literatur des 19. Jahrhunderts um zwei neue Funde bereichert wird (S. 36-37). Eine Liste der öffentlichen und privaten Bibliotheken mit den entsprechenden neuen Verbesserungen und ein Autorenverzeichnis beschließen das auch für die Missionsgeschichte äußerst brauchbare Ergänzungsheft [30].

In einem weiteren Werk derselben Sammlung vermittelt P. J. Laures S. J. einen tieferen Einblick in das christlich religiöse Leben des beginnenden 17. Jahrhunderts [31]. 1936 entdeckte er in Peking ein Exemplar des 1605 in Nagasaki gedruckten Rituale, das von allen bisher bekannten Exemplaren als einziges den Anhang japanischer Gebete und Ansprachen enthält, den er nun in deutscher Übersetzung und im japanischen Doppeltext (in lateinischer Umschrift [Romaji] und in der japanischen Schrift) bietet. Dieser Anhang besteht aus zwei Teilen. Im ersten werden aus dem römischen Katechismus 11 Ansprachen übersetzt, welche die Gläubigen auf den Empfang der Sakramente (Taufe, Buße, Eucharistie, Ehe und hl. Ölung) vorbereiten sollten, im zweiten werden teils nach Gerson's Opus Tripartitum teils eigene Ansprachen und Gebete vorgelegt, die speziell für die Sterbenden bestimmt waren und durch die Betonung des Wesentlichen schon irgendwie auf die drohenden Verfolgungszeiten vorbereiteten. Jedoch sind die Entlehnungen aus dem römischen Katechismus oder aus Gerson nicht wörtlich, sondern der Übersetzer und Bearbeiter hat sie ganz den japanischen Verhältnissen anzupassen gesucht und in Satzwendungen wie einzelnen Ausdrücken sich der japanischen Denkweise möglichst genähert. Darin liegt unbestritten der große Wert dieser Veröffentlichung. Es würde sich wohl lohnen, wenn ein Japanologe diese Akkommodation noch ausführen und an Einzelbeispielen erläutern könnte.

---

29 Bereits im folgenden Heft der Mon. Nippon., VI (1943), 254, kann der Verfasser melden, daß P. Schütte im römischen Archiv der Gesellschaft Jesu die japanische Bearbeitung des Werkes «Maria Deipara Thronus Dei» (von P. A. Spinelli) durch Paulo Navarro S.J. aus dem Jahre 1622 gefunden hat, eine Handschrift, die in den japanischen Gefängnissen entstanden, bisher nur aus der Literatur bekannt war.

30 In diesem Zusammenhang sei auch auf eine bleibende Frucht der Xaverius-Feiern des letzten Jahres verwiesen. Es ist die knappe Bibliographie in japanischer Sprache, die P. Joh. Laures S. J. anläßlich der Bücher-Ausstellung zum Xaverius-Jubiläum in Tokyo herausgegeben hat (Bibliography Commemorating the 4 th Centenary of St. Francis Xavier's Arrival in Japan, Aug. 15., 1549. 86 pp. Tokyo 1949). Sie umfaßt 122 Nummern Xaveriana, 204 Quellenschriften zur Kirishitan-Periode, 43 Nummern der wichtigsten Literatur für die gleiche Zeit, 38 Werke der alten Jesuiten-Druckerei, 39 Werke der neueren kathol. Presse in Japan bis zur Meji-Restauration, 73 Werke über die japanischen Martyrer, 37 japanische Manuskripte, 25 Bibliographien und Kataloge und endlich noch 8 neuere Werke der Nachkriegszeit, wobei wir nur die Untersuchung von P. L. Pedot, La S. C. de Propaganda Fede e le Missioni del Giappone, Roma 1946, vermissen.

31 Japanische Ansprachen und Gebete aus einem alten Rituale, gedruckt zu Nagasaki 1605. Text und deutsche Übersetzung, herausgegeben von Joh. Laures S.J. 5, XXXVIII, und 107 pp. Sophia Universität, Tokyo 1941.

Studia Missionalia edita a Facultate Missiologiae in Pont. Universitate Gregoriana. Vol. II (1946) 130 pp; Vol. III (1947) 254 pp.; Vol. IV (1948) 224 pp. Apud Aedes Pont. Univers. Gregorianae, Romae.

In regelmäßiger Folge erscheinen seit dem Jahre 1945 (vgl. NZM 1946, 311f) diese Jahreshefte mit umfangreicheren Arbeiten zur Missionswissenschaft oder deren Randgebieten. Das zweite Heft eröffnet P. d'Elia SJ mit seiner Studie über die hierarchische Neuordnung in China (1-31), die in manchen Teilen, speziell für die ältere Geschichte die Darlegungen in dieser Zeitschrift über denselben Gegenstand (1947, 9-24) ergänzen. G. Hofmann SJ untersucht die Teilnahme von Vertretern des Nahen Ostens am Konzil von Trient und die Frage, in welchem Umfang auf die Bedürfnisse dieser Kirchen bei den Beratungen Rücksicht genommen wurde (33-53). M. Ledrus SJ behandelt die Zuflucht zu Gott in der indischen Bhakti-Frömmigkeit (55-71), während G. Schurhammer SJ einigen «Jugendproblemen des hl. Franz Xaver» in gründlicher quellenmäßiger Untersuchung nachgeht und zwar: Geburtsjahr, Geburtsort, den Gemeinden, in welchen Xaver seine Jugendzeit verbrachte, verschiedenen Fragen der Verwandtschaft und endlich dem Wappen des Heiligen (73-129). — Im dritten Heft bietet P. Lopetegui SJ anhand neu entdeckter Briefe Valignanos im Generalarchiv der Gesellschaft Jesu in Rom (die im Anhang veröffentlicht werden) ganz neue Gesichtspunkte für die Reise des Organisators der fernöstlichen Jesuiten-Missionen durch Spanien und deren große Bedeutung für die Teilnahme der spanischen Jesuiten am Missionswerk des Ordens (1-42). «Die Beziehungen des hl. Robert Bellarmin zum Nahen Osten», d. h. seine Bemühungen um die Vereinigung der getrennten Christen, so wie seine Kenntnisse des Islam, speziell in seinen 38 Thesen, und die Ursachen, welche er hatte, sich so intensiv mit Fragen des Orient zu beschäftigen, werden mit gewohnter Sachkenntnis von G. Hofmann SJ dargelegt (43-83). Ein vielfach übersehenes Kapitel der Judenmission aus der älteren Zeit behandelt I. Ortiz de Urbina SJ in der Abhandlung über die Kontroversen des Aphraates mit den Juden (85-105). (Die Ausführungen J. Wickis SJ über den «hl. Franz Xaver als Apostolischen Nuntius», 107-130, wurden bereits in der NZM 1948, 76, gewürdigt.) G. Schurhammer beschreibt und analysiert die Fakultäten und Privilegien Frz. Xavers für seine Missionsarbeit im Fernen Osten (106-153), wobei den Missionshistoriker vor allem die Ausführungen des ersten Teiles interessieren, welche zeigen, wie schwierig es selbst für einen Mann wie Franz Xaver war, die für die Missionsarbeit so notwendigen Freiheiten und Privilegien zu erhalten und wie selbst der Einfluß eines hl. Ignatius nur langsame Erfolge erzielte [1]. F. Zubillaga SJ setzt seine Untersuchungen über die grundlegenden missionsmethodischen Anweisungen des hl. Franz Borgia für die Missionen Amerikas in einer Sonderstudie über die Instruktionen von 1571 an den ersten Provinzial Mexikos fort, wobei ein Hauptgewicht auf die Wegleitung über die Beichte der «Conquistadores» und «Encomenderos», die Aufnahme von Einheimischen in die Gesellschaft Jesu und das Verbot der Übernahme der gewöhnlichen Seelsorge in den Missionen gelegt wird (155-206). Einen wertvollen Beitrag zur Mohammedaner-Mission bietet J. McCarthy S.J, der die aszetisch-mystische Haltung des Islam und insbesondere des Sufismus, speziell wie er in den Ländern des arabischen Blocks zur Geltung kommt,

[1] In diesem Zusammenhang sei hier auf zwei weitere Einzeluntersuchungen des unermüdlichen Xaverius-Forschers hingewiesen. Die eine (Las Fuentes iconográficas de la serie Javeriana de Guasp. 14 pp. Sociedad Arquelógica Luliana, Palma de Malorca, 1948) gibt eine Vorahnung über den Reichtum der Ikonographie des Heiligen. Sie behandelt die Holzschnitte des Mallorkesen Guasp und weist bei den einzelnen Bildern genau ihre Herkunft nach. Die andere (Die «Xaveriadas» des P. Bernardo de Monzón. S. A. «Homenaja a Don Julio de Urquijo, San Sebastián, 1949, 135-143) analysiert kurz das handschriftlich im Britischen Museum (add. 19265) vorhandene Epos zu Ehren des Heiligen von dem spanischen Jesuiten Bernardo de Monzón (1600—1682). — Hoffentlich dürfen wir nach den vielen gründlichen Einzeluntersuchungen auch bald einmal das Erscheinen der grundlegenden Biographie des Heiligen erwarten.

untersucht und zeigt, wie von hier aus für die Mohammedaner Wege geöffnet werden können zum Verständnis des Christentums (207-253). — Das vierte Heft beginnt mit einer historischen Studie des P. Damboriena S.J. über die Geschicke der Religionsfreiheit in China, bzw. über das Verhältnis von Staat und Kirche von der Mongolendynastie bis zur Verfassung des nationalen China von 1946/47 (1-63). O. Dominguez O.M.I. veröffentlicht den Teildruck einer Dissertation über die Stellung der Mission im Gesamtwerk des hl. Thomas und zwar mit besonderer Berücksichtigung seiner Lehre vom corpus Christi mysticum, wobei auch die neueren Thesen über das Missionsziel einer kritischen Würdigung unterzogen werden (64-117). Der als Linguist bekannte V. van Bulck S.J. legt die Teilergebnisse seiner Buschmann- und Hottentottenforschungen vor, soweit sie mit den linguistischen Problemen zusammenhängen (119-185). G. Hofmann S.J. bietet aus seinem Forschungsgebiet eine zusammenfassende Darstellung über «das eucharistische Apostolat der Jesuiten im griechisch-türkischen Osten» (188-205). Der Scheutvelder Missionar M. B. Storme behandelt die Frage, wie Kardinal Massaja sich dem zu missionierenden Volke näherte und zwar, welche Eigenschaftten er selbst für diese erste Kontaktnahme mitbrachte und wie er sich im Verkehr mit den einzelnen Schichten der Bevölkerung - den Häuptlingen, dem ungebildeten Volke und der Jugend - verhielt (207-223). — Sowohl die Mannigfaltigkeit der Themata als auch die sachlich wissenschaftliche Art und Weise, mit der sie behandelt werden, machen die «Studia Missionalia» zu einer wissenschaftlichen Fundgrube, aus der die Interessenten gerne schöpfen werden.

Beckmannn

P. Callixt von Geispolsheim, O. F. M. Cap.: **Dilucidationes in Statutum pro Missionibus Ord. FF. Min. Cap.,** anno 1938 approbatum. 203 pp. Romae 1949.

Der rührige Elsässer Kapuziner und Konsultor der Propaganda, der seinerzeit als Vize-Generalsekretär für die Missionen den textlichen Teil des Kapuziner-Atlas ausgearbeitet hatte, gibt heute unter höchstem Ordensauftrag «Erläuterungen» zum Kapuziner-Missionsstatut heraus, dessen Hauptautor er übrigens selber ist. — Den Inhalt dieses missionslegislativen Werkes meistert er in 2 Teilen, in dessen 1. Teil er die allgemeinen Grundsätze über Jurisdiktion und Ordensobservanz darlegt, um im 2. Teil die einzelnen Artikel des Statuts im Gesamttext samt dem jeweils zugehörigen Kommentar zu bieten. Im großen ganzen gruppiert sich der Stoff des Statutum um folgende Punkte: Missionsliebe des Ordens, die Obern, Vorbereitung auf den Missionsberuf, Leben und Arbeit der Missionare, die zeitlichen Güter, ausgediente und verdiente Missionare. — Das Hauptanliegen des Kommentators liegt spürbar darin, den Missionaren Hilfe zu leisten in die beiden erfahrungsgemäß größten und entscheidendsten Schwierigkeitsbelange, die er darum auch direkt zu führenden Prinzipien erhoben hat: Harmonie unter den verschiedenen Jurisdiktionen und unverbrüchliche Treue in der regulären Ordensobservanz. Schon allein durch diese Anlage und Behandlung des Stoffes verrät der Autor jedem Kenner der vergangenen und gegenwärtigen Missionswirklichkeit einen ganz unbeirrbaren Scharfblick und eingehendste Erfahrungen. Diese beiden Prinzipien geben tatsächlich auch den praktischen Anschluß an die beiden führenden Normen des Missionslebens: die Ordensobservanz an die norma suprema, an Gott, mit ihrer entsprechenden benedictio oder vindicta immanens für die Missionsresultate, und die Harmonie unter den verschiedenen Jurisdiktionen den Anschluß an die normae proximae, nämlich an die konkret leitenden Instanzen der Kirche und des Ordens. Interessant und instruktiv wirkt im prinzipiellen Teil der knappe historische Überblick über die Entwicklung der beiden zusammenarbeitenden Jurisdiktionsträger. Sowohl der Orden wie auch die Propaganda-Kongregation haben teures Lehrgeld zahlen müssen, bis beide sich wieder zum ursprünglichen Propaganda-Prinzip zurückfinden konnten, daß die Missionare als Ordensleute unter den Ordensobern und als Missionare unter den kirchlichen bzw. Missionsobern zu stehen haben und zwar im heutigen klassischen Zusammenspiel des 4. Statutum des Kapuzinerordens (1. 1887, 2. 1893, 3. 1929, 4. 1938), wo die Propaganda und Missionsobern und Generalat und Provinzialat in einem derartigen gegenseitigen Kräfte- und Funktionsverhältnis stehen, daß allen 4 Instanzen wohl am gerechtesten wird zum Wohl des Ordens und der

Mission. — Aus all den vielen Einzelheiten läßt sich vielleicht noch ein Specificum oder Distinctivum im Kapuziner-Missionsbetrieb herausheben, nämlich die seraphische Armut, die sogar vor der strengen Vorschrift nicht zurückschreckt, sämtliche Missionsalmosen in die überseeische Mission zu leiten, ohne auch nur einen geringsten Teil für die Heranbildung der heimatlichen Ordenskandidaten zu verwenden. Im übrigen garantieren weitere Vorschriften für seraphische Lebenseinfachheit und gewissenhafte Weiterleitung aller überflüssigen Gelder der Missionare an die Mission für eine bestmögliche Almosenverwendung zugunsten der Entwicklung der einzelnen Mission. — Wenn auch die Autorität dieser «Dilucidationes» selbstverständlich nicht offiziellen, wie die des Statutum, sondern bloß privaten Charakters ist, so wußte der umsichtige Autor ihnen doch unabweisbares Ansehen zu verleihen, indem er seine juridischen und moralisch-aszetischen Erklärungen meist auf Texte der Päpste, der Propaganda, des Generalates, des Kirchen- und Ordensrechtes, führender Missionsbischöfe sowie ganz merklich auf seine eigenen reichsten Erfahrungen abstellte. — Wenn man den durchschnittlichen Begeisterungsgrad der Missionare für lateinische Darlegungen kennt, bedauert man es ein wenig, daß der Kommentar da und dort den Rahmen von «dilucidationes» durchbricht und besonders in Materien der Observanz in etwas diffuse Exhorten übergeht. Erfahrungsgemäß wirkt eine wesentlich knappe und übersichtliche Systematik eindrucksvoller und nachhaltiger wie sie übrigens P. Callixt in einem überwiegenden Großteil günstig angewandt hat; und weil ferner dieser Statutenkommentar auch die weitgehendste Wertschätzung jener verdient, die von der äußeren Aufmachung nicht ganz unabhängig sind, sollten bei einer event. Neudrucklegung an Stelle der sich mehrfach überschneidenden a) u. b) (vgl. SS. 109-126!) etwas exklusivere Siglen gewählt werden. P. Franz Solan, OFMCap.

Chauvet, Fr. Dr. Fidel de, O.F.M.: **Zumárraga.** Biblioteca de los Anales de la Provincia del Santo Evangelio de Mexico. Vol. III, 327 pp. Mexico 1948. (The Academy of American Franciscan History, Washington.)

Fr. Juan de Zumárraga, der erste Bischof und Erzbischof von Mexiko gehört unbestritten zu den hervorragendsten Gestalten der mexikanischen Missionsgeschichte im 16. Jahrhundert. Die Wiederkehr seines 400. Todestages am 3. Juni 1948 rückte deshalb diese Persönlichkeit wieder in den Vordergrund der spanisch-mexikanischen Geschichtsforschung. Anläßlich der Vierhundertjahrfeier erschienen eine ganze Reihe vorzüglicher Gedenkartikel in «Missionalia Hispanica», «España Misionera», «Archivo-Ibero-Americano» u. a. Zeitschriften. Die «Academy of American Franciscan History» widmet eine ganze Nr. ihrer wertvollen Zeitschrift «The Americas» (Vol. V. Nr. 3 January 1949) dem Andenken dieses großen Bischofs. Diesen verschiedenen Sonderstudien fügte P. Chauvet, der Provinzial der Franziskanerprovinz von Mexiko und Mitglied der «Academy of American Franciscan History» eine Biographie seines berühmten Mitbruders hinzu. Der Verf. schreibt im Vorwort, es werde vielleicht vielen Lesern als Kühnheit erscheinen, eine neue Zumárraga-Biographie vorzulegen, nachdem wir schon längst das gründliche Werk von Icazbalceta besitzen. Die Biographie von García Icazbalceta, Don Fray Juan de Zumárraga, Primer Obispo y Arzobispo de Mexico (Mexico 1881) war bisher unbestritten das beste Lebensbild über den ersten Bischof Mexikos und wird auch weiterhin ihren Wert behalten, nicht zuletzt wegen des umfangreichen Dokumenten-Appendix. Von dieser Biographie Icazbalcetas erschien 1891 eine italienische Übersetzung von P. Faustino Ghilardi (Quaracchi-Firenze), eine Neuauflage in Madrid 1929 und wie wir aus Chauvet vernehmen, neuestens wieder in Mexiko, herausgegeben und eingeleitet von R. Aguayo Spencer (1947). In dieser letzten Neuausgabe, die in 4 Bände aufgeteilt ist, scheint der Dokumenten-Appendix bedeutend erweitert zu sein. — Trotzdem war eine neue Zumárraga-Biographie gerechtfertigt. Es ist vor allem in Betracht zu ziehen, daß seit 1881 die Forschung viel neues Material über Zumárraga zu Tage gefördert hat, sodaß die Biographie Icazbalcetas trotz ihrer Vorzüge in vielen Punkten korrekturbedürftig wurde. Diese Korrekturen anzubringen, ist nun das Anliegen der vorliegenden Biographie von Chauvet, und um es gleich zu sagen, der Verfasser wird dieser seiner Auf-

gabe in hervorragender Weise gerecht. Der Verf. wollte also nicht eine Biographie im eigentlichen Sinne schreiben, sondern nur die früheren auf Grund neuen Materials ergänzen und korrigieren. So werden Ereignisse, die als indiskutable Tatsachen feststehen, nur kurz gestreift und dafür umso größeres Gewicht gelegt auf die Aufhellung jener Punkte, über die man bisher keine volle Klarheit hatte, und auf Dinge, die auf Grund des neuen Quellenmaterials einer Retouchierung bedurften. Die Korrekturen, die so das Lebensbild Zumárragas erhält, sind nicht unbedeutend. Freilich gelingt es auch dem Verf. nicht überall völlige Klarheit zu schaffen, aber er weiß so viel neue Gesichtspunkte aufzuzeigen, daß der Charakter Zumárragas bedeutend plastischer in Erscheinung tritt als z. B. noch bei Icazbalceta. Vor allem kommt eine gewisse Zwiespältigkeit im Leben dieses Bischofs, die sicher vorhanden war, viel deutlicher zum Ausdruck. Die Biographie von Chauvet zeichnet sich aus durch große Klarheit in der Darstellung, durch ein objektives Verteilen von Licht und Schatten und bisweilen bei besonders strittigen Punkten durch ein scharfe Dialektik (vor allem in den Anmerkungen). Die chronologische Einordnung der verschiedenen Ereignisse erscheint logischer als bei Icazbalceta. — Zu einigen Einzelheiten: In der sehr umstrittenen Frage, zu welcher Ordensprovinz Zumárraga gehörte, entscheidet sich der Verfassser für die Provinz Concepción und näherhin für den Konvent von Abrojo (p. 9). P. Fidel de Lejarza ist dieser Frage in einer umfangreichen Studie nachgegangen (Acotaciones criticas en torno de la filiación religiosa de Zumárraga. AIA 1949. 5-71). Neben Abrojo kommen auch noch Aránzazu nud Valladolid in Frage. Nach Abwägen der Gründe für und gegen die einzelnen Auffassungen kommt Lejarza zum Schluß, daß solange nicht neues Quellenmaterial beigebracht werden kann, die Frage als ungelöst betrachtet werden müsse. Neue Gesichtspunkte eröffnen die Ausführungen des Verf. über die mexikanischen «Juntas». So wird berichtet, daß im Jahre 1532 zwei Konferenzen stattfanden, eine im Auftrage des Königs und eine im Auftrage des Präsidenten der Audientia, Bischof Sebastián Ramírez de Fuenleal (p. 122f). Erstmals berichtet Chauvet von einer bedeutenden Junta im Jahre 1536 (pp. 151-154), deren Resultate er glücklicherweise sowohl in spanischem wie lateinischem Text wiedergibt. Die Junta hatte sich vor allem mit der Tauffrage befaßt und sollte die Differenzen zwischen den Franziskanern und den andern Missionaren beseitigen. Die Junta bildete dann die Quelle für die Bulle «Altitudo Divini Consilii» von Paul III. (1. Juni 1537). Überraschend ist, daß in den fünf Punkten auf die man sich auf der Junta geeinigt hatte, die umstrittene Frage der Taufzeiten nicht erwähnt ist, daß dann aber drei Jahre später, nach Eintreffen der Bulle Pauls III. (die über die Taufzeiten ebenfalls schweigt), auf der Junta von 1539 die Tauftage von Ostern und Pfingsten, mit Ausnahme von Notfällen, wieder urgiert wurden. — Chauvet weiß auch näheres zu berichten von der Junta des Jahres 1537, auf die bereits Cuevas (Historia de la Iglesia en Mexico I, 430 Anm.) hingewiesen hat, wie auch von der Junta des Jahres 1546. Der Visitator Francisco de Sandoval, der die «neuen Gesetze» nach Mexiko brachte, trug auf sich auch eine Instruktion, die Bischöfe zu einer Konferenz zusammen zu rufen. Gleichzeitig hatten aber auch verschiedene Versammlungen privaten Charakters unter dem Vorsitz von Las Casas stattgefunden. Für die offizielle Junta stützte man sich bisher auf Remesal (Historia General., Lib. VII, 15,16), der 5 Hauptpunkte als Ergebnis dieser Konferenz überliefert hat (Cf. Icazbalceta, Zumárraga, ital. Ausg., p. 207f). Cuevas hatte zwar bereits die Vermutung ausgesprochen, daß diese 5 Punkte das Ergebnis einer Konferenz privaten Charakters unter der Leitung von Las Casas seien, mit der Begründung, daß sie den apodiktischen Stil dieses Bischofs aufweisen (Historia de la Iglesia en Mexico I, 437). Diese Vermutung vermag nun Chauvet mit besseren Argumenten zu stützen. — Sehr wertvoll sind auch die Ausführungen des Verf. über die literarische Tätigkeit Zumárragas, wobei besonders auf den erasmischen Einfluß hingewiesen wird (Cf. NZM 1948 S. 295f; The Americas Vol. V [1949], 311-330). — Abschließend können wir sagen, daß uns P. Chauvet eine ganz vorzügliche Biographie des ersten Bischofs von Mexiko vorlegt, in der die gesamte neuere Forschung verwertet wurde. Die Gestalt Zumárragas hat zwar dadurch etwas von der früheren Idealisierung eingebüßt, aber trotzdem wird ihrer Größe kein Abbruch getan. Es bleibt nun noch auf zwei Mängel am Buche Chauvets hinzuweisen, die aber den Inhalt in keiner Weise beeinträchtigen. Der erste Mangel ist das Fehlen einer exakten Bibliographie, und den zweiten Mangel sehen wir in der Art des wissen-

schaftlichen Apparates. Wir können verstehen, daß die Anmerkungen an den Schluß des Buches kamen. Dadurch konnten die Druckkosten wohl bedeutend herabgemindert werden. Leider hat der Verfasser aber zu den einzelnen Kapitel und Paragraphen die Anmerkungen aneinandergereiht, ohne durch Zahlen anzuzeigen, wohin innerhalb eines Paragraphen die einzelnen Belege und Ergänzungen gehören. Es bleibt dem Leser überlassen, das herauszufinden. Specker.

Documenta Indica I (1540—1549). Edidit Josephus Wicki S. J. XXXIV-104, 808 pp. (Monumenta Missionum Societatis Jesu Vol. IV), Monumenta Historica Soc. Jesu, Borgo S. Spirito, 5, Romae, 1948.

Bereits im Jahre 1894 faßten die Herausgeber der Mon. Hist S.J. angesichts der Eigenart der missionarischen Berichte den Plan, diese nicht, wie ursprünglich vorgesehen, in die laufenden Sammlungen der Ordensbriefe aufzunehmen, sondern gesondert herauszugeben. In der Folgezeit erschienen dann die Mon. Xaveriana in 2 Bänden (1899/1900 und 1912), aber dann stockte das großangelegte Unternehmen, bis General Ledóchowski eine Reorganisation der Mon. Hist. S. J. vornahm und den Missionen den ihnen gebührenden Platz im neuen historischen Institut der Gesellschaft Jesu einräumte. Aber auch jetzt verhinderten die weit ausgreifenden Vorarbeiten und dann der 2. Weltkrieg ein rasches Voranschreiten der Editionen. Doch die Wartezeit hat sich gelohnt; denn der vorliegende Band, mit dem P. Wicki die indische Serie der Missionsberichte eröffnet, übertrifft wohl alle Erwartungen, welche die Freunde der Missionsgeschichte für diese Bände hegten. Nachdem Schurhammer und Wicki die Briefe und Schriften des hl. Franz Xaver neu ediert hatten (vgl. NZM II (1946, 66-68), galt es nun, auch die Briefe und Dokumente der Begleiter des Heiligen kritisch zu sichten. Für das erste Jahrzehnt der Missionstätigkeit der Jesuiten in Indien werden 97 Briefe und Dokumente und drei Appendices (mit wiederum 17 Dokumenten) veröffentlicht. Es wird kaum jemand erwarten, daß in einer kurzen Besprechung der reiche Inhalt dieses bald 1000 Seiten zählenden Bandes auch nur skizziert wird. Es sei hier nur auf zwei Eigenschaften des Werkes hingewiesen, die es vor allem dem Fachmann empfehlenswert machen. Die erste ist eine überlegen kritische Art, mit welcher der Herausgeber die Texte und die damit zusammenhängenden Fragen behandelt. Bei allen Dokumenten geht er auf den besten handschriftlich überlieferten Text zurück, reinigt ihn von allen Verbesserungen» und Zutaten der Vorzeit und vergleicht ihn mit andern zeitgenössischen Abschriften - daher bei allen Dokumenten ein verhältnismäßig großer Variantenapparat. Kommt er persönlich nicht zur vollen Klarheit, so druckt er auch zwei Texte ab, wie z. B. bei dem ausführlichen Bericht des P. Barzäus aus dem Jahre 1549, wobei allerdings die Nummerierung der entsprechenden Anmerkungen recht störend wirkt. Nur in seltenen Fällen begnügt sich der Verfasser mit dem erneuten Abdruck eines bereits gedruckten Textes. Bei jedem Dokument werden ferner, abgesehen von den bereits reichen Angaben in den Einleitungskapiteln über Verfasser, Zeit, Überlieferung, Drucke etc., genaue Aufschlüsse geboten, wobei mit Recht die inneren Kriterien den äußeren Autoritäten vorgezogen werden. Die Dokumente selbst sind mit reichlichen erklärenden Anmerkungen versehen, vielfach aus ungedruckten Quellen oder aus der Literatur. (Im Literaturvezeichnis muß es statt Bierbaum O.P. Biermann heißen; von demselben Autor hätte auch die Arbeit über die ersten Dominikaner in Ostindien, 1503—1548, ZM 1936, 171-192, genannt werden können.) In die chronologische Reihenfolge der Berichte werden an Ort und Stelle auch alle erreichbaren Angaben über «Epistolae perditae» eingereiht. — Als zweite Eigenschaft des Werkes möchten wir die großzügige Art des Herausgebers hervorheben, mit der er den reichen Stoff auswählt. Zunächst druckt er grundsätzlich alle in Frage kommenden Dokumente ab, auch wenn sie ganz oder teilweise bereits gedruckt (aber vielfach in schwer oder ganz unzugänglichen Publikationen oder in mangelhaften Editionen) vorliegen. Sodann wird der Begriff «Indien» nicht eng auf Vorderindien beschränkt, sondern auch die missionarische Tätigkeit in Malakka, Ormuz u. a. mitberücksichtigt. Und endlich werden von Dokumenten nicht jesuitischer Verfasser nicht nur einzelne Passus aufgenommen, in welchen etwa über die Wirksamkeit der Jesuiten gesprochen wird, sondern ganze Dokumente, die für die alte Missionsgeschichte Indiens von größtem Werte sind, so z. B. das umfangreiche Memorandum des Generalvikars von Goa Michael Vaz von 1545 und die entsprechende Antwort

König Joh. III., der aufschlußreiche Brief des Bischofs Joh. de Albuquerque OFM von 1549 an Königin Katharina von Portugal oder die für die portugiesischen Missionsauffassungen und -methoden so charakteristischen knapppen Angaben des Generalvikars Sardinha von 1549 und besonders der gesamte ca. 50 Seiten umfassende zweite Appendix, in welchem die Dokumente zur Geschichte des Kollegs vom hl. Glauben in Goa zusammengefaßt werden. — Durch diesen Band wird zunächst die Wirksamkeit der Mitbrüder Franz Xavers, die bisher durch die überragende Gestalt des Heiligen allzu stark beschattet war, gebührend enthüllt, vor allem auch ihr Tasten und Ringen um eine Verbesserung der Missionsmethode (besonders aufschlußreich dafür ist der Brief des P. H. Henriquez von 1549). Darüber hinaus ist aber auch dieser Band, wie fast alle kritischen Quellenpublikationen dieser Zeit, eine machtvolle, wenn auch ungewollte Apologie für die alte portugiesische Missionsgeschichte, die, speziell nach der Seite der Glaubensverbreitung hin, doch nicht immer so imperialistisch und merkantilistisch war, wie man bisher allzu leicht anzunehmen bereit war. Beckmann

Brásio, Antonio, S. Sp.: **Politica do espírito** no Ultramar Portugês. Coimbra 1949. 46 pp.

«Politik des Geistes» - damit meint P. Brásio Schule, religiösen Unterricht, Bildung jeder Art, die portugiesische Missionare seit den 80er Jahren des 15. Jahrhunderts nach Afrika und Indien getragen haben. Er untersucht, wie mit den einfachsten port. Fibeln (cartilhas, cartinhas), Schulbüchern und Katechismen die portugiesische Sprache und die christliche Lehre zu den Negern kam, an der Westküste von Guinea bis Angola, in Abessinien - und zu den Indern. Aus bisher unveröffentlichten Archivalien des Torre do Tombo bringt er neue Texte über Schulbücher und Katechismen, natürlich mit Ergänzungen aus bereits bekannten Quellen. Vier der Texte (1516, 1539, 1556) sind im Anhang veröffentlicht. Wenig beachtet ist bis jetzt die Tatsache, daß bereits 1494 zwei deutsche Buchdrucker nach Sao Thomé kamen (p. 7). Völlig neu ist, daß die Franziskanerobservanten schon 1556 einen gedruckten Katechismus (doutrina cristâ) in Kixikongo von Lissabon mitnahmen auf ihrer Fahrt zum Kongo (p. 25, 45, 46). Daß sich in der ostafrikanischen Mission jener Zeit gar nichts von einem Apostolat des Geistes findet, ist nicht ganz richtig: bei den Jesuiten läßt sich 1624 eine Schule am Zambesi nachweisen (ZM 1923 S. 205 Anm. 62). Übertrieben ist auch bei der Zusammenfassung (p. 42), Portugal sei die einzige Nation gewesen, die vom 15.—17. Jahrhundert den neugwonnenen Völkern Geisteskultur gebracht habe: Spanien hat in Mittel- und Südamerika wenigstens ebensoviel geleistet (ZM 1923 S. 203-205; cf. R. Ricard, La «conquête spirituelle» du Mexique, Paris 1933, p. 249-273) und hatte in Arda (W.Afr.) 1658 einen Katechismus in der Eingeborenensprache (Neuausgabe Paris 1929. Vgl. Gutenberg-Jahrbuch, Mainz 1935, S. 262 f.). Kilger

Leturia, Pedro de S. J.: **Antonio Lelio de Fermo y la condenación del «De Indiarum Iure» de Solórzano Pereira.** Extracto de «Hispania sacra». Vol. I (1948), 351-385 (SA 1-35); Vol. II (1949), 47-87 (SA 1-41).

Im Jahre 1642 war das monumentale Werk «De Indiarum Jure» des berühmten spanischen Juristen Solórzano Pereira durch die römische Indexkongregation verurteilt worden. Gestützt auf die Bulle «Inter caetera» Alexanders VI., durch die den spanischen Königen die Patronatsrechte über die neuentdeckten Länder übertragen worden war, mit der Verpflichtung der Missionierung, suchte Solórzano Pereira in seinem Werke die Idee vom «königlichen Vikariat» juristisch zu stützen, aber auch andere Einmischungen der weltlichen Gewalt in kirchliche Angelegenheiten zu rechtfertigen. So ist eine Verurteilung des Werkes verständlich. In der vorliegenden Studie geht Leturia mit gewohnter Gründlichkeit den Hintergründen dieser Indizierung nach, vor allem der Frage, wie es Antonio Lelio de Fermo möglich war, die Verurteilung des genannten Werkes durch die römische Indexkongregation zu erreichen, da ja an sich die spanische Inquisition die zuständige Instanz gewesen wäre. Der Verfasser leistet mit dieser Arbeit, die fast ganz auf ungedruckten Quellen römischer Archive fußt, einen neuen wertvollen Beitrag zur spanischen Patronatsgeschichte. Specker

Peiris, Edmund, OMI, Bishop of Chilaw: **Singhalese Christian Literature** of the XVII th and XVIII th Centuries. 22 pp. Colombo Book Centre, Colombo, s. a. — **Marian Devotion in Ceylon** or a historical survey of the devotion of the Catholics of Ceylon to the Blessed Virgin Mary. 90 pp. St. Peter's Press, Chilaw 1948.

Die Studie des Bischofs von Chilaw, die erstmals im «Journal of the Royal Asiatic Society, Ceylon Branch», Vol. XXXV, erschienen ist, untersucht anhand der gedruckten und ungedruckten Quellen die vorhandene oder noch bekannte christliche singhalesische Literatur sowohl der alten portugiesischen wie der folgenden holländischen Zeit. In der ersten Periode finden wir die ersten sprachwissenschaftlichen Werke, zumal die erste erhaltene Grammatik des Pierre Berguin SJ, die leider nicht erhaltenen Dramen des Franziskaners Antonio Peixoto und das christliche Epos des einheimischen Dichters Alagiyawanna (1615, herausgegeben 1932). Für die holländische Zeit (seit 1658) beschreibt der Autor die entsprechenden Werke der protestantischen Mission, die erste gedruckte Grammatik von Johannes Rüell, die Wörterbücher, Gebetbücher und Katechismen, um ausführlicher die Geschicke der ersten Bibelübersetzung zu würdigen. In die holländische Zeit fällt auch die Wirksamkeit der Oratorianer von Goa, von denen besonders Jacome Gonsalvez eine reiche literarische Tätigkeit entfaltete, so daß er nicht mit Unrecht den Beinamen «Vater der kath. singhalesischen Literatur» erhielt. Die kleine, aber inhaltlich reiche und wissenschaftlich gründliche Studie bietet eine willkommene Erglänzung zur alt-ceylonesischen Missionsgeschichte. — In der zweiten Schrift benützt der Bischof von Chilaw seine ausgedehnten historischen Kenntnisse, um dem Marianischen Kongreß von Colombo (1948) eine würdige Festgabe zu bieten. Sie läßt sich wohl am besten charakterisieren als knappe Missionsgeschichte Ceylons, mit den Augen eines Marienverehrers gesehen. Der Verfasser behandelt zuerst die portugiesische Zeit, in der sich bereits manche Anzeichen tiefer Marienverehrung finden, dann, wie wir glauben, mit ganz besonderer Liebe, die Tätigkeit der Oratorianer von Goa und endlich für die neueste Zeit die Marienverehrung der Sylvestriner, Oblaten und Jesuiten. Ein Schlußkapitel behandelt eingehend die marianische Literatur auf der Perleninsel. Wenn es dem vielbeschäftigten Autor gelang, in drei Monaten diese vorzügliche Abhandlung über die Marienverehrung auf Ceylon zu schreiben, so dankt er das unbestritten seiner großen Vertrautheit mit den geschichtlichen Quellen, die er auch gewissenhaft im Texte anführt. Eine Kartenskizze mit den wichtigsten Namen hätte viel zum Verständnis des Werkes beigetragen und ein Inhaltsverzeichnis oder gar ein alphabetisches Sach- und Namenregister auch seine Benützung erleichtert.

Beckmann

Rath, P. Josef Theodor, C.S.Sp.: **Der Sklaven Knecht.** Jakob Desiderius Laval, der Apostel von Mauritius. 177 S. Verlag Cassianeum Donauwörth. 1949.

P. Rath, Dozent für Kirchengeschichte an der Phil.-Theol. Ordenshochschule in Knechtsteden, zeichnet in ansprechender und packender Weise das Leben und Werk des zu Unrecht in Vergessenheit geratenen P. Jakob Desiderius Laval (1803—1864). P. Laval, früher Arzt, dann Landpfarrer in Frankreich, hatte sich P. Libermann zur Verfügung gestellt und wurde als erster Missionar der Kongregation vom Heiligen Herzen Mariens (später der Kongregation vom Heiligen Geist angeschlossen) nach Mauritius gesandt, wo er sich besonders der Schwarzen annahm und zum Petrus Claver der Insel wurde. — Gegenwärtig ist der Seligsprechungsprozeß des großen Beters und apostolischen Arbeiters in Gang. So stand P. Rath außer einer französischen Biographie von F. Delaplace M. Pivault (Le P. Jacques-Desiré Laval, Apôtre de l'Ile Maurice, Paris 1932) das zum Seligsprechungsprozeß zusammengetragene Material zur Verfügung. Das Buch ist für möglichst viele geschrieben und es verdient diesen Anspruch!

Franz Camenzind SMB

François Régis du Loscouët, capucin, missionnaire au Rajputana: **La trouée.** Le Père Charles, capucin, missionnaire aux Indes. 198 pp. Paris, Librarie Saint-François 4 rue Cassette. 1947.

En dehors de son titre curieux et évocateur, cette vivante biographie missionnaire doit probablement battre un record. Dans les 190 pages de son texte serré, en vain chercherait-on le nom familial du héros, Père Charles, capucin, missionnaire aux Indes. Réparons sur le champ cette extraordinaire et invraisemblable carence de l'auteur, qui, une ou deux fois, seulement, parle du jeune Alfred, et signalons, d'après les Analecta Ord.Fr.Min.Cap (1942 t. LVII p. 103) que ledit P. Charles se nommait dans le siècle «Alfred le Néouannic». D'un autre coté, à qui veut normalement reconstituer quelques dates et précisions dans le déroulement de cette vie, il faut attentivement recoudre et rejoindre des données négligemment jetées au détour d'une phrase, au coin d'une page, au fond d'une note. Pour qui se laisse patiemment conduire, l'ouvrage se présente tout en tableaux prestement enlevés. Travail alerte d'un compagnon de labeur, fruit de ce long contact et de cette pertinente documentation, cette biographie s'ouvre sur Pespectives. «En route pour les pays Bihl (janvier 1896). C'est tortillard, dans un fracas de ferraille, amène un jeune capucin missionnaire. C'est notre héros. Il a dans les 25 ans. Il songe et fait un retour sur le passé ...». Et le film missionnaire, amorcé, se déroule coloré et animé ... Décantons sans façon les quelques données d'histoire, noyées dans tant d'édifiantes histoires. Né à Plœmeur (Morbihan) le 6 mars 1870, Alfred de Néouannic est reçu le 17 septembre 1887 chez les Capucins du Mans. En 1893, il est destiné aux Missions de l'Inde centrale. Ordonné prêtre à Ajmer le 18 novembre 1894, il se dépense, sans retard et toute sa vie, chez les Bihls «ces demi-sauvages des collines arides des Vindhya». Installé tout d'abord à Petlavad, puis, dès avant avril 1896, à Thandla, l'ardent missionnaire s'use joyeusement, totalement capucin, en une existence de zèle inlassable ... Epuisé, dans un fatal accident de bicyclette, l'apôtre tombe et s'eteint à Ambapara le 7 août 1941. Il avait beaucoup et toujours aimé et suivi les Bihls, «ces bagnards de la jungle». Par «la trouée» qu'il a patiemment ouverte, ses frères, d'autres missionnaires, ont suivi, installant des chrétientés et des avant-postes. — Tenant de sa pieuse mère bretonne, l'évidence du surnaturel, le P. Charles en vécut totalement et toujours. C'est cette vie au service du Christ et des âmes que les tableaux biographiques de l'auteur replacent sous les yeux du lecteur, en une série de chapitres chauds de couleur et de vie. Dédiés «aux mamans de missionnaires», ils évoquent, sous des titres aguichants et de tonalité franciscaine, toute une suite d'accidents et de prouesses apostoliques. Documentation graphique pour le candide et patient lecteur, c'est bien aussi ce grouillant milieu indien que font revivre une quarantaine de suggestives et parfaites illustrations de la maison Georges Lang. Mais pourquoi donc un tel régal biographique s'obstine-t-il à nous priver de ce moindre croquis cartographique qui lie l'imagination et la plaque au sol, à la suite et sur les pas de cet intrépide missionnaire que fut le Père Charles, capucin, du Vicariat de Ajmer, au Rajputana?

Fernand Combaluzier C.M.

Buliard, Roger, O.M.I.: **INUK, »Au dos de la Terre».** 360 pp. Ed. Pères Oblats 75, rue de l'Assomption, Paris XVI[e] (1949).

Inuk, qui veut dire «un homme» en langage esquimau est l'épopée missionnaire des Pères Oblats dans l'Extrême Nord. L'auteur en est le héros. Avec la collaboration littéraire de son confrère le R. P. Sachot bien connu par ses publications sur les missions polaires, il raconte, d'une plume alerte, ses explorations, ses tournées apostoliques, son activité missionnaire «au dos de la Terre» chez les Esquimaux du Cuivre les plus au Nord. La I[e] partie fournit d'intéressantes observations faites sur son vaste champ d'apostolat; elle expose la vie, les mœurs et les croyances des habitants. Dans la II[e] partie l'A. fait l'historique de la Mission de Coppermine, puis de Kings Bay (Mission du Christ Roi) la plus reculée vers le Nord, où le R. P. R. Buliard, son fondateur, réside. Il en montre les débuts difficiles, les progrès lents mais aussi au prix de grands sacrifices et, grâce à des méthodes appropriées, l'œuvre solide des Oblats venus

dans la nuit polaire porter aux Esquimaux la Croix lumineuse. Ce livre de grande taille, qui n'est pas une étude systématique a sa valeur ethnologique et historique à côté de son grand souffle missionnaire. Pierre Membrez SMB

Hofmann, Berchmans, C. M. M.: **The Founder of Mariannhill.** A Short Biography of Abbot Francis Pfanner. — Printed at Mariannhill Mission Press, P. O. Mariannhill, Natal, South Africa (1948) 58 pp.

In einfacher, spannender Darstellung geschrieben, will das Büchlein besonders den Wohltätern von Mariannhill das Leben Abt Franz Pfanners, des Gründers von Mariannhill, erzählen. Die tatkräftige, zielbewußte Apostelpersönlichkeit Abt Pfanners ist es, die sein ganzes Leben prägt, und die sich in seinen vielen Gründungen offenbart. Sein Geist hat die Missionsmethode von Mariannhill geprägt, die P. Bernhard Huss später in sein Programmwort zusammengefaßt hat: «Bessere Äcker, bessere Häuser, bessere Herzen!» Franz Camenzind SMB

Schimlek, Francis, C. M. M.: **Against the Stream,** Life of Father Bernhard Huss, C. M. M. 145 pp. Mariannhill Mission Press.

Diese erste Biographie des 1948 verstorbenen Sozialapostels der Bantu gibt in gedrängter Kürze eine Übersicht über dessen Leben, Grundsätze, Bemühungen, Erfolge und Leiden. Sie ist in Darstellung und Sprache populär gehalten, darf aber nichts desto weniger als sachlich und kompetent angesprochen werden, weil sie auf den Tagebuchaufzeichnungen des Verstorbenen und auf den Mitteilungen seiner engsten Mitarbeiter fußt (P. Schimlek war wohl selbst langjähiger Assistent von P. Huss). Wie der Titel sagt, werden vor allem auch die Widerstände mannigfaltigster Art aufgezeigt, gegen die sich das Werk des Sozialapostels durchkämpfen mußte. Wertvoll sind besonders die Einblicke in das Seelenleben und Leidensapostolat des P. Huss, dessen soziale und erzieherische Arbeit letztlich einem religiösen Anliegen entsprang, das er selber in die Worte faßte: «Christus oder das Chaos!» Sehr angenehm berührt bei der Lektüre des Buches, daß auch jenen Personen und Organisationen - seien sie nun katholisch oder nicht -, bei denen Huss Anregungen und Elemente für sein Werk gefunden hat, eine gerechte Würdigung zuteil wird. Man möchte hoffen, daß Schimleks Biographie auch in andere Sprachen übersetzt und unter das Volk gebracht werden könnte. W. Heim SMB

Emigranten voor God. Wereldbetekenis van het Nederlandse Missiewerk. Deel I 430 pp., Deel II 452 pp. Missiehuis Steyl-Tegelen, Nederland. 1949.

Unter dem originellen, vom Zeitgeschehen inspirierten Titel «Emigranten für Gott», haben die Theologiestudenten des Priesterseminars zu Rœrmond unter fachkundiger Leitung von Dr. P. Anton Freitag SVD den Anteil Hollands am katholischen Weltmissionswerk dargelegt. Daß die Niederlande einen ganz hervorragenden Platz in der katholischen Weltmission einnehmen, ist bekannt. Es dürfte kaum ein Missionsland und nur wenige Missionsgebiete geben, wo nicht auch niederländiche Missionskräfte wirken. Die Weltmissionskarte am Schluß des ersten Bandes gibt davon eine eindrucksvolle Vorstellung. — Um ein möglichst genaues und anschauliches Bild der konkreten Umstände zu gewinnen, unter denen sich die Missionierung vollzieht, wird bei jedem Missionsland bzw. Missionsgebiet der fördernde oder hindernde Einfluß - vom missionarischen Gesichtspunkte aus beurteilt - von Volksart, Wirtschaft, Klima, politischer Vergangenheit und Gegenwart, von religiösen und kolonialen Verhältnissen etc. ausführlich angegeben und so dem Leser der Einblick in die Schwierigkeiten, die Beurteilung und Bewertung des Erfolges bzw. Mißerfolges, sowie der angewandten Missionsmethode sehr erleichtert. Bei manchen dieser Einführungen oder einleitenden Kapitel merkt man die Hand eines Fachmannes. Als musterhaft könnte in dieser Hinsicht die Analyse der Zustände in Belgisch-Congo angesehen werden (II, 133-157), die in ihrer offenen Sachlichkeit sich nicht, wie es bei anderen Einführungen vielfach der Fall ist, mit einer oberflächlichen Aufzählung rein äußerer Faktoren begnügt, sondern in die Tiefe steigt und so verstehen läßt, warum es zu einem im Ganzen

dort für die Mission nachteilig verlaufenden Prozeß kommen mußte. — Mutatis mutandis hätte man auch der langen Einführung für Indonesien (70 Seiten, wovon 10 über Missionsgeschichte) etwas mehr Tiefe gewünscht. Um auf einige Punkte hinzuweisen, deren nähere Behandlung man gern gesehen hätte: die Auswirkung des Europäismus im höhern und mittleren Schulwesen; neben den Vorteilen hätten auch die Nachteile der finanziellen Abhängigkeit der Missionsschulen von der Regierung erwähnt werden können; die Bevormundungspolitik (cf. I pag. 47) mit ihren zentralistischen Tendenzen ließ auch die Stellung der Mission nicht unangetastet, wie überhaupt genannter Faktor in seiner Handhabung nicht wenig die Animosität und Reaktion auf politischem Gebiete verschärft haben dürfte; schließlich hat sich die islamfreundliche Regierungspolitik oft recht ungünstig für die Mission bemerkbar gemacht. — Manche Bemerkungen sind cum grano salis aufzunehmen. Um aus jedem Teile eine Einzelheit herauszugreifen: I, 47 «Auch Indonesier, an holländischen Universitäten herangebildet, bekamen hohe Verwaltungsposten». De facto war es auch sehr befähigten Indonesiern außerordentlich erschwert, in die höhere Verwaltung aufzusteigen, von den ungleichen Gehältern für gleiche Leistungen zu schweigen. — II, 198. Die Reifezeremonien in Afrika als Schule aller Schlechtigkeiten hinzustellen, ist sicher einseitig gesehen, mag es auch hie und da der Fall sein. Aber im Allgemeinen liegt in den Jugendweihen die Kraft und das Leben der Gemeinschaft und oft hat man den Lebensnerv des Volkes getroffen, wenn man an den alten Zeremonien rüttelte und so die Auflösung des Ursprünglichen und Eigenständigen sowie den Verfall der Stammessitten auslöste. — Wohltuend berührt die Objektivität, mit der man die Leistungen und Verdienste von Missionaren anderer Nationalität hervorhebt, sogar solcher aus bis vor kurzem feindlichen Nationen (Japaner, Deutsche), wie es I 161, 164, 206, 207, II 72 f, 199 geschieht. Auch die Zurückhaltung in der Beurteilung der jüngsten politischen Entwicklung des eigenen bisherigen Kolonialreiches verdient erwähnt zu werden, dem als hervorragendsten Missionsfeld Hollands die 1. Hälfte des ersten Bandes gewidmet ist. — Manchmal ist den einführenden Bemerkungen im Vergleich zum eigentlich Missionarischen doch ein zu großer Raum gestattet. Beispielsweise beanspruchen für Java die kulturellen Faktoren genau soviel Platz wie die ganze dortige Missionstätigkeit und die Kapitel über javanische Literatur und Wajang (Schatten- und Puppenspiel), also eigentliche Randgebiete, erfordern mehr Seiten als das Hauptvikariat Batavia! — Weil der Grundsatz konsequent durchgeführt wird, jedes Missionsfeld - auch Kolonistenmissionen, seelsorgliche Tätigkeit in Skandinavien und in den Balkanländern - zu besprechen, auch wenn es nicht einer niederländischen Missionsgesellschaft anvertraut oder mehrheitlich von Niederländern betreut wird, kommt praktisch die ganze Weltmission zur Darstellung. Dadurch wird der Umfang des Werkes außerordentlich vermehrt. Ein bedeutender Teil des Buches befaßt sich mit Missionsländern, wo nur kleine und kleinste Gruppen von holländischen Missionaren tätig sind, ja manchmal nur ein einziger von ihnen wirkt (cf. vergleichsweise Ceylon, Japan, dem 24 Seiten gewidmet sind und wo von 834 auswärtigen Missionskräften 3 Niederländer sind, Indo-China, wo die beiden dort wirkenden holländischen Missionare in die Heimat zurückgekehrt sind, ferner Ägypten, Südafrika, Madagascar, Oceanien und Nordeuropa). — Eine reiche Literaturangabe, ein ausführliches Inhaltsverzeichnis und Namensregister, sowie die Liste aller im Texte genannten holländischen Missionsgesellschaften erhöhen die Brauchbarkeit des Werkes, das außerdem mit vielen guten Karten und Bildern aus der Mission ausgestattet ist. Ein kurzer Nachtrag (415-417) bringt die neuesten Änderungen. Sich freihaltend von aller panegyrischen Selbsterhebung, worin derartige nationalbetonte Werke nicht selten verfallen, bleiben die «Emigranten für Gott» ein Ruhmeszeugnis für den Missionseifer der niederländischen Katholiken und den Opfersinn und die Leistungen seiner Missionare in der weiten katholischen Weltmission. P. Hermann Bader SVD

Tellkamp, Dr. Aug., S.V.D.: **Hammer und Sichel über China.** 208 S. Verlag F. Schmitt, Siegburg 1949.

Das handliche Büchlein hat seine Aktualität durch die neuesten Geschehnisse in China keineswegs verloren. Im Gegenteil! Die Ereignisse bezeugen, mit welcher Klarheit der Verfasser die Lage erkannte. Die Arbeit stützt sich auf ein reiches Quellenmaterial von Büchern, Briefen und Unterredungen aus den Jahren 1931—1947. Durch die schematisch gut geordneten Ausführungen gewinnt man einen klaren Einblick in

die sozialen Verhältnisse Chinas, in die Geschichte seines Kommunimus und das Geheimnis seines Erfolges. Einige Wiederholungen im Text hätten vermieden werden dürfen und gelegentlich auch die Animiertheit im Ton gegen die Kommunisten. Das Buch möge seine Aufgabe, die Wahrheit über das rote China zu sagen, bei recht vielen erfüllen. P. Stocker Jos., SMB

Tempels, Placide: **La Christianisation des philosophies païnnes.** Sœurs Missionnaires de Notre Dame d'Afrique. Centre d'action missionnaire. 23 Rosier, Anvers. s. a. 33 Seiten.

Ein winziges opusculum, aber ein wesentliches und inhaltsreiches! Hinsichtlich der Akkommodation haben wir uns bisher fast nur mit peripherischen Fragen befaßt. Hier aber kommt die «adaption essentielle» (S. 4) zur Behandlung. Die Heiden müssen bis in die letzten Winkel ihrer Seele hinein bekehrt werden. Sonst kann von einer vollkommenen Bekehrung keine Rede sein. Folglich muß man ihre «Philosophien» christianisieren. Sehr richtig! Aber wie und wieweit kann und soll man diese Philosophien verchristlichen? Hier möchte mir scheinen, daß eine wirkliche Bekehrung ohne ein metanoein, ein Umdenken, ein Sich-um-stellen nicht möglich ist. Eine Weiterentwicklung und Erfüllung der heidnischen Philosophien allein führt nicht zum Ziel. Das Christentum ist weithin etwas ganz Neues, das über alle Ahnungen, Tendenzen, Sehnsüchte und Bedürfnisse des natürlichen Menschen hinausgeht, woraus von selber folgt, daß dem neuen Gehalt eine neue Form entsprechen sollte. Ich habe auch einige Zweifel in bezug auf die Hypothese des Verf., daß alle Philosophien der Nichtchristen in einer bestimmten Ontologie übereinstimmen, nämlich darin, daß sie das Sein nicht in sich, sondern in seinem Werden betrachten. Die Hindu interessieren sich im Grunde für das sat, nicht für das Werden. Den Budhhisten liegt nicht an der Vervollkommnung des Seins, sondern an seiner Auslöschung. Das spiralförmige Denken gibt es auch bei uns. Man denke an die Ausführungen des Aquinaten über das zirkuläre Denken. Auf S. 19 stünde an Stelle von «Pantheismus» besser «Theopanomeanismus». Aber das sind bloß einige Bedenken und Hemmungen. Wir können Tempels nur danken, daß er eines der wichtigsten Missionsprobleme so energisch und geistvoll in Angriff genommen hat. P. Thomas Ohm

Denis, A. J., O. F. M.: **O Problema do ensino** ao indigena na colónia da Guiné. Lisboa 1948. 22 pp.

Die kleine portugiesische Kolonie Guinea ist darauf angewiesen, Pflanzungen der Eingeborenen zu pflegen. Daher hat das Schulwesen die Aufgabe, tüchtige Bauern heranzuziehen, die im eigenen Volke und mit der Scholle verwurzelt bleiben. Auf die Psyche der Schwarzen ist Rücksicht zu nehmen. In den Schulen allzuviel Lehrer 2. Grades heranzuziehen, wäre verderblich: sie finden weder an den Schulen noch in der Verwaltung Platz - und die Liebe zu Land und Boden läßt nach. Daher empfiehlt P. Denis vor allem Busch-Schulen (escolas rudimentares), deren Unterrichtssprache allerdings Portugiesisch ist, nach altem portugiesischem Brauch. Besondere Pflege verdient die Ausbildung in Ackerbau und Viehzucht, die Kinder sollen ihre jardins escolares haben, - Schulschamben sagt man in Ostafrika. Ebenso ist eine einfache handwerkliche Ausbildung zu pflegen, sowie Haushaltungsunterricht für Mädchen. Beides läßt sich in Missionsschulen am einfachsten erzielen. Seltsam ist, daß der Franziskanermissionar in seinen ethnologisch und psychologisch wohl unterbauten und sachlich wertvollen Ausführungen irgendwelchen Religionsunterricht überhaupt nicht erwähnt. Der Text wurde am 13. 1. 1947 als Referat in der Sociedade de Geografia in Lissabon gehalten und in der Zeitschrift «Portugal em Africa» n. 26 und 27 zuerst veröffentlicht. Dankeswert ist die reiche Bibliographie psychologisch-pädagogischer Afrikaschriften, meist französischer Herkunft. Kilger

Das Leben Christi von Chinesischen Künstlern. 55 pp. Basler Missionsbuchhandlung GmbH., Basel.

Das Büchlein entspricht dem englischen Original, das seit 1938 bei der Society for the Propagation oft the Gospel, London, in einem weit besseren Druck in mehr als 20 Auflagen erschien. Es besteht aus 24 ganzseitigen Bildern chinesischer Künstler

von der Verkündigung und Kindheit, vom öffentlichen Leben und Tod, von Auferstehung und Pfingsten. Eine kurze Einleitung sagt, daß die Photographien der Bilder aus Peking stammen und daß die Maler vermutlich Schüler von europäischen Mönchen seien. Durch den Krieg in China wäre es nicht möglich gewesen, viele Einzelheiten zu erfahren. — Diese Auskunft wäre allerdings schon 1938 von den größeren protestantischen Missionszentralen in China zu haben gewesen. Marie Adams von der Methodisten-Mission in Peking veröffentlichte im Chinese Recorder Dezember 1938 einen gut informierenden Artikel über die Arbeiten der Katholischen Universität in Peking auf dem Gebiet der Chinesisch-Christlichen Kunst; fortlaufend unterrichteten über diese Arbeiten die Collectanea Commissionis Synodalis und die englische Tagespresse aus Anlaß der Ausstellungen in Shanghai (1935), Peking (1936, 1938 ff), die teilweise auch in protestantischen Instituten wiederholt wurden. Seit 1940 orientieren dann für diese Zwecke ausführlich genug Celso Costantini»: L'Arte Christiana nelle Missioni» und Sepp Schüller: «Die Geschichte der Christlichen Kunst in China». — Die chinesischen Schriftzeichen auf den reproduzierten Bildern, die meist nicht den Titel des Bildes angeben, sondern die Signatur des Künstlers sind, zeigen, daß von den 24 Bildern dreizehn von Lukas Chen Yüan Tu sind, vier von Wang Su Ta, zwei von Lu Hung Nien und zwei von Hsü Chi Hua, von dem auch die drei nicht signierten stammen. Ch'en Yüan Tu ist seit Errichtung der Kunstabteilung an der Katholischen Universität daselbst Professor, die übrigen sind Graduierte derselben Kunstabteilung, und traten teilweise später in den Lehrkörper ein. Die Herren Ch'en, Wang, Hsü wurden katholisch. — Die Tatsache, daß eine protestantische Publikation ausschließlich fußend auf den Bildern eines katholischen Kreises möglich ist, zeigt, wo die Konfessionen sich leicht nähern können: in der religiösen Kunst der biblischen Motive.

Fritz Bornemann S.V.D.

Lou Tseng-Tsiang, Dom Pierre-Célestin: **La Rencontre des Humanités et la découverte de l'Evangile.** 156 pp. Desclée de Brouwer, Bruges, 1949.

Ce livre ouvre des horizons nouveaux. Nous savions un peu combien les anciens philosophes chinois étaient riches en saines vérités naturelles, vérités incarnées dans les bonnes traditions et coutumes du peuples chinois. De par sa formation chinoise qui a trouvé dans la religion chrétienne et surtout dans la vie monastique une élévation et un couronnement, feu Dom Pierre Lou, comme nul autre, était à même de juger des profonds rapports entre ces vérités de la philosophie chinoise, spermes de la révélation primitive, et la doctrine chrétienne. Ces rapports, Dom Lou les trouve surtout dans la traduction chinoise de l'Evangile de St. Jean présentée par S. E. Wu Ching-Hiong, ambassadeur de Chine au Vatican. L'idée de Dom Lou est que les lettrés chinois et européens étudient la langue et la civilisation réciproques pour arriver à une compréhension et à une union de pensée toujours plus profondes. — La débâcle actuelle de la Chine a-t-elle définitivment rendu impossible ou illusoire ce vœux testamentaire du grand Chrétien chinois? Nous espérons que dans un proche avenir de cette terrible épreuve sortira une Chine qui dans la Bonne Nouvelle de l'Evangile trouvera non seulement le complément et le couronnement de ses valeurs morales, mais une paix durable.

A. Jenny SMB

Tempels, P. Placide, O.F.M.: **La Philosophie Bantoue.** Traduit du Néerlandais par A. Rubbens. 128 pp. Présence Africaine, Paris 1949.

Die erste französische Ausgabe dieser anregenden und in seiner Art bahnbrechenden Schrift erschien 1945 in Elisabethville in Belgisch-Kongo und war daher den meisten Interessenten nur schwer erreichbar. Der holländische Urtext wurde 1946 in Antwerpen in Buchform herausgegeben (vgl. NZM 1947, 156). Auch er konnte nur einen beschränkten Leserkreis erreichen. Umso mehr begrüßen wir es, daß nunmehr eine neue französische Ausgabe vorliegt und zwar in schöner Ausstattung, geschmückt mit einigen Bildern afrikanischer Kunst (die allerdings nicht direkt zum behandelten Thema gehören), mit einem Geleitwort von Alioune Diop, und vermehrt um einige Anmerkungen, die bereits das Echo aufzeigen, das dieser erste Versuch, afrikanisches Denken philosophisch zu erfassen, gefunden hat. Für den Inhalt selbst sei auf die ausführliche Würdigung von P. Dr. Raphael Meile in dieser Zeitschrift (II, 1946, 283-288) verwiesen.

Beckmann

Schlosser, Katesa: **Propheten in Afrika.** (Kulturgeschichtliche Forschungen, 3. Bd.) 426 Seiten. Alb. Limbach Verlag. Braunschweig 1949.

Propheten fühlen sich durch ein höheres Wesen «berufen», verkünden etwas Unbekanntes, Neues und sammeln Anhänger um sich. Von den einheimischen Wahrsagern unterscheiden sie sich durch den größeren Wirkungskreis und durch die über das Alltagsleben hinausgehenden Zielsetzungen. So definiert die Verfasserin. Man mag über die Vollständigkeit der Merkmale und die volle Berechtigung im einzelnen anderer Meinung sein. Das ist nicht wichtig. Als rahmenbildende Vorstellungsreihe genügt es für den reichen Inhalt des Buches. Der erste Teil (Propheten, die aus den heidnischen Religionen Afrikas hervorgingen, S. 13-58) wird vor allem den Ethnologen und Religionspsychologen interessieren, der zweite Teil (aus dem Islam hervorgegangene Propheten, S. 59-230) ist besonders für den Islamforscher und Theologen wichtig, doch der dritte Teil (aus dem Missionschristentum hervorgegangene Propheten, S. 230-400) geht die Missionen und den Missionar unmittelbar an. Gemeint sind da jene revolutionären, religiös-politischen «Bewegungen», die aus altheidnischem und schlecht verstandenem christlichem Ideengut aufgewachsen, von leidenschaftlichen Propheten und fanatisierten Anhängern getragen, wie eine tropische Giftblume plötzlich aufblühen, die ganze Atmosphäre ringsum verpesten und nach ihrem Hinwelken noch lange äußere und innere Unruhe im Volke zurücklassen. Afrika ist zwar nicht der einzige, aber ein besonders fruchtbarer Boden für diese Giftpflanzen, die dem praktischen Missionar draußen so viel Sorge bereiten [1]. Zu jeder afrikanischen Bewegung dieser Art bespricht das Buch die Propheten und deren Berufung, den Inhalt und die Propagandamittel ihrer heidnisch-christlichen Lehren, die Erfolge und Auswirkungen, das Abklingen und die Rückwirkung solcher Schwarmgeistereien. Neben der eigentlichen ethnologischen Quellenliteratur konnten nur die Schriften der protestantischen Missionen ausgewertet werden (das Literaturverzeichnis zählt aber schon rund 400 Nummern). Das bedingt eine unvermeidliche Einseitigkeit [2]. Doch liegt trotzdem die Stärke des Buches zweifellos darin, daß aus den weitverstreuten Originalberichten einmal das reichhaltige Material gesammelt und übersichtlich dargestellt wurde. Wir können das wertvolle Buch jedem Missionspraktiker in Afrika und anderswo nur warm empfehlen. Es wird ihn gewiß lebhaft interessieren und kann ihn u. a. auch vor der naheliegenden Versuchung schützen, die ersten Anfänge dieser global verbreiteten «Neuchristen-Pest» in seinem Missionssprengel zu ignorieren oder zu bagatellisieren. Der später notwendig werdende Kampf gegen eine ausgewachsene Hydra ist um vieles schwerer.

Georg Höltker

Baudet, P. Guibert, Assomptioniste: **Eléments de Grammaire Kinande,** suivis d'un vocabulaire Kinand-Français et Français-Kinande. Bruxelles, Etablissements Généraux d'Imprimeries, Soc. A. 1947. 186 pp. — Fischer, P. François, OFMCap.: **Grammaire-Dictionnaire Comorien.** Straßbourg, Société d'Edition de la Basse Alsace 1949. 292 pp.

Diese zwei Grammatiken können sehr gut in einem Zug besprochen werden, insofern es typische Arbeiten aus Missionars Hand sind. Das unmittelbar praktische Bedürfnis gab den Anstoß dazu. Die Nande, nordöstlich des Albertsees, zählen 250 000 Seelen, aber ihre Sprache war noch nie erarbeitet worden. Die Komoren-Bewohner sind ihrer 200 000. Ihre Dialekte, mehr oder weniger eng verwandte Arten des Swahili, sind zwar schon von Sacleux und von Heepe ins Auge gefaßt und dargestellt worden, aber die Missionare müssen - wie das oft ihr unverschuldetes Los ist -

---

1 Darum hat die NZM schon zweimal Teilfragen zum Thema behandelt: Georg Höltker, Schwarmgeister in Neuguinea während des Krieges (NZM, 1946, 201-216), Carl Laufer, Religiöse Wahnideen unter Naturvölkern (NZM, 1947, 216-221).

2 Die Verfasserin selbst sieht diesen Nachteil und sagt: Es ist das «um so bedauerlicher, als es durchaus erstrebenswert gewesen wäre, die katholische Literatur daraufhin nachzuprüfen, ob nicht doch auch aus katholischen Missionen in Afrika Propheten hervorgegangen sind, was - um ein Ergebnis der Arbeit vorwegzunehmen - nach meinen sonstigen Quellen nicht der Fall ist» (Vorwort).

davon keine Kenntnis gehabt haben (erst auf einem Europa-Aufenthalt konnte P. Fischer noch teilweise Einblick in die betreffenden Werke nehmen). So opferten sich die zwei Missionare, im Interesse der Sprache, um den jungen Mitbrüdern und den Kolonialbeamten einen Leitfaden in die Hand geben zu können. Der Aufbau ist in beiden Büchern auffallend gleich. Pater Fischer lehnte sich an die Swahili-Grammatiken von Pater Delaunay und Brutel an, und es scheint, daß auch Pater Baudet einem ähnlichen Muster folgte, was ja das Gegebene ist. Auf 56, bzw. 62 Seiten wird die Gramamtik skizzenartig dargestellt. Von Syntax ist mit Ausnahme von 2 Seiten bei Fischer nicht die Rede. Übungsstücke fehlen vollständig. Man sieht, es ist für Leute gedacht, die schon an Ort und Stelle sind und die Sprache in erster Linie im Gespräch mit den Eingebornen selber lernen, aber doch die aufgefangenen Wörter etwas ordnen und vervollständigen wollen. Nach der Grammatik folgen in beiden Büchern einige Seiten der alltäglichen Ausdrücke und - was die sorgfältig lauschenden Ohren der Verfasser verrät - eine Sammlung von Sprichwörtern. Die weitern zwei Drittel füllt das Wörterbuch. Ein bescheidener Einband macht das ganze zum Handbuch, das neben andern von Fachlinguisten hergestellten und von Forschungsinstituten finanzierten Grammatiken und Wörterbüchern armselig erscheinen mag, hinter dem aber eine achtunggebietende Pionier- und Sammlertätigkeit sich verbirgt und das den neuen Ankömmlingen die Mühen beim Erlernen der Sprache unsagbar erleichtern wird. P. Walbert Bühlmann OFMCap.

Chiomio, P. Giovanni, Missionario della Consolata: **L'articolo determinativo proclitico in alcune lingue e dialetti Bantu.** Istituto Missioni Consolata, Corso Ferrucci 14, Torino 1948. 40 pp.

Eine hochinteressante Sprachstudie, die sich mit einer Teilfrage des dornigen Bantu Klassenpräfix Problems beschäftigt. Der Autor hat die These, die zwar schon von andern aufgestellt wurde (vgl. z. B. Sacleux, L'article dans les langues bantoues, Anthropos 1910, p. 513-518), mit ausgiebigem Material fundiert: in einer Anzahl Bantusprachen, vorab im Gebiet der zentralafrikanischen Seen, gibt es einen wirklichen dem Klassenpräfix vorangesetzten Artikel hinweisenden Charakters (determinativ). Das Gleiche gilt von einer Anzahl nordostafrikanischer Nichtbantusprachen, die aber gerade dadurch einen Bantu-Untergrund verraten. Ähnliche Bildungen, wenn auch weniger stark ausgeprägt, sind mir schon länger auch beim Studium der Angolasprachen aufgefallen, am klarsten beim Kwanyama, Nyaneka, Süd-Kimbundu. Als praktische Folgerung ergibt sich, daß man diesen Artikel getrennt vom Nomen schreiben sollte, z. B. a-bantu. Die ganze Frage wird sich letztlich nur durch eine radikale Neuorientierung der Präfixforschung lösen lassen, die Rücksicht nimmt auf die verschiedenen linguistischen Strata der Bantusprachen. Es ist heute klar genug, daß Klassenpräfixsprachen und Sprachen agglutinierenden und flektierenden Charakters sich verschmolzen haben. Deshalb sind auch die Grenzen zwischen Präfix und Stamm oft ungewiß. Eine endgültige Lösung wird erst möglich sein, wenn auch die außer-afrikanischen (ural-altaischen und iberisch-alarodischen) Elemente im Bantuwortschatz klar herausgestellt sind. Dann erst wird man sehen, welche Rolle das Bantuglossar spielt als Bindeglied zwischen Ural-altaisch-Indogermanisch und Semitisch, wie es schon Reinisch geahnt hat. Für diese enge Verwandtschaft steht heute schon viel Beweismaterial zur Verfügung. P. Berth. Kromer C.S.Sp.

Die Bibel. Sonderheft der Schweizer Rundschau 49 (1949), 7/8. Einsiedeln. 160 Seiten.

Die zahlreichen Beiträge von fachmännischer Seite zeugen von der unermeßlichen Bedeutung der Bibel für abendländische Kultur und Religion. Sie lassen ahnen, wie zahlreich ihre Probleme sind und deuten deren Lösungen an. Belange der Missionswissenschaft werden nicht berührt, doch wird die Missionspraxis aus etlichen Beiträgen Anregungen schöpfen können. Lachenmeier

Heiliger Dienst, Werkblätter, herausgegeben vom Liturgischen Institut Erzabtei St. Peter, Salzburg.

Seit 1947 gibt das von der Erzabtei St. Peter in Salzburg betreute österreichische Institutum Liturgicum unter dem Titel «Heiliger Dienst» eine sechs Mal jährlich erscheinende Zeitschrift heraus, die sowohl der liturgischen Forschung, wie dem praktischen liturgischen Apostolat dienen will. Die «Werkblätter» werden von P. Dr. Adalbero Raffelsberger OSB redigiert, und es hat sich um sie eine Arbeitsgemeinschaft namhafter Fachleute gebildet, von denen z. B. P. Dr. Erhard Drinkwelder OSB, Prof. Dr. J. A. Jungmann SJ, Abt Benedikt Reetz OSB, Prof. Dr. Josef Dillersberger, Pfarrer Johannes Tschuor, Prof. Dr. T. Zanetti, P. Dr. Thomas Michels OSB, Abt B. Capelle OSB, Prof. Dr. Franz Kosch und Prof. Dr. J. B. Umberg SJ, genannt seinen. Obwohl die Zeitschrift hauptsächlich die österreichischen Interessen berücksichtigt, ist sie doch auch für das Ausland und nicht zuletzt für die Missionen von Wert. Neben den liturgiewissenchaftlichen Arbeiten vermögen besonders auch die Mitteilungen über die Arbeiten des österreichischen Liturgischen Institutes und die in der Praxis gesammelten Erfahrungen wertvolle Winke und Hinweise für das liturgische Apostolat in allen Ländern zu vermitteln. Von allgemeiner Bedeutung sind desgleichen Übersichten über den Stand der liturgischen Arbeit in aller Welt, in denen auch die Mission berücksichtigt wird. An Arbeiten, die direkt auf die Mission Bezug nehmen, sind bisher u. a. erschienen: «China und die Liturgie», «Musik im Schweizerischen Missionsseminar», «Afrika und die Liturgie», «Eine chinesische Psalmenvertonung». Der gleiche Verlag gibt auch die Zeitschrift «Quell des Lebens» heraus, die mehr volkstümlich gehalten ist, aber reiche Anregungen für Predigt und Katechese bietet.

W. Heim, SMB.

Flüeler, Sr. M. Augustina: **Paramente.** 94 Seiten. 40 Tafeln, Zeichnungen im Text. NZN-Verlag, Zürich 1949.

Das Maschinenzeitalter hat es ermöglicht, mit geringen Mitteln dem liturgischen Gewand Prunk und Effekt zu verleihen, allerdings hohlen und unechten. Als Leiterin einer Paramenten-Werkstätte ging die Verfasserin auf jene Zeiten zurück, die künstlerisch echte und des Gottesdienstes würdige Paramente zu schaffen verstanden, und erstrebte und erreichte das Gleiche für unsere moderne Zeit. Dabei war auf das Kleid in seiner Funktion, das Material, die Farbe, den Dekor und den Kirchenraum - alles im Zusammenklang - zu achten. Was sie praktisch ausgeführt, legt sie hier theoretisch in den Prinzipien und deren Durchführung dar und illustriert diese mit Zeichnungen und prächtigen Tafeln. — Der Mission drängen sich diese Probleme mehr und mehr auf. Kunstverständigen Missionaren, die sich ernsthaft um ihre Lösung bemühen, sei das Buch sehr empfohlen.

Lachenmeier

Beaupin, Mgr. E.: **Votre Séminaire.** 308 pp. Bloud & Gay, Paris.

Dans ce premier volumes (un second sur la discipline et la piété suivra), le célèbre auteur publie des réflexions fondamentales sur la vocation sacerdotale, et des conférences et méditations sur la formation spirituelle, morale et intellectuelle des aînés de nos petits séminaires. C'est une nourriture d'âme consistante et forte, qui aidera les jeunes à bien discerner leur vocation et ses éxigences et à se donner une formation qui répond aux besoins d'aujourd'hui.

A. Jenny SMB

Gusinde, Martin: **Die Twa-Pygmäen in Ruanda.** Forschungsergebnisse im tropischen Afrika aus dem Jahre 1934. St. Gabriel, Wien-Mödling 1949. XII + 110 Seiten.

Der Verfasser war bis jetzt mehr durch die Erforschung der Feuerland-Indianer und die entsprechenden Publikationen bekannt. 1934/35 hat er indes auch einen Forschungsaufenthalt bei den Bambuti im östlichen Kongo und bei den Twa in Ruanda gemacht. Die relativ kurze Zeit konnte genügen, da erstere ja den eigentlichen Forschungsgegenstand von P. Schebesta SVD, letztere den von P. Schumacher WV bilden. Gusinde beschränkte sich auf das Erfassen der rassebiologischen Eigenart

dieser zwerghaften Waldbewohner und legt nun die zusammengefaßten Egebnisse vor (vgl. auch: Urwaldmenschen am Ituri, Wien 1948). Die Twa in Ruanda unterscheiden sich nicht nur von den dortigen Neger-Ackerbauern (Hutu) und den hochwüchsigen Viehzüchtern (Tutsi), sondern ebenso von den Bambuti, den reinblütigen Pygmäen am Ituri. Entgegen der ältern Auffassung sieht man in der pygmoiden Körperform nicht mehr ein Anfangsstadium, sondern das Ergebnis einer Entwicklung. Aus einer proto-negriden Grundform wird sich infolge der Umweltsbedingungen, vor allem des Urwaldes, diese Differenzierung ausgestaltet haben und zwar verschieden stark bei den Bambuti und den Twa, entsprechend der teils gleichen, teils verschiedenen Umwelt. Vom somatologischen Standpunkt aus sieht sich Gusinde gezwungen, noch eine nachträgliche Mischung der Twa mit Negern zu fordern während Schumacher auf Grund der totalen gegenseitigen Meidung dieser zwei Völkerschaften das nicht annehmen kann. So harrt die letzte rassengenetische Frage noch der weitern Aufklärung. — Wenn auch die Pygmäen missionarisch sozusagen noch nicht erfaßt sind (1936 gab es noch keinen bekehrten Twa), so haben doch alle Missionare an ihrer Erforschung ein größtes Interesse, weil von ihnen aus viel Licht auf älteste Stufen der Menschheit und damit auf älteste Formen der Religion fällt.

P. Walbert Bühlmann OFMCap.

Dhurjati Prasad Mukerji: **Modern Indian Culture.** A sociological study.[2] Bombay, Hind Kitabs LTD. (1948). IX u. 235 Seiten.

Der Verfasser, Dozent an der Lucknow-Universität, untersucht hier die moderne indische Kultur vom soziologischen Gesichtspunkt aus und leistet so einen Beitrag zum Verständnis jener Epoche indischen Lebens, die 1947 geendet hat. Für uns ist besonders das 1. Kapitel «The mystical outlook» bedeutsam, das sich mit dem «religiösen Etikett» der indischen Kultur befaßt. Das Resultat ist dabei, daß der religiöse Einfluß in unserer Zeit nachläßt. Der indische Mysticismus des 20. Jahrhunderts hat die äußere Rinde der indischen Gesellschaft nicht durchdrungen» (20). Das 2. Kapitel über «cultural unity and social progress» kommt zu dem Schluß, daß die indische Kultur mehr eine «union» denn eine «unity» ist. Die höhere Ebene der unity sei nur durch die Union, nicht Fusion der verschiedenen Kulturen zu erreichen. Die folgenden Kapitel beschäftigen sich mit dem ökonomischen Fortschritt und der «Mittelklasse», der Erziehung und sozialen Beweglichkeit, der Literatur und dem Klassenausdruck, der Soziologie und modernen Musik, sowie der Wiederbelebung der schönen Künste. Im 8. Kapitel geht es um das unmittelbare Problem»: Wie läßt sich der Haß transformieren und auf eine höhere Straße versetzen, die neue Aussichten bietet? Nach dem Verf. soll man zu diesem Zweck den Geist der indischen Überlieferung begreifen und ihn im Lichte des kollektiven Lebens des Volkes orientieren. Die Rolle der Mittelklasse, dieses spezifischen Produktes der englischen Herrschaft, sei ausgespielt. Die indische Sonne über Indien gehe unter und der westliche Einfluß zurück. Der Himmel sei deswegen zunächst etwas wolkig. Die von den Briten geschaffene unity könne und dürfe nicht bleiben, aber die union. Mit der Mission beschäftigt sich das Buch nicht.

P. Thomas Ohm

Katholisches Missionsjahrbuch der Schweiz - Annuaire missionnaire catholique de la Suisse 1950. 120 Seiten. Selbstverlag des SKAMB, Freiburg.

Das vom SKAMB herausgegebene Missionsjahrbuch 1950 reiht sich würdig seinen Vorgängern an. Die Herausgeber haben diesmal den Raum «Nordafrika» zum Gegenstand der Darstellung gewählt. Durch diese Konzentration gewinnt das Heft an Geschlossenheit und Gründlichkeit. Zuerst gelangen die allgemeineren Gesichtspunkte: Rassen, Kultur, soziale Lage, ferner die glänzende kirchengeschichtliche Vergangenheit zur Darstellung, sowie auch die Missionskräfte, die seit dem Mittelalter in diesem Raum ihre Tätigkeit entfalteten. Darauf wendet sich die Erörterung einzelnen Ländergruppen zu: Französisch Nord- und West-Afrika, der östliche Sudan und Abessinien. Endlich werden einige wesentliche Probleme, wie die Beziehung zum Halbmond,

die Stellung der schwarzen Frau und das Problem der Halbgebildeten behandelt. Zum Schluß folgen die bekannten sehr wertvollen und zuverlässigen Mitteilungen über das Wirken der Schweizer Missionare in Heimat und an der Front. Wir dürfen den Herausgebern Glück wünschen zu der ausgezeichneten Schrift. Jeder Missiologe und jeder für die Mission in Afrika Interessierter wird das Heft mit großem Nutzen lesen. A. Tellkamp SVD

Historia de la Compañía de Jesús en la Provincia del Paraguay. Por el R. P. Pablo Pastells S. J., continuación por F. Mateos S. J. Tomo VIII Primera Parte 1751—1760 (Bibliotheca «Missionalia Hispanica» V) XXXII/716 pp. Consejo Superior de Investigaciones cientificas, Instituto Santo Toribio de Mogrovejo, Madrid 1949.

Über die äußere Anlage und die Bedeutung dieser monumentalen Dokumentensammlung wurde bereits früher bei der Besprechung des VI. Bandes (NZM III [1947], 310f) geschrieben. Unterdessen wurde das Werk durch P. Mateos rasch weitergeführt und inzwischen auch abgeschlossen. In der Anlage wurde im Wesentlichen nichts geändert. Der Großteil der Dokumente wird nur auszugsweise vorgelegt, doch scheint uns, daß in dem uns vorliegenden ersten Teil des VIII. Bandes mehr Dokumente im Wortlaut abgedruckt wurden als in den früheren Bänden, was sicher jeder Historiker begrüßen wird. Gerade dadurch aber wurde es notwendig, das umfangreiche Material, das für diesen Band bestimmt war, in zwei Teile aufzuteilen. — Der erste Teil legt vor allem die Dokumente bezüglich des spanisch-portugiesischen Grenzvertrages vor und umfaßt die Zeitperiode 1751—1760, während die Dokumente des zweiten Teiles sich mit dem Untergang der Paraguay-Reduktionen und der Vertreibung der Jesuiten (1760—1767) befassen. Die beiden Teile bilden eine Einheit, denn der Grenzvertrag mit seinen Folgen gab den ersten Anstoß zu den Wirren, die schließlich zur Vertreibung der Jesuiten führten. In den 371 Dokumenten dieses Halbbandes kommen alle von der Audientia Charcas abhängigen Jesuitenmissionen (Argentinien, Uruguay, Paraguy, Bolivien) zur Sprache, wobei das Schwergewicht auf dem Grenzvertrag vom Jahre 1750 und dessen Durchführung liegt. In diesem Vertrag verzichtet Portugal auf die Philippinen und in Südamerika auf die Kolonie El Sacramento, verlangt dafür aber von Spanien die Verlegung der Demarkationslinie weiter nach Westen, wodurch 7 blühende Reduktionen an Portugal fallen sollten (Cf. dazu Francisco Mateos, El tratado de límites entre España y Portugal de 1750 y las Misiones del Paraguay. Missionalia Hispanica VI [1949], 319-378). Die Durchführung des Vertrages aber stieß auf den Widerstand der Indianer der 7 betroffenen Reduktionen, die rebellierten, sodaß mit Waffengewalt gegen sie vorgegangen werden mußte. Die Dokumente, die zu diesen Ereignissen vorgelegt werden, zeigen klar, daß die Schuld am Aufstand der Indianer mit Unrecht den Jesuiten zugeschoben wurde. Besonders aus den Akten des gegen die Jesuiten eingeleiteten Prozesses (pp. 502-615) geht vielmehr hervor, daß die Missionare die Indianer zur Respektierung des nun einmal unterzeichneten Vertrages anhielten, obwohl es anderseits den Jesuiten nicht leicht gewesen sein muß, die 7 herrlichen Reduktionen, die immerhin 29 053 Seelen zählten (p. 118), preiszugeben. Gerade hier hat P. Mateos gut getan, im Interesse einer objektiven Geschichtsforschung die einschlägigen Dokumente weitgehend im Wortlaut anzuführen. — In den Dokumenten dieses Bandes finden wir so bereits die Entwicklung vorgezeichnet, die zum tragischen Untergang der Paraguay-Mission führen sollte. Neben den Dokumenten, die sich auf diesen Grenzvertrag beziehen, finden sich noch verschiedene andere, die sich direkt auf die Missionen beziehen wie über die Anwerbung neuer Missionare, über Neugründungen in den Missionen, über innere Schwierigkeiten usw. — Wie bei den früheren Bänden schickt P. Mateos auch hier eine gute Einführung voraus, und ein ausführliches Sachregister am Schluß erleichtert die Konsultierung des Bandes. P. Mateos gebührt volle Anerkennung dafür, daß er diese von Pastells begonnene Dokumentensammlung weitergeführt und in verhältnismäßig kurzer Zeit zum Abschluß gebracht hat. Specker

Printed in Switzerland - Buchdruckerei Gebr. Oberholzer, Uznach

Livres de théologie en latin:

Reinstadler, Elementa Philosopiae Scholasticae, 2 vol. . . . Fr. 25.—
Gredt O. S. B., Elementa Philosophiae Aristotelico-Tomisticae, 2 vol. Fr. 38.50
Lercher S. J., Institutiones Theologiae Dogmaticae, 6 vol. . . . Fr. 95.—
Prümmer O. P., Manuale Theologiae Moralis, 3 vol. . . . . Fr. 61.—
Prümmer O. P., Vademecum Theologiae Moralis . . . . Fr. 8.—
Denzinger, Enchiridion Symbolorum . . . . . Fr. 15.80
Kirch S. J., Enchiridion Fontium Historiae Ecclesiasticae Antiquae
Rouët de Journel S. J., Enchiridion Patristicum - Enchiridion Asceticum
Noldin-Schmitt S. J., Summa Theologiae Moralis
Codex Juris Canonici (format de poche) - Novum Testamentum Grace et Latine.

Librairie St. Canisius 80, rue de Pont Suspendu, Fribourg (Suisse)

THE MUSLIM WORLD

A Quarterly Review of History, Culture, Religions and the Christian Mission in Islamdom

Editor: Edwin E. Calverley.

Contents for January 1950

A Change of Emphasis . . . . . Charles R. Pittman
Hindustan's Muslim Millions . . . . . J. F. Edwards
Foundations - From Chinese Islam . . . . Olive M. Botham
Jesus in a Pre-Islamic Arabic Inscription . . . Enno Littmann
Notes to Islamic Sources on the Slavs and the Rus: Richard N. Frye
Early Discussions about the Qur'an . . . . W. Montgomery Watt
The Qur'an as Scripture . . . . . Arthur Jeffery
Book Reviews . . . . Current Topics
Survey of Periodicals . . . . . Sue Molleson Foster

Publication Office: 73 Main Street, Brattleboro, Vermont
Publisher: The Hartford Seminary Foundation, Hartford 5, Conn.
Marshall, Morgan & Scott, Ltd., 33 Ludgate Hill, London, E. C. 4
Nile Mission Press, P. O. Box 460, Cairo, Egypt.
Y. M. C. A. Publishing House, 5 Russell Street, Calcutta, India

Subscription price $ 2.00 or 8 shillings.

AEQUATORIA

Revue trimestrielle consacrée à l'étude de la vie des autochtones de l'Afrique centrale et de questions indigènes: ethnographie, linguistique, droit et arts indigènes, questions sociales et scolaires etc.

Abonnement: Empire britannique: 15 Shilling - Amérique: 3 Dollars - Autres pays: 120 francs congolais.

Adresse: Aequatoria, Miss. Cath., **Coquilhatville** (Congo-Belge)

Kirchliche Geräte
D. Zweifel, Luzern
Goldschmiede-Werkstätte
Felsbergstr. 20 Tel. (041) 25955

HANDGEARBEITETE
KULTUSGERÄTE
AUS EIGENER
WERKSTATT
GOLDSCHMIED
PILLOUD
FREIBURG

ALTAR KERZEN

Sämtl. Kirchenkerzen in hervorragender Qualität
Taufkerzen
Weihrauch Ia. naturel, körnig und gemahlen
Rauchfasskohlen für elektr. Anzünder

Paul Müller
A. G. Kerzenfabrik Altstätten St.G.

SCHWEIZERISCHE SPAR- & KREDITBANK

Spareinlagen
(gesetzlich privilegiert)
Kassa-Obligationen

Alle Bankgeschäfte diskret und zuverlässig

St. Gallen *Appenzell*
Zürich *Au*
Basel *Brig*
Genf *Friborg*
Martigny
Olten
Rorschach
Schwyz
Sierre

Clichés in jeder Technik
SCHWITTER A.G.
Basel / Zürich

BANK FÜR ANLAGEWERTE

BANQUE POUR VALEURS DE PLACEMENT

ZÜRICH

Wir bieten Ihnen eine zuverlässige Erledigung sämtlicher in den Bereich einer privaten Handelsbank fallenden Geschäfte.
Lassen Sie sich für Ueberweisungen in fremder Valuta durch unsere Auslandsabteilung auf die vorteilhaftesten Möglichkeiten aufmerksam machen.

TELEGRAMMADRESSE: VALORBANK

Telephon (051) 25 77 60
Fernschreiber 5 21 86

F. HAUSER-VETTIGER NÄFELS

Gegründet 1910 Kaffee-Rösterei „Linthof" Tel. (058) 4 40 38

Direkter **Kaffee - Import**
Kaffee - Rösterei
Kaffee - Versandgeschäft

Spezialität: FINITA, Kaffee-Ersatz-Mischung
(mit 70 % oder 60 % oder 50 % reinem Bohnenkaffee)

Altes Vertrauenshaus vieler Klöster und Anstalten!

Neuerscheinung.

NEUE ZEITSCHRIFT FÜR MISSIONSWISSENSCHAFT
NOUVELLE REVUE DE SCIENCE MISSIONNAIRE

Suplementa

Vol. I.

Die christliche Terminologie als missionsmethodisches Problem.

Dargestellt am Swahili und andern Bantusprachen.

Von P. Dr. Walbert Bühlmann O. F. M. Cap.

XXV, 418 Seiten Preis: Kart. sfr. 21.— (+Wust)

Subskriptions-Einladung.

Als Vol. II der «Supplementa» erscheint im Herbst 1950:

Der einheimische Klerus in Geschichte und Gegenwart

Festschrift P. Dr. Laurenz Kilger O. S. B. zum 60. Geburtstag

dargeboten von Freunden und Schülern.

ca. 350 Seiten Subskriptionspreis: Kart. sfr. 15.—

Die Liste der bis zum **1. August 1950** eingetroffenen Subskribenten wird in der Festschrift veröffentlicht. — Nach Ablauf der Subskriptionszeit (1. September) muß der Preis der Festschrift auf zirka sfr. 18.— (+Wust) erhöht werden.

An die

Administration der Neuen Zeitschrift für Missionswissenschaft
Schöneck / Beckenried (Schweiz).

Unterzeichneter bestellt in Subskription:

..... Expl.: Der einheimische Klerus in Geschichte und Gegenwart.
Festschrift P. Dr. Laurenz Kilger O. S. B.

Unterschrift: .....

Adresse: .....

Datum: .....

Eingesandte Bücher — Livres reçus

Ambrosio a S. Teresia, Regesta Missionaria desumpta ex Actis Definitorii Generalis Ordinis Carmelitarum Discalceatorum. Collecta et notis illustrata. (Monumenta Missionaria Carmelitana. Series V) 132 pp. Analecta Ordinis Carmelitarum Discalceatorum, Romae 1950.

Boelaert E., M.S.C., Nsong'a Lianja. L'Epopée nationale des Nkundo. 76 pp. Kongo-Overzee Bibliothek onder Leiding van Prof. Dr. A. Burssens, Universiteit te Gent. De Sikkel, 116, Lamorinièrestraat, Anvers 1949.

Bus de Warnaffe, Etienne du, L'Amitié sur la Route. 128 pp. Editions «Grands Lacs», Namur s. a.

«Der Seelsorger». Jubiläumsnummer «25 Jahre der Seelsorger», Monatsschrift für alle Bereiche priesterlicher Reich-Gottes-Arbeit. 20. Jahrgang. Jänner 1950. Seelsorger-Verlag im Verlag Herder, Wien.

Emonts, Jean, s. c. j.: La Terreur qui rode. Roman missionnaire. Traduit de l'allemand par J. Lenz, s. c. j. 259 pp. Scolasticat N. D. du Congo, 71 chaussée de Bruxelles, Louvain 1949.

Gastão Sousa Dias, Julgareis qual é mais excelente . . . No tricentenario da Restauração de Angola - 1948. Figuras da História Angolana. 437 pp. Museu de Angola 1948.

Hanke Lewis, La Lucha por la Justicia en la Conquista de América. Traducción de Ramón Iglesia. 576 pp. Editorial Sudamericana (Alsina 500) Buenos Aires 1949.

Huber Konrad, Die Indianer im Vizekönigreich Perú. Sonderdruck aus «Hesperia», Band 1, Heft 3 1949, S. 157-182.

Jungblut, P. Leonhard SVD, Die Missetäterstämme. Ein Buch von Indiens ältestem Volk. Aus dem Niederländischen übertragen. Mit Vorwort von Prof. Dr. Wilhelm Koppers SVD. 342 S. Druck und Verlag Missionsdruckerei St. Gabriel, Mödling bei Wien s. a. (1949).

Katholisches Missionsjahrbuch der Schweiz - Annuaire missionnaire catholique de la Suisse 1950, 17. Jahrgang. 30. Jahrbuch des Akademischen Missionsbundes Universität Freiburg. 120 S. Selbstverlag des SKAMB, Freiburg 1950.

Latourette, K. S., Anno Domini. Aus dem Amerikanischen übersetzt von Pfarrer H. Dœbeli. 312 S. Vadian-Verlag, St. Gallen 1949.

Laures, Johannes, S. J., Nobunaga und das Christentum (Monumenta Nipponica Monographs, 10). 56 S. Sophia-Universität, Tokyo 1950.

Marschaler, Otto, Österreichische Forscher. Mit einem Geleitwort von Univ.-Prof. Dr. Martin Gusinde. 178 S. Druck und Verlag St. Gabriel, Mödling bei Wien, s. a. (1949).

Mondreganes, P. Dr. Pio de, O.F.M.Cap., Manuale di Missionologia. 724 pp. Marietti, Torino 1950

Pahlen, Kurt, Südamerika, eine neue Welt. 394 S. 96 Abbildungen. Orell Füßli Verlag, Zürich 1949.

Prasad Rajendra, Mahatma Gandhi and Bihar. Some reminiscences. 132 pp. Hind Kitabs Ltd. Bombay (261-63 Hornby Road) 1949.

Rombauts, Hugo, Les soirées de Saint-Broussebourg. Tome III. 200 pp., illustrées. «Grands Lacs», Namur.

Santeler, Univ.-Prof. Dr. Josef, Vom Nichts zum Sein. Eine philosophische Schöpfungslehre, 119 S. Verlag, Die Quelle, Feldkirch 1949.

Schmidt, P. Wilhelm, SVD, Der Ursprung der Gottesidee. Eine historisch-kritische und positive Studie. III. Teil, Die Religionen der Hirtenvölker. VIII. Band, Die afrikanischen Hirtenvölker: Niloten und Synthese mit Hamiten Hamitoiden. 777 S. Aschendorffsche Verlagsbuchhandlung, Münster in Westfalen 1949.

Silva Rego, António da, História das Missões do Padroa do Português do Oriente. India 1º. Vol. (1500—1542). XXXIX/565 pp. Agência Geral das Colónias, Lisboa 1949.

Stommel, Dr. Eduard, Führer durch Rom. VIII/220 S. Taschenformat, in biegsamem Leinenband, 17 Bildbeilagen, 1 Stadtplan, 8 Grundrißskizzen. Verlag Herder, Wien 1950 (Preis S 21.50; sfr. 6.60).

Studia Missionalia edita a Facultate Missiologiae in Pont. Universitate Gregoriana. 184 pp. Vol. V. Anno 1949. Romae 1950.

Tragella, G. B., Per una spiritualità missionaria. 68 pp. Unione Missionaria del Clero in Italia, Via Propaganda 1 c, Roma 1948.

— — «Il travaglio» delle Missioni Cattoliche nell'ora presente. 22 pp. Ebd.

«Uganda», 128 pp., illustr. Grands Lacs», Namur 1950.

Urban, Hub. J., «Über-Bewußtsein» («Cosmic-Consciousness») nach Bucke und Walker (Sammlung: Jurisprudenz-Medizin-Philosophie-Theologie. Heft 12). 32 Seiten. Tyrolia-Verlag, Innsbruck 1950.

Schriftenreihe der Neuen Zeitschrift für Missionswissenschaft

Les Cahiers de la Nouvelle Revue de science missionnaire

7. **L. Kilger OSB:** Die Taufpraxis in der alten Kapuzinermission am Kongo und in Angola.
   29 Seiten. sFr. 2.—.
8. **Mgr E. Beaupin:** L'Organisation internationale du Travail et les Problèmes sociaux en pays de Mission.
   56 Seiten. sFr. 3.50.
9. **D. Schilling OFM:** Die Hospitäler St. Joseph und St. Anna der Franziskanermission in Miyako 1594—97.
   60 Seiten. sFr. 3.50.

Früher erschienen:

G. Schurhammer SJ: Der hl. Franz Xaver in Japan 1549—51 (48 S., sFr. 3.—). **F. Combaluzier CM:** Un Inventaire des Archives de la Propaganda (milieu du XVII[e] siècle) (46 S., sFr. 3.—). - **J. Wicki SJ:** Die Mitarbeiter Franz Xavers in Indien. Methode ihrer Heidenbekehrung und Unterweisung der Christen 1545—52 (26 S., sFr. 2.—). - **J. van Hecken CICM:** Etudes Mongoles. Littérature mongole chrétienne - Travaux linguistiques (27 S., sFr. 2.—). - **A. Seumois OMI:** Vers une définition de l'Activité missionnaire (46 S., sFr. 3.—). - **L. Kilger OSB:** Die Mission in Peru um 1600, nach der Bilderchronik des Phelipe Guaman Poma de Ayala (51 S., 12 Bildwiedergaben, sFr. 3.—).

Bestellungen durch den Buchhandel oder direkt an:

Administration der Neuen Zeitschrift für Missionswissenschaft
Schöneck-Beckenried (Schweiz)

Pour vivre avec l'Eglise dans un esprit vraiment universel,
la revue

EGLISE VIVANTE

étudie la doctrine missionnaire de l'Eglise,
expose les problèmes concrets de son expansion,
renseigne sur tous les pays de mission,
fait goûter les beautés de leurs civilisations.

Son SUPPLEMENT BIBLIOGRAPHIQUE D'ECCLESIOLOGIE signale, à la fin de chaque année, tout ce qui a paru en ecclésiologie et permet la confection immédiate et pratique d'un fichier. Il est rédigé en français pour la production française, italienne ou espagnole et en anglais pour la production anglaise, allemande ou néerlandaise.

Par an: 500 pages, en 4 livraisons.

En Suisse: 12 fr. (15 fr. avec le Supplément)
Librairie St Paul, FRIBOURG, CCP IIa 109.

Autres pays: mandat international à l'adresse de J. BRULS, 28, rue des Joyeuses Entrées, LOUVAIN (Belgique): Revue seule: 120 fr. belges; avec le Supplément: 150 fr. belges.